LETTRES
PHYSIQUES ET MORALES,
SUR LES
MONTAGNES
ET SUR
L'HISTOIRE DE LA TERRE
ET DE
L'HOMME:
ADRESSEES A LA
REINE
DE LA
GRANDE BRETAGNE,

Par J. A. DE LUC, Citoyen de Genève, *Lecteur de* SA MAJESTÉ, *Membre de la Société Royale de Londres, & Correspondant des Académies Royales des Sciences de Paris & de Montpellier.*

Rare Book
QE
501
.L82
1778

—— Jam rebus quisque relictis
Naturam primum studeat cognoscere rerum;
Temporis æterni quoniam non unius horæ,
Ambigitur status....
LUCR. L. III. v. 1084. & seq.

A LA HAYE,
Chez DETUNE Libraire.
M DCCLXXVIII.

No. 14278
5-b-5

National Oceanic and Atmospheric Administration

Rare Books from 1600-1800

ERRATA NOTICE

One or more conditions of the original document may affect the quality of the image, such as:

Discolored pages
Faded or light ink
Biding intrudes into text

This has been a co-operative project between NOAA central library, the Climate Database Modernization Program, National Climate Data Center (NCDC) and the NOAA 200th Celebration. To view the original document, please contact the NOAA Central Library in Silver Spring, MD at (301) 713-2607 x 124 or at Library.Reference@noaa.gov

HOV Services
Imaging Contractor
12200 Kiln Court
Beltsville, MD 20704-1387
April 8, 2009

LIBRARY
WEATHER BUREAU
No. 13012.
Class

RULES

Governing the Circulating Library of the Polytechnic Society of Kentucky.

1. The Library rooms shall be open from 8 A.M. till 10 P.M. from April 1st until October 1st, and from 9 A.M. till 10 P.M. from October 1st till April 1st, every day except Sundays and legal holidays.

2. Members of the Polytechnic Society of Kentucky may, on presentation of card of membership, draw books from the Library.

3. Any person depositing the full value of a book may draw it from the Library at the rate of ten cents per week.

4. Any person known to be a reputable citizen of Louisville may, on payment of *one dollar*, draw books from the Library during a period of three months, and on payment of *three dollars* a like privilege may be granted for the space of one year. All payments, including renewals, must be made before any book can be taken from the Library.

5. Any person retaining a book for more than two weeks shall pay a fine of five cents for every day thereafter up to the full value of the book, and shall forfeit all privileges of the Library until the fines and all other claims shall have been settled.

6. Any person defacing or in any way injuring a book by marks, turning down leaves, or otherwise shall pay such amount of damage as may be assessed by the Librarian.

7. No person shall be permitted to draw more than one book at a time.

8. All books are to be returned within fourteen days from date of delivery. Any book, except works of fiction, may be renewed once to the same person, but not more than once, until it shall have remained in the Library *two full Library days.*

9. No books shall be reserved for any person by the Librarian or Assistants.

BENNETT H. YOUNG, President.
GEORGE H. MOORE, Vice-President.
E. A. GRANT, Secretary.
W. T. GRANT, Treasurer.

Polytechnic Society of Kentucky.

EXECUTIVE DEPARTMENT.

Office of the Secretary.

Louisville, Ky., Feb 12 1890

This volume, "Lettres Physiques et Morales sur les Montagnes" etc par J. A. de Luc was by vote of the Executive Council of this society withdrawn from the library, and the Secretary was authorized to forward the same to the Chief Signal Officer for the library of the United States Signal Service, as per request of General Greely.

Test – E. A. Grant Secretary

4-16-90

LIBRARY
SIGNAL OFFICE
No. 13012
Shelf
Class

aa . P

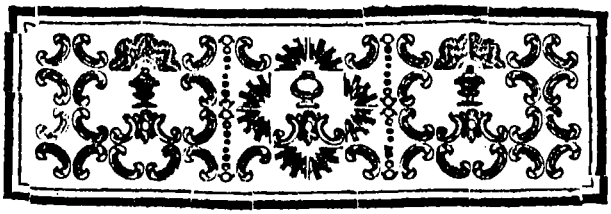
ddd

OB
D367-L

QE
501
L88
1778

LETTRES
PHYSIQUES ET MORALES,
SUR LES
MONTAGNES
ET SUR
L'HISTOIRE DE LA TERRE
ET DE
L'HOMME.

Blank page retained for pagination



A LA REINE DE LA GRANDE BRETAGNE.

MADAME

VOTRE MAJESTE' ayant bien voulu me donner la permiſſion de publier ces LETTRES, j'ai été conduit à y développer bien des propoſitions, que je m'étois contenté de poſer comme vrayes pour ne pas abuſer de l'atten-

tion qu'ELLE daignoit m'accorder. Je viens donc les mettre à SES pieds une seconde fois, avec la confiance que SA bonté m'inspire.

Je me fais aussi un devoir de reconnoitre publiquement à cette occasion, que si j'ai pu rassembler dans cet Ouvrage les observations faites dans le cours de ma vie, & qu'en les publiant j'aie le bonheur de faire quelque bien, c'est à cette bonté que je le dois.

Je n'ai jamais professé de sentiment dont je fusse plus pénétré, que du profond respect avec lequel je suis,

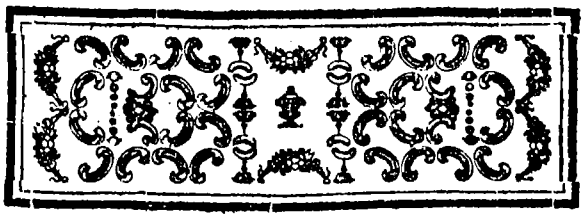
MADAME

DE VOTRE MAJESTE'

Le très humble & très dévoué Serviteur

LONDRES
le 1 Janvier 1778.

JEAN ANDRÉ DE LUC.



PREFACE,

SERVANT

D'INTRODUCTION.

JE desirerois que le Lecteur voulût se donner la peine de parcourir cette Préface; elle pourroit l'aider à saisir plus tôt un plan qui ne se développe que peu à peu dans le cours de l'Ouvrage; parce que dans le fait il ne s'est formé que peu à peu, & que sa nature même l'exigeoit ainsi.

Ces LETTRES ne sont que le canevas d'un Traité de Cosmologie (*a*)

(*a*) Je n'entends ici par *Cosmologie* que la

que j'eſpérois de faire un jour, mais dont je n'ai pu recueillir les matériaux ſuivant mes deſirs. Ce devoit être un Ouvrage méthodique, où la partie des Faits, diviſée par claſſes diſtinctes, auroit été portée, après de longues recherches, à un certain degré de généralité & de préciſion dont je m'étois fait une idée. Un ſyſtème, né d'un grand nombre de premières obſervations, m'eût ſervi de motif pour en faire de nouvelles, qui l'auroient, ou détruit, ou développé & appuyé plus complettement.

connoiſſance de la *Terre*, & non celle de l'*Univers*. Dans ce ſens, *Geologie* eût été le mot propre; mais je n'oſe m'en ſervir, parce qu'il n'eſt pas uſité. J'employerai donc toujours ce mot *Cosmologie*, dans le ſens que je viens de définir, & par analogie à *Cosmographie*, & à *Cosmopolite* ſurtout, dont on ne ſe ſert que relativement à la *Terre*.

Pendant bien des années j'avois ſuivi avec mon Frère l'étude des *Foſſiles*, comme étant l'un des objets les plus intéreſſans de l'Hiſtoire Naturelle, ſoit par ſes connexions avec l'Hiſtoire du Monde, ſoit par la beauté des lieux où il faut l'étudier; car c'eſt dans les Montagnes qu'on trouve la plus grande variété de *Foſſiles*.

Il ne nous fut pas poſſible de fixer longtems les regards ſur des objets auſſi frappans que les *Foſſiles marins* & leurs diverſes aſſociations, ſans imaginer des cauſes. Mais chaque nouvelle conjecture augmentant le beſoin d'obſerver, le champ devint bientôt plus vaſte qu'il ne convenoit à des perſonnes occupées, pour qui cette étude ne pouvoit être

qu'un amuſement. Il fallut donc attendre du tems & des occaſions, ce que nous ne pouvions obtenir par des recherches ſuivies.

Le tems en effet, & de fréquentes occaſions d'obſerver, nous ont montré une grande partie des objets que nous avions en vue, & quelquefois même ſous des faces importantes, que nous n'euſſions pas cherchées quand nous aurions procédé méthodiquement. On a ſouvent dit, que pour découvrir les ſecrets de la Nature il faut la prendre ſur le fait: or elle ne ſe montre pas à nos ordres; & l'obſervateur qui ſe tient prêt à la ſaiſir par une attention habituelle, quoique vague en apparence, eſt bien plus ſûr de réuſſir, que celui qui veut

compenſer le tems, par une attention plus immédiatement dirigée à l'objet. Dans toutes les branches de l'Hiſtoire Naturelle & de la Phyſique, ce que l'on a découvert des cauſes en les cherchant à deſſein, ne fait peut-être que la moindre partie de nos connoiſſances. L'intention d'obſerver ouvre les yeux, mais c'eſt le tems qui leur preſente les objets ; & ſouvent ils ſe trouvent quand on ne les cherche point. Le tems encore, par les intervalles où l'on ceſſe néceſſairement de s'occuper d'une idée principale, écarte des idées acceſſoires, qui dans la marche d'une attention ſoutenue ſe rappellent toujours avec les mêmes connexions, quelque vicieuſes qu'elles fuſſent originairement : il amène des ré-

flexions qui rapprochent ou ſéparent des objets, dont la diſtance ou les liaiſons accidentelles obſcurciſſoient la vérité. On devient auſſi plus étranger à ſes propres idées, & par conſéquent meilleur juge de leur valeur. Et ce qui n'eſt pas moins précieux dans la lenteur des recherches, libre de corriger ſoi-même ſes propres erreurs, on n'eſt pas retenu par l'amour propre. Combien de fois n'avons nous point eu occaſion de faire ces remarques, pendant le cours de près de trente ans que nous avons conſidéré les *foſſiles marins* & toutes leurs connexions.

Cependant plus nous avons fait de découvertes dans cette carrière, plus nous l'avons vue s'étendre; & l'eſpérance d'arriver au terme que nous

nous étions proposés d'abord, s'affoiblissoit à mesure que nous avancions. Peu à peu la vie s'écoule & les forces diminuent.

C'est là une des choses que j'ai considérées lorsque j'ai entrepris de donner une idée de l'état de la Terre, à l'Auguste Personne qui avoit daigné écouter mes foibles descriptions des plaisirs peu communs qui en accompagnent l'étude. La suite des Lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à SA MAJESTE' sur ce sujet, montrera comment cette entreprise s'est acheminée. Il s'agissoit de donner quelque ordre aux matériaux de Cosmologie que nous avions déjà rassemblés mon Frère & moi; en évitant la forme didactique, qui ne pouvoit convenir, ni au but d'inté-

reſſer, ni aux vuides que je ſentois dans pluſieurs parties de notre plan. Heureuſement le ſujet lui-même invitoit à une forme moins ſèche. Depuis longtems l'interêt qu'il excitoit chez nous, ne ſe bornoit pas à la Phyſique ſeule; l'Hiſtoire de l'*Homme*, plus ſure peut-être que celle des hommes, y eſt intimément liée: c'eſt ce qui m'a encouragé.

Quelques voyages où j'ai accompagné une Perſonne attachée à SA MAJESTÉ, ont été l'occaſion de ces Lettres. Le rétabliſſement de ſa ſanté en étant l'objet, elle ſe détermina d'abord à aller reſpirer le bon air de la Suiſſe. Ce fut là, qu'entrainé par le ſpectacle des Montagnes & par le plaiſir de les décrire, toutes mes idées cosmologiques ſe

réveillèrent; & là aussi, de même que dans d'autres voyages qui suivirent, j'eus des occasions très favorables de les étendre & de les perfectionner.

Je dois surtout beaucoup à un petit séjour que j'ai fait dans l'Electorat de Hannovre. Les Montagnes, les Collines, les Plaines de ce Pays là, m'ont fourni les confirmations les plus intéressantes de tout ce que j'avois vu ailleurs sur la révolution qui a donné la dernière forme principale à la surface de notre Globe, & sur les travaux de la Nature & de l'Homme qui nous aident à remonter jusqu'à son époque. Surtout elles ont augmenté chez moi, par les exemples les plus frappans, la douce espérance que j'ai conçue, de l'accroisse-

ment du Genre humain, & de l'augmentation de ſon bonheur. Combien les Bruyères & la Surface des Montagnes n'y ſont-elles pas inſtructives! Que de réflexions ne font-elles pas naitre, ſur la marche de la Nature dans le perfectionnement de la Terre, & ſur l'influence des Gouvernemens dans l'uſage que les hommes peuvent faire des nouveaux biens qu'Elle leur offre continuellement!

Je n'ai plus qu'un mot à dire ſur l'Hiſtoire de ces Lettres; il regarde leur publication. Elle eſt un des effets de cette bonté ſi univerſellement reconnue, qui caractèriſe CHARLOTTE REINE de la GRANDE BRETAGNE.

Les Lecteurs qui cherchent de l'amuſe-

muſement, trouveront quelquefois dans cet Ouvrage les épines de la discuſſion; je n'ai pas ſu les écarter toutes. Ceux qui ne cherchent que de la Phyſique, ſeront peut-être fatigués par des digreſſions qui ne paroitront pas d'abord lui appartenir. J'ai vu ces inconveniens, ſans cependant pouvoir changer la forme de ces Lettres. Elles n'ont pas été écrites pour un amuſement tout à fait ſtérile, ni pour une expoſition ſèche de ſyſtèmes & de faits ſans objet moral. Mon but eſt le même en les publiant, & je n'ai point imaginé de meilleure forme. Mon intention n'eſt pas de ne parler qu'aux Naturaliſtes, aux Phyſiciens, aux Philoſophes mêmes; la matière que je traite ne leur appartient pas uniquement. Ils ont ſans doute les pre-

miers droits à être Juges; mais leur ſentence ſur cet objet intéreſſe trop l'Humanité entière, pour qu'elle ne doive pas connoitre les piéces du Procès. C'eſt à quoi la forme de ces Lettres contribuera peut-être. Bien des perſonnes, qui ne penſoient pas devoir prendre interêt aux *pierres*, qui n'auroient pas lu un *Traité des Pétrifications*, auront quelque curioſité de voyager avec moi dans des Pays que l'on connoit peu, & parmi des hommes que l'on connoit moins encore. Elles étudieront cependant la Nature ſur leur chemin; ſouvent elle ſera interprêtée par des hommes ſimples; & elles auront lieu de reconnoitre par ces obſervations, que dans les choſes qui tiennent au bonheur de l'humanité, il ne faut pas trop accorder à ce qu'on nomme *la Science*.

Je me ſuis donc flatté, que ceux qui aiment les beautés de la Nature, voudront bien, en faveur des efforts que j'ai faits pour en peindre de genres peu communs, me lire ſur l'objet Phyſique qui les accompagne, & qui dans le fond en eſt la ſource. J'ai oſé eſpérer auſſi, que ceux qui chercheront dans ces Lettres les objets d'Hiſtoire naturelle & de Phyſique, ne dédaigneront pas de donner quelque attention aux exemples multipliés que j'y apporte de l'harmonie qui règne dans la Nature entre le moral & le phyſique & qu'en faveur de quelques pas dans la Science qu'ils aiment, ils me pardonneront d'avoir entrepris de montrer, que cette Science peut être trompeuſe, & qu'elle le devient ſurtout, quand

s'écartant de ſon but & de ſon origine, elle veut placer l'Homme plus haut ou plus bas qu'il ne l'eſt réellement, en cherchant quelle eſt ſa place par des ſpéculations dont les principes n'ont rien de ſtable.

L'hiſtoire de la Terre eſt l'objet général que je traite: & dans quelque vue qu'on l'étudie, on ne ſauroit en ſéparer l'*Hiſtoire de l'Homme* ſans risquer de tomber dans l'erreur. C'eſt du moins ce qui m'a paru dans toutes mes recherches: j'ai trouvé entre ces deux *Hiſtoires* des rapports qui m'ont frappé & très ſouvent dirigé.

C'eſt là peut-être une nouvelle manière d'enviſager la *Terre*: auſſi me ſuis-je vu borné pluſieurs fois

à faire naitre les idées par les mêmes voyes qui les ont produites dans mon esprit. Il a donc fallu que je traitasse mon sujet en quelque sorte à ma manière, que je fisse l'Histoire de mes remarques, afin qu'elle fût indépendante des remarques elles-mêmes, & qu'on pût juger d'où je partois. Je voulois aussi que mes vues fussent bien manifestes; afin que ceux qui ne les approuveroient pas, fussent avertis de se défier & de ne me passer rien d'essentiel. En un mot, j'ai moins eu dessein de persuader d'abord, que de faire penser. Car si le systême général que j'expose a quelque fondement, les conséquences qui en découlent sont importantes pour tous les hommes: si donc je réussis à fixer l'attention sur les objets qui le con-

cernent, j'aurai rempli mon but.

Cet ouvrage ne doit donc être considéré que comme un Canevas, sur lequel j'ai tracé les lignes fondamentales; c'est-dire les principes qui m'ont paru appartenir à une Cosmologie solide; tant ceux qui tiennent à la Physique générale, que l'on connoit, mais qu'on oublie quelque fois, que ceux moins connus qui résultent des phénomènes. J'y ai indiqué des vues, des routes de recherches, dans lesquelles je me suis avancé aussi loin que mes provisions ont pu me le permettre. Et si, pour ne pas entrer dans des détails trop fréquents, je n'ai pas toujours marqué les lacunes des observations, ou le degré précis de probabilité des conjectures,

du moins je n'ai jamais rempli les vuides par mon imagination, ni posé comme certain ce dont je ne me croyois pas sûr.

C'est en montrant pour quoi je n'avois pas été satisfait des systèmes qu'on avoit imaginés jusqu'ici pour expliquer l'état actuel de la Terre, que j'ai exposé ces principes Cosmologiques, qui me paroissent des pierres de touche pour tous les systèmes sur cet objet. En cela je n'ai cherché qu'à établir d'une manière plus frappante des verités ou propositions générales, & nullement à critiquer les Auteurs. Car je suis convaincu que rien ne nuit plus aux progrès de la vérité que cette dernière voye. Les argumens *ad hominem*, ceux par lesquels on dé-

voile les contradictions d'un Auteur, nuisent souvent moins à l'*homme* attaqué, qu'à la verité elle-même, qui s'éclipse dans la dispute. Et l'on n'expliqueroit pas aisément pourquoi les argumens de cette trompeuse espèce ont si souvent le dessus, si l'on ne remarquoit dans la Société, qu'en effet les disputeurs ont souvent l'*homme* en vue plutôt de la *chose*, & que le Public ne connoit presque la *chose* que par les disputeurs.

J'ai donc cherché à réduire les systèmes à des classes, & je n'ai fait mention des Auteurs que lorsqu'ils ont eu des systèmes bien particuliers, & qui pouvoient en même tems me donner lieu d'établir des vérités de fait, ou des propositions, propres à

fermer quelque route trompeuſe, ou tendantes à ouvrir celle qui me paroit conduire au but.

A l'occaſion de ſyſtèmes que quelques Faits ſeulement auroient détruits, je me ſuis ſouvent arrêté à des reflexions générales ſur les avantages & les dangers de l'eſprit de ſyſtème, & ſur les règles qu'on doit ſuivre quand on veut s'y livrer: cette forme m'ayant paru plus intéreſſante, que de ſimples diſcuſſions d'objets particuliers d'Hiſtoire Naturelle. Mais comme il eſt plus aiſé de parler de préceptes que de les ſuivre, je fournis peut-être aujourd'hui des armes contre moi. Cependant je les laiſſerai ſubſiſter, & préciſément parce qu'elles m'expoſeront davantage. Je ne cherchois certai-

nement que la vérité ; mais ſans doute que j'aimois à la voir dans ce qui flattoit mes idées favorites. Il peut donc être utile de m'appliquer, ce que probablement j'aurai dit quelquefois des autres ſans ſonger à moi.

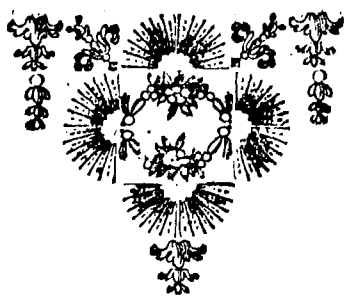
Je compte cependant de trouver dans mes Lecteurs, des aides comme des critiques: & j'avouerai même que je ne ſuis pas ſans eſpérance que des faits déjà obſervés, mais que j'ignore, ne puiſſent me favoriſer. Ils ne ſont peut-être pas regardés comme importans, parce qu'ils n'appartiennent encore à aucun ſyſtème, mais quand la Théorie renfermée dans ces Lettres ſera connue, elle les fera remarquer. Je l'ai déjà éprouvé bien des fois

depuis qu'elle eſt fixée: elle s'eſt étendue même à des objets auxquels je ne ſongeois point, & elle ſemble promettre d'en embraſſer d'autres. J'ai eu ſoin de marquer ces pierres d'attentes.

Peut-être auſſi que quelque partie de cette Théorie ſe trouvera défectueuſe, ſans que par là ſes fondemens ſoyent détruits. C'eſt par cette raiſon que je me ſuis attaché à les faire bien connoitre, & à les diſtinguer des choſes que je n'y ai ajoutées que pour donner des idées du *comment*, ou des cauſes plus éloignées.

Peut-être enfin que ma Théorie elle même ſera trouvée vicieuſe. Car tant qu'on ne connoit pas

tous les phénomènes, on ne tient que des probabilités; & je ſuis ſurement bien éloigné de les connoitre tous. Cependant, même dans ce cas, je ne regretterai point mon travail: il auroit ſervi à faire manifeſter des Phénomènes, ou des principes importans, que j'ignore; & il montreroit au moins qu'on doit obſerver & réfléchir longtems avant que de rien affirmer ſur ce grand objet.



LET-

LETTRES
SUR
L'HISTOIRE DE LA TERRE.

I. PARTIE,

Introduction aux *Montagnes*, & premier coup d'œil sur leurs *Habitans*.

LETTRE I.

Voyage de Lausanne *à* Sion *en* Valais :

* * *

LAUSANNE *le* 30 *Septembre* 1774.

MADAME

LE compte que j'ai eu l'honneur de rendre à VOTRE MAJESTÉ de notre voyage jusqu'ici, n'a été proprement qu'un itinéraire. Des routes continuellement battues & si souvent décrites, semblent n'offrir plus de sujet à des lettres,

que par l'intérêt qu'on prend aux voyageurs. Ce n'eſt pas que je n'aye fait dans ces routes quelques remarques que je crois utiles; mais elles tenoient à un trop grand enſemble, pour qu'il m'eût été poſſible de les communiquer à VOTRE MAJESTÉ ſans de longues explications. Cependant je ne les perds point de vue: je prévois même qu'elles trouveront leur place dans la ſuite des Lettres que VOTRE MAJESTÉ m'a permis de lui adreſſer. Depuis que nous ſommes établis ici, nous avons entrepris des courſes plus intéreſſantes: le ſanctuaire des Montagnes a commencé à s'ouvrir pour nous; il y a beaucoup à voir, à ſentir & à lire: peut-être que de ſi grands objets m'inſpireront. C'eſt par-là ſeulement que je puis avoir quelque eſpérance de mériter l'honneur que VOTRE MAJESTÉ m'accorde.

Lorſque nous ſommes arrivés dans ce Pays-ci, nous ne ſongions guère à de telles entrepriſes. Elles exigent de la force & du courage; il faut même deſirer de voir, & on ne le deſire pas toujours. Nous avons donc commencé à marcher au hazard autour de nous, & peu à peu le deſir d'aller plus loin en a été la conſéquence. Aucun lieu ne ſauroit être plus intéreſſant par la beauté de ſes aſpects, que celui

que nous habitons. Nous logeons à *Mon-repos*, maison agréablement située sur le penchant de la Colline de *Lausanne*, à une petite distance de la Ville du côté de l'Est, où nous sommes entourés de vignes, de vergers, de prairies, mais surtout des points de vue les plus attrayans. Je ne décrirai pas ceux que l'on a du côté de *Genève*: il y a là des objets dont je ne pourrois peut-être parler qu'avec un cœur partial; & ce ne sont pas ces sentimens-là qu'on transmet le plus aisément, quoique souvent on se l'imagine. C'est d'ailleurs l'autre extrêmité du Lac qui fait aujourd'hui l'objet de notre attention.

Au sortir de notre enclos, nous entrons dans le chemin qui conduit de *Lausanne* à *Vevay* & *Ville-Neuve*. Il est bordé de hayes, de murs & de bâtimens; ensorte que dans l'espace de quatre à cinq cents pas on n'a de part & d'autre, que des échappées de vues, & l'on se sent porté à avancer du côté de *Vevay*, où l'on apperçoit que l'horizon s'ouvrira. En effet à cette petite distance le chemin descend tout à coup très rapidement; & après une centaine de pas de plus, un sentier tourne à la gauche sur le penchant de la Colline. En y avançant on se dégage de tous les rideaux incommodes; un

mur sur lequel on peut s'asseoir commodément, fait du sentier une petite terrasse au-dessus des vignes; & du côté opposé, la Colline s'élève encore fort haut.

Je ne sais s'il y a sur la Terre un point de vue plus beau que celui qu'on a de cette terrasse. Mais comment le décrire à VOTRE MAJESTÉ! Je lui dirai bien, que la terrasse elle-même est située sur l'un des côtés d'un charmant vallon, qui seul, par la variété & l'agréable ensemble des objets qu'il renferme, contenteroit les gens les plus accoutumés aux beaux points de vue: que ce vallon va aboutir à un Lac peu distant, dont les eaux sont du plus bel azur, & d'un azur varié par toutes les différentes teintes que les caprices des vents & les diverses positions des nues, des côtes & du soleil, peuvent produire; que ce Lac, dont la plus grande partie est derrière nous, s'étend cependant encore six lieues de ce côté là: que le bassin qui le renferme, rassemble dans sa bordure tout ce que les lieux les plus pittoresques offrent de plus doux & de plus piquant tout à la fois; que des Côteaux cultivés s'élèvent en amphithéatre sur la gauche; que les rochers les plus variés s'entassent jusqu'aux nues sur la droite; que les coupures de part et d'autre ouvrent des passages à

la lumière, ou produisent de fortes ombres; que les nuages y roulent, en sortent, se répandent aux environs, grossissant ou s'évanouissant à la vue même de l'observateur; que ces rideaux mobiles couvrent & découvrent les objets; reçoivent la lumière & l'interceptent; que quelques ruisseaux réfléchissant ou absorbant cette lumière, ressemblent en certains momens à des veines d'argent poli, puis à de la neige, qu'ensuite ils disparoissent dans l'ombre de leur lit. Je pourrois encore dire mille autres choses, mais tout cela ne seroit que des mots; & les objets seuls sont sûrement capables de faire naître le sentiment. Que dirois-je surtout qui pût ressembler à l'effet que produit au milieu du tableau, l'extrêmité de ce Lac magique! Comment exprimerois-je ce que l'œil y cherche sans cesse avidement, sans pouvoir décider ce qu'il voit! C'est delà que vient le *Rhône*; on le sait, & cette connoissance aide l'imagination. On conçoit qu'il doit circuler dans des vallées; on sent donc que si la vue se perd peu à peu dans cet espace, c'est que les objets s'éloignent de plus en plus: mais comme en même tems leur grandeur réelle augmente, les contours de la masse tromperoient, sans la dégradation de lumière. Une vapeur, si légère qu'elle est impalpable quelquefois à trois lieues

de profondeur, s'épaiſſit cependant enfin par l'augmentation de la diſtance. Les objets les plus lumineux & les plus ſombres s'affoibliſſent, ſemblent perdre graduellement leur denſité; on croiroit commencer à appercevoir le ſéjour des *ombres*: & ſi le jugement ſe taiſoit, on ne ſauroit ſe figurer qu'il y eût rien de ſolide dans cette région-là.

C'eſt par cette *vapeur* que le Peintre cherche à nous faire illuſion dans ſes payſages. Mais quand il a réuſſi juſqu'aux dernières limites de l'art, nous ne ſommes point encore tentés de lui demander ce qui eſt au-delà de ſa *vapeur*; nous ſentons toujours l'art; tous les objets restent fixes; notre œil ne ſe promenant pas ſur des diſtances réelles, ne varie point ſes efforts, ne découvre jamais ni plus ni moins. Il n'en eſt pas ainſi dans la Nature: on veut découvrir toujours plus, & l'on réuſſit juſqu'à un certain point. Sans y ſonger on diminue l'angle des deux rayons visuels; on rapproche les rétines; on fait des efforts en un mot; on voit un peu plus, & ce plus fait deſirer davantage; mais on eſt bientôt au bout des reſſources de l'optique naturelle: on a ſenti par ſes efforts que c'étoit la Nature elle-même; mais la Nature ſe tait. „ Qu'eſt-ce donc que cet enfoncement

„ ment?" me demanda Mlle S.... „ C'eſt le „ chemin qui conduit au Pays des merveilles.... „ Et comment y va-t-on?.... Par une route „ auſſi douce que celle-ci.... Quoi! dans ces „ Montagnes!.... Oui, entre ces Montagnes.... „ Allons y donc.... Demain ſi vous le vou- „ lez." Et nous partîmes en effet dès le lendemain pour donner de la conſiſtance à tous ces objets, qui par leur éloignement l'avoient perdue à nos yeux.

Les détails des bords du Lac furent les premiers qui ſubirent ce changement. La proximité nous faiſoit appercevoir les plus charmantes plages, là où le Lac ſembloit auparavant ſe terminer au pied des côteaux. Les petites coupures s'élargiſſoient; les vallons s'ouvroient & pénétroient dans le ſein des Collines; les petits Clochers s'agrandiſſoient, & peu à peu de petites Villes ſe formoient autour; c'étoient ces intéreſſantes Villes de *la Vaux*, où régnent la gaieté & l'abondance. Tantôt ſuivant les bords de l'eau la plus pure, nous ne pouvions nous laſſer de considérer ces petites vagues du Lac, qui ſemblent badiner avec le gravier. Tantôt traverſant quelques rameaux des Collines, nous avions autour de nous les vergers les plus beaux, & au loin les plus

doux ou les plus grands aſpects. En un mot, par la proximité, nous appliquions ſucceſſivement le microſcope à tous ces objets, qui depuis notre terraſſe étoient admirables comme laiſant un tout; & les détails nous raviſſoient, comme ceux d'une aile de papillon ou de la tête d'une mouche.

Vevay plut extrêmement à Mlle S. & avec raiſon. *Ville-Neuve* lui plut auſſi. Nous y avions mis pied à terre, & le calme de l'air nous avoit engagé à nous promener le long du Lac. Le dîner nous attendoit à l'auberge, mais nous ne pouvions nous déterminer à quitter ces bords pour nous y rendre. Je vis une galerie de bois fort propre, & une bonne femme qui y travailloit. „ Et bien dînons-là," dis-je à Mlle S., „ Quoi, „ connoiſſez-vous cette femme?.... Moi? point „ du tout; mais je ſuis ſûr que ſa galerie eſt à „ notre ſervice.... Je ne veux pas en courir „ l'événement.... Il n'y a point d'événement à „ courir; cela eſt tout ſimple. Ne voyez-vous „ pas que c'eſt une bonne femme?.... Je ne „ puis pas le diſtinguer d'ici.... J'ai tort! J'ai „ tort! Je ne penſois pas que vous n'aviez „ point encore eu aſſez d'occaſions de connoî- „ tre les gens de la campagne. Allons donc à „ l'auberge."

Après dîner nous quittâmes le Lac, & nous commençâmes à entrer dans les vallées. Celle qui de *Ville-Neuve* conduit à *Bex* & où coule le Rhône, est une des plus riantes qu'on puisse voir. Le pied des Montagnes est tout tapissé de vignes, de vergers ou de bois; les champs, les taillis & les prairies couvrent le fond, & tout y respire l'abondance.

Dans les environs de *Bex*, les Montagnes commencent à s'élever & à porter fort haut des Pics qui sont déjà couverts de neige. Ce fut là que Mlle S. commença à admirer. Cette masse vague se détaille, s'agrandit, se perce; on voit l'origine des grandes vallées; on traverse les lits des torrens fougueux, qui semblent travailler à combler le Lac par les débris des Montagnes qu'ils démolissent. Les rochers roulés dans les pentes, annoncent ce que deviendront ceux qu'on voit suspendus de toute part. On n'ose presque se réjouir de l'aspect riant des vallons, dans la crainte de leur ruine totale.

Nous sejournâmes un jour à *Bex*, & nous l'employâmes à visiter des *Salines* qui sont dans la Montagne. On y cherche, en poussant des galeries dans le sein du rocher, la *masse de sel*, où une source d'eau prend, en y passant, celui qu'elle charrie, & qu'on en tire à grands

fraix. Le rocher montre en quelques endroits des veines de *sel*, qui font espérer qu'on trouvera cette *masse*. Du *sel marin* dans les Montagnes! Voilà un grand objet d'attention. Habillés en Mineurs, nous parcourûmes ces galeries; & je vis par ce premier essai, que les difficultés n'arrêteroient pas Mlle S.

A quelque distance de *Bex* les Montagnes se rapprochent peu à peu, & forment enfin un défilé, qui, entre voisins soupçonneux, seroit hérissé de Forteresses. Mais il sépare les *Suisses* des *Valaisans*, qui partout se tendent la main. Il n'est donc hérissé que de rochers, qui de part & d'autre s'élèvent à perte de vue; & le *Rhône* rétréci se précipite entre-deux, passant avec fracas sous un pont fait d'une seule arcade. Les eaux de ce fleuve sont ici, ce qu'elles sont dans presque tous les fleuves qui n'ont pas passé dans des Lacs; c'est à dire plus ou moins troubles. Aussi distingue-t-on l'eau du Rhône dans le Lac à sa couleur pendant un trajet assez long: c'est une langue d'un gris terne qui coupe le plus bel azur. Mais le limon se dépose; & par ces dépôts la plage s'étend: il se forme çà & là des marais, qui peu à peu se comblent. C'est ainsi que quelques Physiciens ont conçu que nos Montagnes furent autrefois formées sous les eaux de la Mer.

Ce Pont sur le Rhône s'appelle le *Pont de St. Maurice.* Dès qu'on l'a traversé, on entre dans le Bourg de ce nom & en même tems dans le *Bas-Valais.* Cette partie du Pays est sujette de la République.

Au sortir du Bourg de *St. Maurice,* on a l'un des plus singuliers spectacles que les Montagnes fournissent à leur pied. Le Rocher est coupé à pic en forme de croissant d'une vaste étendue, & à une hauteur fort grande. La Montagne est de pierre à chaux arrangée par couches, qui donnent à ce croissant la forme d'un amphithéatre. Au milieu de la hauteur vers le fond, est un joli hermitage, qu'on prendroit de loin pour une maison de cartes suspendue au rocher, comme une cage contre un mur. Cependant il règne devant cet hermitage une petite terrasse & le long de la couche sur laquelle il repose, on a pratiqué un chemin assez large pour monter avec aisance. Ce chemin & la terrasse disparoissent depuis le bas.

A quelque distance de *St. Maurice* nous jouîmes d'un autre spectacle qu'offre souvent le pied des grandes Montagnes. C'est une très belle *Cascade* qu'on découvre de fort loin, & au pied de laquelle le grand chemin vient passer. Lorsqu'on voit ces objets pour la première fois, ils

ont quelque chose de fort majestueux. Le grand étonne en tout genre.

Nous vinmes de là dîner à *Martigni*, autre Bourg du *Bas-Valais*, où nous commençâmes à remarquer une chose qui fait peine à voir. C'étoit un grand nombre de gens *goîtreux*, & portant plus ou moins sur leur physionomie l'empreinte de l'imbécillité. Dès que ces tristes objets nous eurent frappés, il se répandit une teinte sombre sur presque tous les autres. Sans cette circonstance, le chemin de *Martigni* à *Sion* Capitale du *Valais*, qui serpente dans une belle vallée, nous eût paru extrêmement intéressant. Mais malgré la résolution que nous prenions de tems en tems de détourner nos regards de dessus les hommes, pour ne nous occuper que de leur demeure; nos yeux ne pouvoient s'empêcher de les chercher: ce qui nous rendoit de plus en plus incapables de songer à aucune autre chose. Nous vimes plusieurs de ces *Crétins*, espece d'idiots qui vivent comme des moutons; car ils ne sont pas plus à craindre. Pauvres Etres en apparence; mais qu'au moins, pour leur bonheur, leurs parens regardent comme des objets de bénéficence que Dieu leur envoye; ensorte qu'il n'y a point d'exemple qu'ils soient mal soignés.

Quelque consolante que soit cette idée pour ceux qui les considèrent, leur vue, celle même de la plupart des habitans, répand peu à peu dans l'ame une sorte de langueur décourageante. Le plaisir auquel nous nous étions attendus, & dont nous avions commencé de jouir, nous échappoit; & en arrivant à *Sion*, nous primes la résolution d'en repartir dès le lendemain matin, pour revenir dans un Pays, où l'aspect de l'espèce humaine ne détruit pas le plaisir qu'on reçoit par les objets qui l'environnent.

Cette résolution cependant ne subsistoit déjà plus chez moi le lendemain. Les objets de la veille s'étoient affoiblis, & avoient fait place à ce que je connoissois presque partout ailleurs des habitans des Montagnes. Mais elle subsistoit chez Mlle S. Ainsi notre départ fut ordonné. Cependant je l'invitai, tandis qu'on s'y préparoit, à venir au haut du rocher sur lequel la Ville de *Sion* est bâtie.

Ce rocher s'élève isolé au milieu de la vallée; la Ville en occupe la partie du sud, mais son sommet la domine. Quand nous y montâmes l'air étoit parfaitement calme & serein; & comme c'étoit encore assez de bonne heure, la chaleur du soleil faisoit plaisir. Ce rocher se termine en une petite esplanade, couverte

du gazon le plus odoriférant, & toute entourée de banquettes naturelles, sur lesquelles on peut s'asseoir très à son aise.

Il n'est aucun changement de décoration dont on soit aussi frappé au théatre, que Mlle S. le fut en arrivant au haut de ce rocher. Son intention avoit été de n'y rester que quelques minutes & presque par complaisance. Elle commença par s'y asseoir, comme pour se reposer, puis elle admira. Le peu de froid qu'elle avoit contracté en passant dans les rues, faisoit place à la chaleur la plus douce; & dans quelque lieu qu'elle jettât les regards, elle ne pouvoit qu'à peine les en détacher.

En parcourant cet horizon extraordinaire, je découvris un objet, qui réveilla aussitôt dans mon esprit mille idées intéressantes, & m'agita même si fort, que Mlle S. toute surprise, me demanda avec précipitation, ce que c'étoit donc que je regardois? „ Voyez-vous cette ci-„ me blanche qui s'élève au-dessus de ces Mon-„ tagnes?....." Et puis continuant comme si elle eût du me comprendre; „ c'est," lui dis-je, avec une vive expression de joye, „ c'est „ le *Glacier de Buet!*.... Et bien le Glacier de „ Buet?.... Eh! c'est l'observatoire des pro-„ diges! Que n'ai-je un Char volant pour vous y

„ transporter! vous ne diriez pas alors si froi-
„ dement, *Et bien le Glacier de Buet?*"

Il fallut en venir aux explications; & je lui donnai une petite esquisse de ce que j'ai raconté à ce sujet dans un livre de Physique qui n'est pas fait pour les Dames; ainsi je ne devois pas être surpris que Mlle S. ne connut pas mon *Glacier*, ce lieu, l'un des plus extraordinaires, d'où l'on puisse voir un monde de choses extraordinaires. Je lui parlai donc des *Glaces* immenses qui couvrent les Montagnes du centre de la Chaîne des Alpes; glaces que l'on voit de là sous soi & autour de soi jusqu'à une distance qui n'a de bornes que celles de la vue.

La description que je lui en fis produisit sur elle un grand desir de les voir; mais il falloit la tranquilliser sur les habitans des Montagnes. Je lui parlai donc alors de ceux que mes courses dans ces lieux-là, m'avoient donné occasion d'observer.

Presqu'au pied du *Buet*, du côté par où nous le voyions alors, est une agréable vallée qu'on nomme la *Valorsine*, dont les habitans peuvent être rangés parmi les plus belles races humaines. Je me rappelle encore avec le plus grand plaisir, un spectacle délicieux que j'y eus il y a

vingt ans. Je paſſois dans cette Vallée avec mon frere, trois Anglois & nos domeſtiques, ce qui faiſoit une cavalcade pour ces lieux où l'on n'étoit pas encore accoutumé à voir tant d'étrangers à la fois. Le jour étoit une fête de *Notre-Dame*, & le moment, celui où l'on ſortoit de l'Egliſe. Nous paſſâmes au milieu de tous les habitans de la vallée, qui s'étoient raſſemblés pour chommer la Fête. Notre cortége fit tourner vers nous tous les viſages. Je n'ai jamais rien vu de plus réjoui ni de plus réjouiſſant. Toutes les femmes étoient robuſtes & jolies, & les hommes, ſur qui peut-être nos regards ne ſe portoient pas alors avec la même attention, ne déparoient pas au moins ces groupes.

Cette belle population que l'on trouve très-fréquemment dans les *Alpes*, eſt une preuve que l'imbécillité & les autres défauts qu'on y remarque auſſi quelquefois, ne ſont point dus aux eaux des neiges & des glaces fondues, comme l'ont cru quelques Phyſiciens; ni aux grandes oppoſitions du froid & de la chaleur; non plus qu'à la nature des alimens, ou à la ſubtilité de l'air; car toutes ces circonſtances leur ſont plus ou moins communes: mais que très probablement, la cauſe de ces différences eſt dans la

na-

nature des eaux. Les eaux les plus transparentes sont souvent les plus à craindre; car on en voit d'aussi claires qu'il soit possible, & qui cependant forment de tels amas de *tuf*, qu'il en résulte enfin des saillies considérables sur les faces des Montagnes. Et presque par tout où j'ai vu ces *goîtres* & cette imbécillité, j'ai remarqué que les eaux laissoient de tels dépôts, ou qu'elles charioient un sable extrêmement fin. Celles de la vallée de *Sion* en font un exemple; nous en remarquions même de notre observatoire un effet très singulier. La plupart des ruisseaux dont on arrose les prairies, élèvent leur lit dans toutes les ramifications par lesquelles on les divise; & les prairies vues ainsi de haut, ne ressemblent pas mal au côté inférieur des feuilles d'arbre, où les *nervures* sont en relief.

Les habitans de la *Valorsine*, & ceux même des vallées voisines qui appartiennent au *Valais*, sont tous aussi laborieux & industrieux qu'ils sont beaux. Ils vont chercher des subsistances fort loin, & dans les lieux les plus escarpés. Ce sont eux, par exemple, qui profitent des pâturages élevés, dont les environs du *Glacier de Buet* abondent. Cette Montagne, qui chez eux porte le nom de *la Mortine*, n'est

pas dans leur Paroiſſe ; mais comme ils ont moins de peine à y atteindre que les habitans de la Vallée de *Sixt* à qui elle appartient, ils s'arrangent avec eux par quelque rétribution. J'ai vu de l'un de ſes ſommets, leurs troupeaux de moutons répandus ſur ces pâturages. En pluſieurs endroits il reſtent ſeuls, & on ne vient les chercher qu'à l'entrée de l'hiver.

Ces tableaux de Montagnards plus heureux, diminuèrent l'impreſſion que Mlle S. avoit reçue de ceux que nous avions obſervés la veille; qui tous cependant nous avoient parus bons, doux & même ſans empreinte de malheur ſur leur contenance; quoique certainement on ne pût y lire ni la ſanté, ni le bonheur.

Ce caractère de bonté accompagne partout les hommes ſimples; & les habitans des Montagnes ſont dans cette claſſe au premier rang. Comme nous allons probablement les viſiter de plus près, j'ai fort à cœur que VOTRE MAJESTE Elle-même les connoiſſe d'avance. Je prendrai donc la liberté de Lui en rapporter un trait, que le *Glacier de Buet* me rappella, & que l'idée ſeule de bonté me retracera toujours.

En l'année 1772. je montai pour la seconde fois sur le *Glacier de Buet*, avec mon frère & un autre de mes compatriotes (a), pour y faire des observations avec cet *Hygromètre* que VOTRE MAJESTE a bien voulu honorer d'une place dans son appartement. Sur la foi de nouveaux guides, nous avions pris une route différente de la première : ils avoient prétendu qu'elle seroit meilleure & plus courte, que celle par où ils savoient que nous y étions arrivés après quatre tentatives différentes.

Le premier avantage qu'on avoit attribué à cette nouvelle route, étoit de pouvoir passer la nuit beaucoup plus haut dans la Montagne, & d'avoir par conséquent moins de chemin & de fatigues à essuyer dans un même jour, pour se rendre au *Glacier* & en revenir.

Le nom du petit hameau où nous devions trouver ce gîte, est *Anterne*: il est fort élevé en effet, car sa hauteur est d'environ 690 toises au-dessus du Lac de Genève. A cette hauteur-là, il ne croit déjà plus d'arbres; il faut y monter tout le bois à brûler & à bâtir: on ne peut

(a) M. le Ministre *Dentan* qui a déjà donné une relation abrégée de cette aventure, dans celle qu'il a publiée du voyage même.

donc pas y établir des demeures habituelles. Aussi les maisons *d'Anterne* ne sont-elles proprement que des huttes, formées par de petits murs de pierres arrangées sans mortier, qui n'ont pas plus de trois ou quatre pieds de haut dans les faces où les pentes du toit se terminent, & où les gens qui les bâtissent ne viennent passer qu'environ deux mois de la plus belle saison.

La veille de notre expédition au *Buet*, nous n'arrivâmes qu'à la nuit, & par un sentier très scabreux, dans la vallée *d'Anterne*, que nos guides, malgré leur prétendue habileté, nous parurent très peu connoître; car ils nous firent errer fort longtems avant que nous pûssions découvrir aucune habitation. Cependant nous n'avions point d'inquiétude; l'air des Montagnes a cette propriété salutaire, qu'il répand une sorte de calme dans tous les organes, laissant l'ame jouir fort tranquillement d'elle-même.

Enfin nous apperçûmes de loin une petite lumière, vers laquelle nous nous dirigeâmes en marchant tout droit devant nous, quoiqu'au travers de petits ruisseaux dont le gazon étoit entrecoupé; & nous arrivâmes ainsi à la hutte d'où partoit la lumière. Quelques femmes seules

ment y étoient rassemblées autour d'un feu. Car dans ces pâturages élevés, les femmes restent presque toujours seules; les hommes sont assez occupés dans les vallées. Elles témoignèrent de la surprise, mais nul effroi, de voir arriver cinq hommes. Nous demandâmes l'hospitalité, & elle nous fut accordée sur le champ de l'air le plus naturel. Plusieurs de ces femmes se retirèrent chez elles, & il n'en resta que deux, qui étoient les maîtresses de la maison. Tout ce qu'elles avoient nous fut offert; ce n'étoit que des laitages; mais c'en étoit assez pour nous, & nous soupâmes fort bien.

Outre les expériences sur l'*humidité*, j'avois eu intention d'en répéter sur la *chaleur de l'eau bouillante;* & j'avois apporté pour cet effet tout mon attirail, dont un Thermomètre, construit exprès, faisoit la principale partie: Thermomètre précieux, parceque son Echelle avoit été formée par un grand nombre d'observations longues & pénibles, faites depuis le bord de la mer, jusqu'au *Buet* même. La Cabane n'offrant pas beaucoup de commodités, il fallut m'établir sur le bord d'un mur pour faire mon expérience: mon réchaud y étoit placé, l'eau bouilloit, j'étois occupé de mon observation. Je ne sais

quoi ébranla le mur, le réchaud trébucha: je regarde avec émotion mon Thermomètre.... Il étoit cassé! Je fis un cri qui ébranla la Cabane. C'étoit un reste d'air de la plaine qui *sortoit* de mes poumons : l'instant d'après je ne respirai plus que celui de la Montagne.

Mes Montagnardes furent aussitôt auprès de moi avec la sollicitude la plus tendre. Je ne puis rapporter à V. M. leurs expressions dans leur langage; elles revenoient à me demander avec le plus sincère empressement ce qui m'étoit arrivé. „ C'est fini mes bonnes femmes", leur dis-je; & je rempaquetai mon attirail. Nous nous couchâmes ensuite sur des herbes sèches étendues entre le feu & le grabat de nos hôtesses, dont nous ne voulûmes absolument pas les priver.

Nous partîmes *d'Anterne* le lendemain matin pour nous rendre au *Buet*, qui se trouva bien plus éloigné que ne l'avoient imaginé nos guides, car nous demeurâmes huit heures à y arriver. Il est vrai qu'il y a trop d'obstacles pour se hâter dans de telles routes; je ne parle pas des difficultés seulement, mais des beautés. Notre compagnon de voyage étoit botaniste, & nous jouissions, mon frère & moi, du plaisir de l'entendre classer, ce que nous n'avions qu'admiré

autrefois. Mais il admira bientôt lui-même; & ses yeux se tournèrent rarement vers les plantes, quand après avoir surmonté le rideau qui nous couvroit la chaîne des hautes *Alpes*, il se vit tout à coup en face du *Mont-blanc*, & de tous ces Pics glacés qu'il n'avoit encore vus que de trop loin ou de trop près. Nous donnâmes donc souvent à l'admiration un tems que des voyageurs n'auroient employé qu'à faire route; ainsi peut-être fûmes nous de mauvais juges de la distance.

Arrivés au *Buet* il fallut observer, se reposer, admirer encore; & nous en serions partis bien plus tard, si nous n'avions vu s'assembler des nuages qui venoient s'emparer des gorges où nous devions passer au retour. On descend ordinairement plus vîte qu'on ne monte; mais il n'en est pas toujours ainsi parmi les rochers: car souvent il faut descendre à reculons, afin de pouvoir se retenir avec les mains, tandis qu'on assure ses pieds: en quelques endroits même j'eus lieu de me consoler, de ce que nous n'avions plus avec nous l'attirail *Thermométrique*. Quand l'obscurité vint à se répandre, nos pas furent encore bien plus ralentis; tellement qu'enfin il nous manqua du tems & la nuit fut complette avant que nous fussions rentrés

dans les routes battues. Et quelle nuit! Le voile épais qui en avoit accéléré le retour, renfermoit tous les ingrédiens de la tempête, & nous nous trouvâmes comme dans son foyer. Tout à coup le tonnerre éclata sur nos têtes; la grêle & la pluie furent versées à pleins seaux, & l'orage nous menaça souvent avec fureur de nous précipiter comme elles dans la Vallée.

En ce moment il étoit si pleinement nuit, que nous ne nous voyions plus; je ne dis pas les uns les autres, mais chacun soi-même. Cependant ce n'eût été rien si nous avions été bien conduits. Mais nos guides perdirent le chemin, & ensuite la tête; & ce fut à nous à guider, car nous avions plus de sens-froid. Nous n'appercevions de la Montagne que l'appui qu'elle donnoit à nos pieds: c'étoit là toute notre ressource; il falloit conserver cet appui en tâtonnant. Un bâton à la main nous nous hazardions à sonder notre route, nous exhortant sans cesse les uns les autres à prendre garde de ne remuer jamais le pied sans avoir assuré sa place avec le bâton. Dans ces ténèbres en un mot, nous marchions sans autre connoissance de notre route, si ne n'est qu'à chaque pas nous nous trouvions un peu plus bas; & que

si nous étions assez heureux pour n'en faire point de trop brusques, tous ces pas additionnés nous meneroient enfin dans la Vallée *d'Anterne.*

De tems en tems il se présentoit des bandes de rochers à descendre; à un pied de distance le bâton ne trouvoit point d'appui: il falloit alors se coucher par terre, sonder, juger si l'on pourroit se glisser sans accident. A chaque succès nous reprenions courage; & c'étoit nous approcher du danger de plus en plus; car nous avions été peu à peu entraînés dans les bords du lit d'un Torrent, qui tout à coup fait une cascade dont nous nous approchions sans en rien savoir. Le bruit des eaux qui s'y rassembloient, tout terrible qu'il eût été dans le calme, ne pouvoit pas nous avertir au milieu du fracas épouvantable de la tempête. Nous le sûmes par un cri.... *Ah! qu'est-il arrivé!* m'écriai-je.... *Je suis tombé*, répondit mon frère, d'une voix altérée..... Quel ne fut pas notre effroi? jusqu'à l'instant du moins où il put ajouter; *Graces à Dieu ce n'est rien.... Mais gagnez la gauche! Il y a ici du danger.* Il sentoit une pente très glissante qui l'entraînoit vers la droite; c'étoit tout ce qu'il pouvoit découvrir. Nous fîmes donc ce que nous pûmes pour gagner la gauche; & bientôt nous

trouvâmes une nouvelle bande de rochers que nous n'eûmes pas le tems de sonder comme nous l'avions fait des précédentes; elle étoit de pierres feuilletées, & en y arrivant nous tombâmes aussi mon compagnon & moi; la pierre nous manqua sous les pieds. La chûte ne fut pas grande; mais ce *je ne sais quoi*, qui donne des palpitations, & qui est plus prompt que la foudre, précéda la certitude que ce ne seroit rien; & je sentis fort bien ce qu'est une chûte qui finit avec la vie. Quant à nos guides, nous ne savions point dans ce moment ce qu'ils étoient devenus.

Etendus tous trois sur un ravin dont nous appercevions la pente rapide, nous demeurâmes quelques instans sans aucun but que celui de ne pas remuer; & pendant ce tems mon frère exécutoit à tâtons sur lui-même une opération de chirurgie. Après qu'il fut revenu de sa première émotion, sentant une douleur à la main droite, il y porta l'autre main, & trouva le quatrième doigt entièrement renversé à la seconde articulation. Il l'empoigna & le remit avec force. Le doigt & la main enflèrent aussitôt & il y ressentit toute la nuit de vives douleurs. Qu'eût-ce été, sans sa promptitude à le remettre à sa place!

Pendant notre ſtupeur les éclairs nous montrèrent quel danger nous venions d'éviter. Nous étions ſur l'un des côtés de la Cascade: quelques pas de plus ſur la droite, & nous nous ſerions briſés comme l'eau. Ces éclairs, qui de tems en tems nous éclairoient, augmentoient encore notre risque. Nos yeux vivement frappés de la lumière ſubite qu'ils répandoient ſur les objets, portoient des clartés trompeuſes par tout où nous tournions la tête: ſi dans cet inſtant ils avoient vu un rocher, ils en tranſportoient peut-être l'image ſur un creux. Enfin tout étoit péril; nous le ſentîmes, & nous nous déterminâmes un moment à ſubir patiemment la tempête; & toute la nuit s'il le falloit.

Si les ſituations donnent du coloris aux choſes, combien la notre ne dût-elle pas embellir la ſcène qui ne tarda pas à ſe paſſer. V. M. en la liſant, ne s'étonnera point de ce que j'ai tenté de la lui décrire; c'eſt pour moi en jouir de nouveau. Dans notre terrible détreſſe, nos bonnes femmes *d'Anterne* revinrent à notre eſprit. Nous conjecturâmes que nous avions au-deſſous de nous leurs Cabanes; & réuniſſant nos voix nous pouſſâmes des cris. Bientôt après nous reçûmes de l'aide dans cette tenta-

tive; nos guides nous entendirent, & firent retentir à leur tour des cris qu'on peut nommer les *cris des Montagnes*: car Mr. Rousseau a fort bien remarqué, que les Bergers acquièrent des voix sonores, par la nécessité de se faire entendre de loin. A ces cris réitérés, parut dans le fond de la nuit, *une petite lumière!* Mon cœur palpite encore quand je me rappelle ce moment. Nous étions donc entendus! Alors nos cris redoublèrent, & l'espérance de sortir du péril, succéda bientôt à la résolution de souffrir pour l'éviter. La petite lumière à laquelle nous appercevions quelque mouvement, disparut; mais pour reparoître ensuite plus grande. Elle s'aggrandit même si fort, qu'elle fit percer la clarté jusqu'à nous. Attentifs à ce bienfaisant météore, nous ne fîmes d'abord que le contempler avec émotion; mais enfin il nous découvrit lui-même sa cause. Des anges, sous la figure de Montagnardes, travailloient à surmonter la nuit, malgré la pluie, la grêle & les vents. Un grand feu étant allumé, nous en vîmes partir des flambeaux qui se dirigeoient tous vers le même côté de la Montagne, & qui se succédoient sans interruption à mesure que la pluie & le vent les éteignoient. Un cependant, plus grand que les autres, résista

à tous les efforts du vent & de la pluie, & s'éleva assez, pour que nos guides, qui enfin avoient repris courage, reconnussent où nous devions aller. Nous remontâmes notre ravin sur la gauche avec assez de peine, & dirigés par la lumière que répandoit le grand feu, nous retrouvâmes celle du flambeau que nous avions d'abord perdu de vue. Et qui étoit-ce?..... Je ne suis point étonné de l'adoration des hommes ignorans pour les créatures bienfaisantes.... Notre hôtesse avoit tout bravé, pour venir à notre secours.

Nous arrivâmes enfin avec elle à l'endroit où elle avoit rassemblé ses voisines, pour avoir des bras & du bois: puisqu'il faut le monter dans ces vallées.... *Les pauvres gens!* dirent-elles toutes, en nous voyant arriver.... Et comme il pleuvoit très fort, elles se retirèrent. ..... Elles se retirèrent?.... Oui; mais cela ne se voit que dans les Montagnes. Ailleurs chacune d'elles eût sans doute cherché à nous faire appercevoir qu'elle avoit été jusqu'alors exposée à la tempête, & qu'il lui en coûtoit beaucoup pour se procurer du bois.

Nous entrâmes donc dans la Cabane avec ses maîtresses seules. Je n'ai pas besoin d'expliquer à V. M. tout ce que firent encore pour

nous, des perſonnes qui avoient déjà tant fait: & pour Lui faire comprendre en même tems combien notre poſition fut heureuſe, il ſuffit d'ajouter, que l'orage dura toute la nuit.

Le matin nous voulûmes *payer* nos hôteſſes .... Ah! que j'en ai honte!.... Elles refuſèrent tout net. Cependant (car il faut encore que je l'avoue) ayant remarqué que l'une des deux étoit moins maîtreſſe que l'autre, je m'approchai d'elle, en ſortant la main de ma poche. Ce n'eſt pas à ſa honte que je vais rapporter ceci; V. M. le comprendra bien, ſi je puis Lui peindre ce que je vis clairement dans la contenance de cette femme. L'humanité ſeule l'avoit engagée à nous ſervir .... Elle avoit été récompenſée en le faiſant .... L'idée *d'Argent* ne lui étoit pas venue .... Cependant un gros écu!.... Cet aſpect répandoit ſur ſon viſage un petit ſourire.... Mais être payée d'un ſervice!.... Ce ſentiment lui faiſoit baiſſer les yeux.... Elle tendit la main, prit l'écu, & ſerrant la mienne, elle la ſecoua avec une expreſſion particulière d'amitié, qui eſt le ſeul reſpect des Montagnards. Ils ſecoueroient ainſi la main d'une Reine. Cependant mon plaiſir de voir cette femme contente ne fut pas pur; car c'eſt ainſi que l'hu-

manité se corrompt; & quelquefois je me le reproche. Je me le reprocherois toujours, si *Anterne* pouvoit devenir un lieu fréquenté. Et ce n'est pas la réflexion d'un moment, je l'ai faite bien des fois en appercevant que l'on changeoit ainsi l'espèce de rétribution que les bonnes gens attendent.

Avec quels sentimens ne quittâmes-nous pas cette douce solitude! Je voudrois être capable de la peindre comme je la vois encore, avec ces rochers où nous faillîmes périr, & la Cabane de *nos Dames de bon secours*, dont je ferois presque une Chapelle. Mais V. M. me permettra au moins de lui dire leur nom. Ce sont les *Fraret*, femme & sœur du nommé *Fraret* de *Passy*, petit Village du *Faucigny* dans la Vallée de *Salanche*. Leur nom ne seroit pas célèbre dans les Montagnes pour de bons offices, ils y sont trop communs.

Ayant par ces récits réconcilié Mlle S. avec les habitans des Montagnes, peu à peu l'idée de partir se dissipa. Nous appercevions en ce moment une large crevasse dans un rocher, au travers de laquelle passoit, avec la lumière, un Torrent qui couloit dans le fond. Je m'approchai de quelqu'un qui étoit venu prendre l'air sur notre esplanade, & je lui demandai ce que

c'étoit que cette ouverture, qui paroissoit pénétrer fort avant dans la Montagne, & sur les côtés de laquelle étoit tracé un sentier. „ Ce „ sentier, me dit-il," conduit à un hermitage. Un hermitage là! „ dit Mlle S.," ne pourrions-nous pas différer de partir?... „ Sans doute, „ répondis-je, & si vous vouliez consentir que „ ce Monsieur vous tînt compagnie, je l'en „ prierois, & je descendrois au logis."

Mr. le Cape. *Sinder*, c'est le nom de ce Monsieur qui nous avoit d'abord inspiré de la confiance, accepta très obligeamment de faire compagnie à Mlle S., & nous offrit même de nous conduire à l'hermitage. J'allai donc ordonner qu'on se préparât, non plus à partir, mais à nous mener à l'entrée du défilé; & peu de tems après nous fûmes en chemin. Arrivés au lieu d'où la Rivière se dégorge, il nous fallut mettre pied à terre, car nous n'avions plus qu'un sentier assez étroit, qui pendant quelque tems suivoit la Rivière, & qui ensuite, en tournoyant, s'élevoit peu à peu contre une des faces du rocher.

Avant d'entrer chez l'hermite, nous nous assîmes un moment pour prendre haleine sur une saillie, d'où nous découvrions fort avant dans la Gorge, qui s'élargit assez vers le haut pour sa-

favorifer partout la végétation. Que ce lieu eft fauvage & folitaire! Il infpire vraiment le filence; & pendant long-tems nous ne fûmes point tentés de parler. On conçoit en le contemplant, que fuivant les difpofitions de l'efprit, ce peut être le féjour du défefpoir ou des délices. Des rochers entremêlés de fapins, fombres eux-mêmes par la mouffe qui les couvre, forment une variété de grouppes intéreffans ou triftes: le léger murmure de la Rivière & le chant des oifeaux, font la plus attrayante harmonie pour les paffions douces, ou un poifon pour des cœurs troublés. Quant à notre Hermite, que nous vifitâmes enfin, il n'entendoit rien à leur langage. Il étoit là, comme il eût été partout ailleurs, fans aucune émotion de l'ame: ferein, parceque fa vigne, fon jardin & fa quête, lui fourniffent fa nourriture, & le roc creufé fon habitation: il ne lui faut rien de plus; & ce n'eft point philofophie; c'eft tempérament. Il a le fourire de fes compatriotes; il eft officieux comme eux jusqu'au bout de fes facultés; il croit bien à fes reliques; il les fait baifer quand on veut, mais fi l'on ne veut pas il paffe outre. En un mot fon état nous parut fort heureux.

Mr. *Sinder*, avec qui nous pouvions fans ris-

que d'application parler de cet air d'insensibilité de ses compatriotes, ne nous en parut pas frappé comme nous; tant est grande la force de l'habitude! Il savoit bien qu'ils étoient sujets à quelques maux; mais il nous dit qu'ils ne s'en apperçoivent guère eux-mêmes, puisqu'ils négligent ce qui pourroit les prévenir. Quelque soin sur le choix des eaux est d'après l'expèrience, une précaution extrêmement utile; les gens au-dessus du commun y font attention & se garantissent par ce moyen. Le commun peuple n'y songe pas, & l'esprit de liberté qui règne dans le pays, empêche certaines mesures que le Gouvernement pourroit prendre pour eux. L'Etat est pauvre. Ses revenus, administrés avec oeconomie, suffisent aux besoins journaliers; il faut des revenus extraordinaires pour les dépenses extraordinaires; & dans tous les Pays libres c'est la pierre d'achoppement. Est-ce préjugé? Est-ce sagesse? Il y a sans doute de l'un & de l'autre. Mais me trompé-je quand je pense qu'il seroit à souhaiter que les *Valaisans* eussent partout de bonne eau, fût-ce aux dépens d'un peu plus de pouvoir dans les mains de leurs Chefs?

Notre Hermite ou ses prédécesseurs, ont su s'en procurer dans leur solitude par des canaux

fort extraordinaires, & en général ce petit établissement est digne d'être considéré. Ces Heramites ont conquis peu à peu tous les environs de leur Cellule; ce n'est pas avec beaucoup d'art, mais avec de la patience & du tems. Il n'y a pas une petite saillie dans le rocher qui n'aît été couverte de terre, ou plutôt de moëllon qui tombe des parties supérieures; & partout quelque sep de vigne, quelque arbre, ou des légumes dans les endroits les plus favorisés, fixent assez cette terre, pour qu'elle aît le tems d'être recrutée par le haut, à mesure que les pluies en entraînent vers le bas. De petits escaliers taillés dans le roc, munis de barrières dans les passages difficiles, lient toutes les parties de cé domaine pittoresque. Chaque nouvelle conquête assurée, conduit à une suivante; & quelques lents que soient ces progrès, ils aident la Nature, qui tend partout à donner les Montagnes à l'homme; & dans les lieux même qui semblent encore les plus inutiles pour lui.

Nous nous trouvions si bien sur ces rochers, que nous y passâmes presque toute la journée; & le lendemain nous partîmes de *Sion* pour revenir ici; ne nous étant pas proposés pour la première fois une plus longue absence. Ainsi nous n'avons presque rien vu. Restés

dans le bas des Montagnes, que l'art a déjà soumis à son empire de plus d'une manière, nous ne pouvions encore que soupçonner les beautés de la simple Nature ; beautés pour les yeux, mais surtout pour l'esprit & pour le cœur. Durant notre retour nous avons plus souvent porté nos regards vers les sommets des Montagnes, vers ces gorges élevées, au travers desquelles de tems en tems quelque grand objet captivant notre attention, sembloit nous dire : *Je ne puis pas aller à vous* : & nous nous disions, il faudroit donc tâcher d'en approcher nous-mêmes. Tout cela ne sera pas probablement sans effet ; ce retour surtout ayant été extrêmement agréable. Je ne doute donc point d'avoir bientôt l'honneur de faire part à VOTRE MAJESTE' d'une nouvelle course que nous méditons déjà.

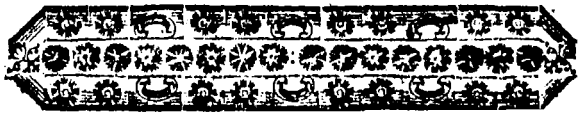
Je suis avec un profond respect,

MADAME

de VOTRE MAJESTE'

Le très humble & très
dévoué Serviteur,

J. A. DELUC.



LETTRE II.

Voyage aux Glacières de *Grindelwald* &c.

* * *

Route de Lausanne *par* Morat & Berne *jusques aux bords du Lac de* Thun.

* * *

De *Lausanne* le 21e. 8bre 1774.

MADAME

DAns ma dernière lettre j'eus l'honneur d'entretenir VOTRE MAJESTE' d'une petite course que nous avions faite dans le moyen Valais. Je fus court, parce que le plaisir que nous avoit fait le pays en lui-même, étoit trop compensé par la peine d'en avoir vu les habitans. Nous n'avions point joui tranquillement de ce que les objets insensibles nous présentoient d'admirable; notre ame étoit continuellement oppressée & notre attention distraite, par l'air d'imbécillité répandu sur tant

de visages, & par une sorte de langueur à laquelle participe presque tout ce qui est animé dans ces lieux-là.

Cependant nous avions rapporté de cette course l'idée des beautés des Montagnes, & du plaisir dont on jouiroit en les parcourant si tout répondoit à leur aspect. Nous avions même formé le projet d'un nouveau voyage, dans un pays ou je savois que la nature animée, bien loin de diminuer la beauté des lieux, valoit seule la peine d'être observée. Ce plan nous conduisant jusqu'aux Glacières de *Grindelwald*, il sembloit qu'il étoit bien tard pour le former. S'engager si avant dans les Montagnes au commencement d'Octobre! Mais dans ces pays-ci les Automnes sont ordinairement très belles; le Baromètre d'ailleurs étoit fort haut, & il faisoit le plus beau tems du monde: nous ne balançâmes donc point à partir.

Le 6e de ce Mois nous nous mîmes en route, pour aller coucher le jour même à *Morat*, distant de *Berne* d'environ six lieues. Il étoit nuit depuis quelque tems lorsque nous y arrivâmes; cependant le ciel brillant d'étoiles nous éclairoit assez, pour nous permettre de voir en passant un Monument de la bravoure des anciens Suisses,

Ils avoient été fatigués par les tentatives de Charles *le hardi* Duc de Bourgogne, lorsqu'en l'année 1476, en étant venus avec lui à une action générale près de *Morat*, ils lui montrèrent ce qu'ils étoient en exterminant son armée. Il perdit près de trente mille hommes dans cette occasion. On les ensevelit d'abord en tas, comme il est ordinaire après de telles défaites; & au bout de quelques années leurs os furent tirés de la terre & déposés dans une Chapelle qu'ils remplirent presqu'en entier. Cette Chapelle & une partie des os subsistent encore, & l'on y lit une inscription destinée à transmettre à la postérité la mémoire de ce grand évenement. Elle n'est pas fastueuse: *Charles Duc de Bourgogne*, porte-t-elle, *a laissé de lui ce Monument.*

Des Monumens pareils sont à une Nation un bien qu'aucune Histoire n'égale. Le Peuple lit peu, mais il voit. Il n'est aucun bon Père, aucun honnête Vieillard, qui ne dise à son fils, au jeune homme sur qui son âge lui donne de l'empire, *vois ce qu'étoient tes Pères!* Ces mots seuls excitent chez lui une noble confiance, qui conserve le caractère de la Nation. C'est ainsi, c'est par de semblables Monumens, qu'il reste encore du bon sang chez les Suisses.

Dieu veuille que le luxe, la mode ni les prétendus cosmopolites ne viennent jamais détruire cet amour-propre national!

Le second jour de notre route nous arrivâmes à *Berne* de bonne heure, après avoir traversé un Pays dont tous les objets sont champêtres, pittoresques & rians. On arrive encore à *Berne*, comme on devroit toujours arriver dans une Ville de Suisse, en traversant de beaux Villages, des prairies & des Bois, & sans rencontrer ni jardin ni maison de plaisance. L'aisance, la propreté, la gaieté, voilà ce qui orne les demeures des particuliers que leur état dans la Société distingue. Que ne peut-on arrêter les progrès de plus grandes distinctions! Combien ce Pays ne perdroit-il pas de ses vraies beautés en devenant magnifique!

La Ville elle-même, qui est la mieux bâtie que je connoisse, est aussi agréablement située qu'on puisse l'imaginer. Elle jouit de tous les avantages des hauteurs pour le bon air, sans éprouver les inconvéniens que les Vents y occasionnent pour l'ordinaire. Elle est bâtie sur un terrein assez élevé; car par des observations du Baromètre que j'y ai fait autrefois j'ai trouvé que le haut de la Ville, qui est à peu-près au niveau du sol du Pays, est élevé d'en-

viron 275 toises au dessus de la Mer méditerranée. Mais l'*Aar* découpe pour ainsi dire la Ville, il l'isole & laisse circuler l'air autour d'elle, quoiqu'elle s'abaisse insensiblement au dessous du niveau du Pays qui l'environne, & se mette ainsi à l'abri des vents.

L'*Aar*, qui paroît s'être frayé sa route dans cette partie du Pays en creusant une Vallée de 100 à 150 pieds de profondeur, forme là une anse longue & étroite, aux côtés de laquelle il coule en sens contraire presque parallèlement, laissant entre deux un Promontoire dont il embrasse le contour. Cette situation, très forte dans le tems où l'on ne connoissoit pas l'artillerie, & qui sans doute avoit été choisie pour s'y établir en sûreté, a produit la Ville la plus agréable. La largeur de cette langue de terre, qui depuis le lieu où elle tient à la masse du terrein va en s'abaissant vers le côté opposé jusqu'au coude de l'*Aar*, fournit quatre à cinq rues parallèles d'une largeur convenable. Les maisons qui bordent tout le tour du côteau font donc au moins un tiers de la Ville; & cette partie considérable jouit ainsi du coup d'œil de la Vallée & de la Rivière, avec tous les agrémens que produit une pente où l'on a pu établir des terrasses, des jardins & même des vergers.

Rien n'eſt donc plus riant que le coup, d'œil de cette Ville quand on fait le tour des hauteurs qui l'embraſſent; & rien ne peut être plus doux qu'un ſéjour où l'on jouit de beaux payſages au milieu de la Société, & d'un air qui circule ſans ceſſe, quoiqu'on ſoit à l'abri des grands efforts des Vents.

On trouve dans la Suiſſe beaucoup de ces ſituations pittoresques de Villes; mais je n'en connois point de ſi extraordinaire que celle de *Fribourg*. Une Rivière auſſi fait là de ſinguliers détours entre des Rochers que la Ville couvre. La Cathédrale eſt au haut; & en traverſant la Ville on la voit ſucceſſivement de tout côté. Lorſqu'on vient de *Berne* on arrive par le bas, & l'on monte en tournoyant comme dans la Tour-de-Babel: *Tour-de-Babel* vraiment, car on y trouve *la confuſion des Langues*. C'eſt là un phénomène aſſez ſingulier. La Rivière fait, dans la Ville même, la diviſion des Pays où l'on parle François & Allemand. Le Peuple de la rive gauche n'entend ni ne parle l'Allemand, & celui de la rive droite n'entend ni ne parle le François, à l'exception de quelques ſubſtantifs & de quelques infinitifs de verbes appartenant aux choſes & aux actions les plus communes de la vie.

Je n'avois jamais eu occasion de voir *Fribourg* avant notre voyage ici: c'est un petit détour en venant de *Berne*. En mon particulier je le fis avec un grand plaisir, car il y avoit longtems que je me le proposois pour la première occasion. Nous nous y arrêtâmes peu, mais j'employai bien ce tems. Je montai au haut de la Cathédrale, & après avoir joui du singulier coup d'œil de cette Ville, qui outre sa situation pittoresque montre encore ce qu'avoit d'intéressant l'antique simplicité, la curiosité fit bientôt place chez moi à des sentimens d'un autre genre. Je regardois avec émotion ce séjour des braves *Fribourgeois*, les anciens confédérés de ma Patrie, dont le nom seul réjouit encore tout cœur *Génevois*. Ils osèrent être nos amis dans un tems où tout sembloit conspirer notre perte. Les *Bernois* s'unirent à eux, & ne nous ont jamais abandonnés. Quelque tems après les *Zurichois* vinrent remplacer bien heureusement pour nous, mais non point effacer de notre souvenir, nos premiers Alliés les *Fribourgeois*.

La situation de *Berne*, par cet abaissement de son sol au dessous des terreins qui l'environnent, nous prépara dans notre voyage aux Montagnes un de ces spectacles dont on ne

peut jouir que dans des Pays comme ceux-là. Le ſoleil étoit déjà fort avancé à l'Occident quand nous quittâmes la Ville, de ſorte qu'il éclairoit à plein les Montagnes glacées qui ſont à l'Orient. Au ſortir de *Berne* on gravit ſur une Colline qui cache entièrement les Montagnes. Cette Colline fut pour nous comme le rideau qui cache au Théatre les nouvelles ſcènes qui ſe préparent; à l'inſtant qu'on arrive au deſſus, l'Amphithéatre des Montagnes eſt entièrement à découvert. Mad. S. en fut ſi frappée, qu'elle fit ſur le champ arrêter la voiture pour ſe mettre à pied, & je fus obligé de l'avertir qu'elle ſe fatiguoit, avant qu'elle s'en apperçut elle-même. Les ſommités glacées paroiſſoient alors ſi près de nous, qu'il ſembloit que nous devions y arriver le ſoir même. Leur maſſe, leur hauteur, le brillant de leur ſurface dans l'azur du Ciel, la beauté du cadre de verdure qui, en nous en découvrant une partie, nous cachoit leur étendue ſur les côtés, formoient un coup d'œil ſi grand, ſi majeſtueux en lui-même, & alors ſi ſerein, ſi attrayant, que Mad. S. ne pouvoit ſe déterminer à ſe renfermer derrière le ſiège élevé d'une voiture angloiſe. Il le fallut cependant pour avancer. Mais au coucher du ſoleil un nouveau ſpectacle nous fit mettre encore pied à terre.

Les Montagnes cultivées étoient déjà dans l'ombre; une seconde chaîne couverte de Bois ne réfléchissoit plus que les derniers rayons du soleil, & par là se trouvoit teinte du plus beau pourpre; tandis que les Montagnes glacées, jouissant encore en entier de la source de la lumière, se montroient alors cent fois plus brillantes à l'œil déjà plus ouvert par la douce lueur du crépuscule. Enfin les deux ou trois chaînes de Montagnes extérieures qui accompagnent celle des hautes *Alpes* presque dans toute son étendue, se trouvèrent entièrement dans l'ombre & devinrent par là fort obscures, tandis que les sommets glacés brilloient encore comme la pleine Lune dans une belle nuit.

On est obligé presque tout le long des *Alpes* de traverser ces premières chaînes, pour arriver à celle qui est le plus élevée. Lorsqu'on en est à une grande distance, tout est confondu; on croiroit voir une seule chaîne, dont le bas est cultivé, la partie moyenne couverte de Bois & de pâturages, surmontée elle-même de rochers nuds, & ceux-ci couronnés enfin de Pics chargés de neige. Mais lorsqu'on approche l'illusion cesse. Les sommets glacés disparoissent d'abord, cachés par une chaîne de rochers nuds d'une hauteur prodigieuse; chaîne très distincte de celle

des *glaces*, & qui alors couronne seule le haut de l'Amphithéatre. Ces rochers disparoissent à leur tour; & le haut de la chaîne visible, devenu plus uni, se trouve couvert de sapins & de pâturages: cette troisième chaîne est un peu plus interrompue que la seconde, & même elle manque en quelques endroits. Enfin les sapins eux-mêmes disparoissent, & l'on ne voit à l'horizon que des Collines, où l'ouvrage des hommes couvre tout: ce sont des terreins cultivés, & toujours très peuplés, soit par les cultivateurs eux-mêmes, soit par une partie des familles qui dans la belle saison vont mettre à profit les pâturages de toutes ces différentes chaînes. Les Collines sont encore plus interrompues que les Montagnes couvertes de sapins.

L'accès de la chaîne glacée seroit bien pénible, si les chaînes antérieures étoient continues. Mais elles sont toutes entrecoupées de Vallées, par lesquelles s'écoulent les eaux, produites principalement par la fonte des *glaces*. Ce sont ces eaux qui, d'abord Ruisseaux, puis Torrens, deviennent Rivières & Fleuves en se réunissant de plus en plus. Et c'est ainsi que se forment le Rhône, le Rhin, le Pô, & le Danube dans la plus grande partie de son cours.

Si quelque digue naturelle leur barre le passage au sortir des Vallées, ils forment ces beaux Lacs dont la Suisse abonde. Là les eaux s'épurent par le repos, qui leur donne le tems de déposer leur limon. Les Rivières y entrent troubles, par le sable qu'elles entraînent des Montagnes: cette vase qu'elles déposent, comble lentement le bassin, & laisse en arrière des plaines qui se fertilisent successivement. L'eau dépouillée des corps étrangers, reprend sa transparence naturelle, & devient du bleu le plus vif par sa profondeur. Les Rivières qui en sortent, telle que l'Aar à *Berne*, le Rhin à *Schaffouse*, le Rhône à *Genève*, conservent cette riante couleur jusqu'à ce que quelque Rivière, partant immédiatement des Montagnes, vienne y mêler son limon.

C'est par une de ces Vallées qui coupent les Chaînes antérieures, que nous avions à voyager pour arriver aux *Glaces*; & un de ces Lacs étoit sur notre chemin: c'est celui de *Thun*, qui prend son nom d'une petite Ville située à son débouché dans l'Aar. Nous ne pûmes pas atteindre cette Ville le second jour de notre voyage, mais un Village sur le chemin nous fournit un agreable gîte. Nous y logeâmes dans une bonne maison de bois, parmi de

bonnes gens, chez qui les vieillards à longues barbes blanches, bercent leurs arrière-petit-fils, souvent trop pesans pour des bras affoiblis par l'âge. Ici déjà notre attention commença d'être attirée par cette belle race d'hommes, qui pendant tout le voyage a fait l'un des objets de notre admiration.

Le matin du troisième jour nous arrivâmes à *Thun* de bonne heure. Le Lac sourioit aux voyageurs par la surface la plus unie, & par la peinture la plus nette des objets rians d'alentour. Deux rameurs pouvoient nous conduire à l'autre extrêmité en trois ou quatre heures; nos domestiques prirent cette route: mais le balancement d'un bateau affectant péniblement Mad. S. nous fûmes obligés de suivre par terre une route peu fréquentée, & sur laquelle nous ne pûmes avoir des éclaircissemens certains qu'en la suivant nous-mêmes.

Cette route est sur la droite en remontant le Lac; & notre voiture nous y conduisit encore pendant deux heures; mais les chemins devinrent ensuite impraticables pour elle. Les habitans de ces lieux n'ont point coupé de chaussée au travers de leurs terres. Des chemins tels que les confins des possessions les permettent, sur un terrein tantôt pierreux & tantôt

tôt mol, font appeller cette route affreuſe par ceux qui ne regardent qu'à leurs pieds. Mais je ne doutai point d'y trouver çà & là d'agréables ſentiers champêtres, & d'être dédommagé du reſte par de beaux coup-d'œil. De ſorte qu'ayant confié Mad. S. aſſiſe ſur un fauteuil, aux épaules de quatre hommes robuſtes, je me mis en marche avec elle dans cette route, qui pendant cinq heures que nous la ſuivîmes, nous fournit conſtamment les plus intéreſſans ſpectacles que puiſſe offrir la Nature champêtre.

VOTRE MAJESTE' a obſervé certainement, combien la campagne eſt plus pittoresque en Automne que dans aucune autre ſaiſon de l'année. Jusqu'à ce tems les arbres, auſſi verds que les prairies, ne ſe diſtinguent d'avec elles, & même entr'eux, que par la différence de la lumière & de l'ombre. En Automne au contraire, pluſieurs eſpèces d'arbres & d'arbuſtes prennent des teintes particulières de jaune & de rouge avant de perdre leurs feuilles, tandis que d'autres eſpèces & les gazons reſtent encore verds; & alors la plus agréable variété de belles nuances ſe montre par-tout.

Mais ſi cette circonſtance rend déjà les Plaines & les Collines ſi agréables; combien plus embellit-elle les Montagnes, où la Nature a

ſemé mille eſpèces d'arbres, d'arbuſtes & de plantes, parmi des rochers eſcarpés, colorés eux-mêmes ſi diverſement!

L'Automne d'ailleurs, par la variété des récoltes qu'elle offre tout à la fois, tient tous les habitans de la campagne hors de leurs demeures. C'eſt la longue, la vraie fête de la Nature: c'eſt la jouiſſance après le travail. Auſſi tout eſt gai dans les champs; & le cœur y participe au plaiſir des yeux, par des actions de graces plus douces encore que la jouiſſance. C'étoit l'un de nos grands plaiſirs dans les Collines qui bordent le Lac de *Thun*.

A la rive oppoſée s'élèvent de grands rochers qui ſervent de baſe au plus bel amphithéatre. Un coup d'œil ſuffit pour comprendre combien les pâturages qui le couvrent ſont excellens. On en juge par la quantité de Hameaux & de maiſonnettes dont il eſt parſemé jusqu'à une hauteur qui étonne. On pourroit faire une aſſez grande Ville, de toutes ces maiſons répandues ſur la Montagne, habitées par des gens qui non ſeulement vivent du produit de leur terrein, mais qui partagent ce produit avec les habitans des Villes voiſines.

L'arrangement de ces Hameaux ſemble fait pour récréer la vue. Tout le terrein eſt pro-

fondément sillonné par les ruisseaux & les torrens qui partent du haut de la Montagne, & par l'écoulement des eaux de la pluie. Les arbres semblent s'être refugiés dans ces enfoncemens, & les maisons éparses ont gagné les sommités. Chacune de ces maisons a son petit jardin auprès d'elle, & quelquefois un verger, fermés de palissades. Quant aux Hameaux, placés par-tout où les fontaines sont le plus abondantes, ils ont aussi les plus grands arbres; & c'est parmi ces arbres que l'on découvre les toits des chaumières, ou quelquefois seulement les clochers des Paroisses. A la distance où nous étions, l'œil embrassoit tout cet ensemble; & la surface du Lac, unie comme une glace, le répétoit avec tant de netteté, que sans la parfaite ressemblance & le renversement, on auroit eu peine à juger que l'un n'étoit que l'image de l'autre.

Le côté du Lac que nous parcourions étoit plus bas, moins montueux & plus cultivé. Quelques inflexions douces dans le terrein, préparoient sans cesse pour nous de nouveaux spectacles dans les Vallons, ou des belvederes inattendus. Tantôt élevés sur un Côteau, dont une des pentes sembloit se précipiter dans le Lac, nous l'embrassions par nos regards dans

toute son étendue, nous distinguions tous ses Promontoires, nous découvrions de plus en plus les Montagnes dans les enfoncemens. Tantôt abaissés dans les Vallons, nous admirions la beauté des vergers, la vigueur des productions des jardins, la propreté des maisons, & sur-tout l'heureuse sécurité de leurs habitans; qui ne craignent point de confier une partie de leurs récoltes au seul abri de leurs larges toits tout autour de leurs demeures.

Quand on a parcouru de tels Pays, on voit que l'imagination n'a jamais rien inventé dans la peinture champêtre, ou que si elle l'a fait c'est tant pis pour le Peintre; la Nature a fait elle-même tout ce qui est beau: les Poussin, les Claude-Lorrain, les Gessner ne nous charment que parce qu'ils ont sçu la voir; & combien encore sont-ils restés au dessous d'elle!

Nous quittâmes le Lac vers les cinq heures, pour entrer dans une des plus belles Plaines que l'on puisse imaginer. Un verger immense en couvre une partie; & ce verger est une *Commune*. *Une Commune!* Oh! que ce mot réjouit mon cœur! Aussi fait-il depuis bien longtems un des objets de mes réflexions sur ces contrées. Je prendrai la liberté, dans une lettre suivante d'exposer à V. M. ton-

tes les idées & les ſentimens qu'il réveilla alors chez moi. Car je vois bien que ce voyage me fournit trop de ſujets, pour les renfermer dans une ſeule lettre. Je me détermine donc dès à preſent, à les traiter plus à loiſir dans les lettres que j'aurai l'honneur d'écrire à V. M. pendant le reſte de notre abſence. Ainſi nous quitterons probablement le voiſinage des Montagnes, avant que j'aie ceſſé d'y porter mes regards pour tâcher de les peindre à VOTRE MAJESTÉ.

LETTRE III.

Bonheur des Pays qui ont conservé leurs *Communes*.

* * *

LAUSANNE *le* 27e 8bre 1774.

MADAME

L'Un des objets moraux qui nous a le plus frappés dans notre voyage, est le bonheur des hommes dans les lieux où ils jouissent en commun de quelque portion de terrein. Cette observation que j'ai souvent eu occasion de faire, autant par la vue des Peuples qui sont privés de ce bien, que chez ceux qui en jouissent, fut principalement excitée par la belle Plaine où nous entrâmes en quittant le Lac de *Thun*.

On ne fauroit imaginer un fpectacle plus riant que celui qu'offre cette Plaine, autant au cœur qu'à l'œil. Tout y fent l'abondance. Non cette abondance précaire qui réfulte des manufactures; mais celle qui part fans ceffe du Ciel par le foleil & les pluies, & que la terre livre à l'homme par une forte végétation. Un verger presque continuel couvre ce fol, fi excellent, fi favorifé des influences de l'air, que les habitans ne craignent point d'affoiblir les productions de leurs jardins, de leurs champs ou de leurs prairies, par l'ombre des arbres. Deforte qu'ils font en quelque manière deux récoltes, une fur la terre, & l'autre dans l'air.

Chaque habitant a auprès de fa maifon ou à quelque diftance, des terreins qui lui appartiennent en propre & qu'il cultive pour lui; mais une grande partie de la Plaine eft en commun; ils en jouiffent enfemble; & l'on voit que ce Peuple eft heureux.

Cependant on agite dans différens Etats, la queftion de la deftruction des *Communes*, de ces belles inftitutions de nos Pères, qui affurent une fubfiftance plus ou moins abondante à ceux qui naiffent dans une communauté dont leurs Pères étoient Membres!

Il fuffit ce me femble d'exprimer ainfi ce

qu'eſt réellement une *Commune*, pour qu'on ne puiſſe ſe défendre d'un ſentiment pénible, chaque fois qu'il s'agit d'en abolir: ſentiment qui du moins doit porter à un examen attentif de la queſtion générale.

Un ſyſtême ſpécieux gagne chez les Nations. Les *terres communes*, dit-on, ſont peu ou point cultivées, & ſouvent ne produiſent presque rien. Quand on les partage entre ceux qui y ont droit, chacun travaillant pour ſon propre avantage, défriche, améliore; & tout ce que le terrein ainſi cultivé produit de plus, eſt un gain réel pour le Pays.

Je conviens de cet effet. Mais quand il ſeroit vrai qu'on ne peut l'obtenir ſans le partage, je crois que je le ſacrifierois, à cauſe d'une de ſes conſéquences; ſavoir l'entière dépoſſeſſion qui menace bientôt la plupart de ceux à qui le terrein appartenoit. Les gens actifs, induſtrieux, avares cultiveront avec ſoin & auront du reſte; les gens pareſſeux, foibles, diſſipateurs négligeront leur terrein & manqueront de pain: ils faudra qu'ils recourent aux autres, qui leur donneront du pain en leur prenant des terres; & bientôt la ſource de leur ſubſiſtance tarira; il ſeront dépoſſédés, chaſſés: & cette pauvre famille, qui vivoit avec ſa vache, ſa

chèvre, ses brebis, ses oies nourries sur le terrein commun, se verra réduite à une entière dépendance des nouveaux riches.

N'oublions jamais les foibles dans les arrangemens de la société. Le Créateur les a faits, aussi bien que les forts. Ce que nous appellons *paresse*, n'est bien souvent qu'une foiblesse organique. Celui qui se lève matin & travaille jusqu'au soir sans être fatigué, a rarement plus de sujet de mépriser le pauvre homme dont les bras tombent lorsqu'il veut les employer à l'ouvrage, que cet homme, qui le Printems dernier fut de Londres à York & revint en trois jours, n'auroit sujet de me mépriser parce que je ne pourrois pas le suivre: ses jambes sont plus infatigables que les miennes; chez d'autres ce sont les bras, ou même la volonté.

Je ne sais point si les premiers instituteurs des Sociétés ont agi d'après ces principes, en laissant des terreins communs. Souvent nous prêtons nos systêmes, à ce qui n'est que le concours inopiné des circonstances. J'ai cru même remarquer que les terreins communs sont ordinairement les plus mauvais; ce qui me fait croire que personne ne s'en est souçié dans l'origine; mais qu'ensuite les dépôts des pluies & de l'air & le séjour des animaux les ayant

ſucceſſivement fertiliſés, les ont rendus enfin des objets d'attention.

Cependant d'autres établiſſemens de nos prédéceſſeurs montrent, qu'ils peuvent avoir eu l'idée générale de s'oppoſer aux accumulations qui rompent trop l'égalité entre les hommes. De ce genre ſont les Loix des *fidei-commis* parmi la Nobleſſe, qui empêchant les ventes, empêchent parconſéquent les accumulations. De ce genre encore ſont ces belles inſtitutions dont les Etats du Roi & de pluſieurs autres Princes en Allemagne abondent: établiſſemens qui réjouiſſent les cœurs humains. Je parle de ces *Cloîtres*, où les perſonnes de tout rang, qui ont reçu cette éducation par laquelle les jouiſſances augmentent dans la proſpérité, mais qui rend l'adverſité ſi pénible, trouvent une ſubſiſtance aſſurée; ce qui les empêche de tomber au deſſous de leur état, & leur laiſſe le tems de ſe reconnoître & de prendre un nouvel eſſor. Etabliſſemens encore, par lesquels les générations même *pareſſeuſes*, étant ſoutenues, ne rompent pas la ſucceſſion des familles, & n'empêchent pas que de nouveaux deſcendans d'ancêtres qui ont un nom, ne ſoient portés par ce nom à une conduite plus vertueuſe, & en général plus utile à l'Etat.

J'aime ces moyens d'empêcher dans les grands Etats la ruine des Nobles & leur abaissement; puisque cette classe intermédiaire entre le Souverain & le Peuple est reconnue comme le bien de tous. J'aime surtout ces Communautés, qui préviennent la chûte totale des familles une fois élevées, & maintiennent dans chaque classe un peu plus d'égalité, Mais pourquoi ne songerions-nous pas aussi à conserver de l'égalité parmi la classe la plus nombreuse & la plus importante des hommes, celle des habitans de la campagne, en pourvoyant à ceux qui sont foibles?

Je ne veux point parler ici de cette égalité absolue, & par là chimérique, que des Poëtes plutôt que des Philosophes ont vantée. Il faut d'abord que les hommes soient gouvernés; & pour l'être il faut essentiellement deux choses: que les Gouverneurs soient respectés, & qu'ils trouvent une récompense proportionnée à leurs peines. Il faut aussi que les talens soient récompensés, pour que la Société jouisse des fruits du génie. Il faut même que le père puisse transmettre à ses enfans le fruit de ses peines; sans quoi les hommes perdroient un des plus forts aiguillons qui les poussent au travail. Par là sans doute les richesses, & même les

honneurs, paſſent quelquefois en des mains qui n'en ſont pas dignes; mais c'eſt un petit mal pour un grand bien.

Voilà donc pluſieurs cauſes d'inégalité que j'admets, & même que je crois néceſſaires. Mais je crois en même tems qu'il faut empêcher le plus qu'il eſt poſſible, qu'elle ne s'étende au delà du beſoin réel de la Société: & l'écarter ſurtout de la partie inférieure & la plus nombreuſe du Peuple, celle parconſéquent qui doit être le véritable objet du Gouvernement, de manière qu'au moins elle ſoit ſûrement nourrie.

On y pourvoit par des Hôpitaux, par des établiſſemens charitables dans les Paroiſſes; je le ſais. Mais cette manière d'aſſiſter, a toujours une apparence aviliſſante; & qu'il ne faudroit pas même lui ôter, de peur qu'elle ne dégénérât en abus.

Il me ſemble donc que c'eſt par un droit au bien commun de la Société, & non par un droit ſeulement à la commiſération, que les hommes foibles peuvent être ſoutenus au niveau des autres; ou du moins qu'ils ne tombent pas trop au deſſous d'eux. Et ſi cela n'eſt pas poſſible dans les grandes Villes, où il faut ſupporter tant de maux; qu'au moins les habitans de la campagne puiſſent en jouir, afin

que leur état leur plaise & qu'ils y restent.

Voilà ce qui me fait désirer si fort la conservation des *Communes*, & l'expérience est en ma faveur. Tous ces Pays-ci, qui ont encore beaucoup de terrein, & même de bon terrein en commun, sont réellement très heureux, parce qu'il n'y a pas des misérables; parce que dans les diminutions & augmentations alternatives des familles, l'égalité ne se détruit pas, chaque tête ayant son droit; parce que l'*argent* surtout, ne peut pas tout entreprendre; que l'homme qui a quitté son Pays pendant une partie de sa vie active pour aller *faire fortune* ailleurs, ne peut pas en revenant chez lui avec ses richesses engloutir par l'appas d'une jouissance momentanée toutes les possessions des petits cultivateurs, raser les hameaux, abattre les hayes, & soumettre à un gros fermier, sous le titre de valets, des hommes qui auparavant étoient ses égaux.

Je sais qu'on oppose, & dans ces Pays mêmes, que les Paysans en sont plus fiers, que les riches en sont moins servis à leur gré. Mais accuserai-je mon cœur d'aveuglement, si c'est là précisément ce qui me prouve le bon effet de ces institutions, c'est à dire le bonheur du Peuple? Il jouit un peu plus des privilèges de

l'humanité; il dépend un peu moins des caprices des riches; il faut le traiter un peu mieux pour en être servi. Mais avec ces attentions, qui sont dans le plan de la Providence, on est d'autant mieux servi par cette classe d'hommes qu'on l'est par leur volonté même, & par des hommes qu'un peu d'aisance a rendus fidèles & intelligens.

Je sacrifierois donc volontiers l'avantage d'un plus grand produit des *terreins communs*, à celui de conserver quelque chose de sûr à tous ceux qui naissent dans une Paroisse; s'il n'y avoit pas des moyens de les concilier. Mais ces Pays-ci montrent qu'on peut le faire; c'est à dire qu'on peut avoir l'avantage de la bonne culture, en conservant celui de la communauté.

Un des moyens qu'on peut employer pour cela, est de mettre les *terreins communs* en ferme, & d'en partager le revenu aux habitans. Alors le fermier a intérêt de faire produire le terrein commun, comme tout autre; & le revenu de chaque *communier* augmente par là. Mais il y a des inconvéniens à cette méthode. Il faut des administrateurs; & les administrateurs ne sont pas toujours délicats. De plus, le produit est partagé en argent, ou en denrées dont on peut aisément en faire; & les dissipa-

teurs ont bientôt vu la fin de leur portion. D'ailleurs c'eſt trop favoriſer la pareſſe ; qui alors devient vice, & produit tous les autres vices. Il ne faut pas laiſſer périr le pareſſeux ; il ne faut pas l'avilir; mais il ne faut pas non plus ſeconder ſon penchant.

Je préfère donc un autre expédient; qui eſt de partager les *terreins communs* entre ceux qui y ont droit, pour que chacun cultive ſa portion & jouiſſe du produit, ſans qu'il puiſſe l'aliéner. Il y a divers moyens de faire ces partages, diverſes conditions de jouiſſance, dont on voit des exemples dans ces Pays-ci, ainſi que de leurs effets pour le bonheur des habitans.

En un mot, & je conclurai par là mes réflexions ſur cet objet, il eſt bien doux pour les amis de l'humanité d'entendre dire: *l'enfant qui naît ici, ne peut jamais manquer de pain* (a).

C'eſt ce qu'on peut dire réellement dans le Pays qui m'a conduit à cette digreſſion. La *Commune* dont j'avois l'honneur de parler à VOTRE MAJESTÉ eſt un terrein d'une grande étendue, formé ſelon toute apparence, à la

(a) Cette matière, importante à l'humanité par l'immenſe quantité de terreins incultes qui reſtent encore à la ſurface de la Terre, ſera traitée plus à fond & ſous un autre point de vue, à l'occaſion du Pays de Hanovre.

ſuite des ſiècles, par les dépôts de la Rivière qui le traverſe encore pour ſe jetter dans le Lac de *Thun.* Il eſt auſſi horizontal que le Lac même; le meilleur pâturage le couvre; & il eſt tout planté de ceriſiers. Ce ſont les vignes de ces Montagnes; les ceriſiers y croiſſent presque jusqu'au pied des *Glaciers;* & les habitans en tirent une eau-de-vie réputée très bienfaiſante. Ils la mêlent avec l'eau en place de vin.

Nous parcourûmes pendant quelque tems des branches de la Rivière qui ſerpentent dans ces vergers; l'eau en étoit transparente parce qu'elle ſort déjà du Lac de *Bientz* : nous y voyions diſtinctement quantité de ces petites Truites brunes, dont toutes les Rivières qui descendent des Alpes ſont peuplées.

C'eſt au travers de ces lieux rians que nous arrivâmes à *Unterſeven.* Nous comptions en repartir le jour même pour nous avancer dans les Montagnes; mais les gens du Pays prétendoient qu'il étoit trop tard pour nous y expoſer. Ce dérangement dans nos projets auroit pu nous cauſer du déplaiſir, ſi nous n'avions eu bien des objets intéreſſans pour occuper notre ſoirée. Nous nous déterminâmes donc à y paſſer le reſte du jour, pour faire plus agréablement la route qui devoit nous conduire à *Grindelwald.*

LET-

LETTRE IV.

Environs D'UNTERSEVEN. *Premier coup-d'œil sur les Peuples de* L'OBERLAND.

* * *

GENÈVE le 6e. 9bre 1774.

MADAME

DAns la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je suspendis la relation de notre voyage au moment de notre arrivée à *Unterseven*, Bourg situé sur la Rivière qui coule du Lac de *Brientz* à celui de *Thun* dans une charmante Vallée. Nous devions partir de là en chariot pour monter vers *Lutterbrun* & *Grindelwald*. Mais le Paysan qui devoit nous conduire, nous représenta que la route étoit scabreuse, & que nous ne devions pas nous exposer à y être de nuit. Ses vives

peintures du chemin que nous aurions à tenir firent impreſſion ſur nous, & nous en conclûmes auſſi d'attendre. Des routes frayées parmi les rochers & les Bois, tantôt dominant, tantôt côtoyant ou traverſant un Torrent rapide, étoient dignes d'être vues; il falloit donc attendre que le ſoleil vint les éclairer.

Nous reſtâmes donc à *Unterſeven*; & comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M. nous y reſtâmes ſans peine; nous avions aſſez à admirer. Nous appercevions déjà quelques-unes des ſommités glacées qui couronnent la chaîne des hautes Alpes. Mais elles n'ont dans ce lieu là d'autre effet que celui d'orner le payſage; leur température ne ſe mêle pas encore ſenſiblement à l'action du ſoleil; quoiqu'on l'apperçoive à dix ou douze lieues de diſtance; c'eſt à dire lorſqu'on eſt aſſez éloigné des Montagnes, pour commencer à découvrir la chaîne des glaces audeſſus des rochers nuds. Mais à meſure qu'on approche, de grands rideaux s'élèvent & les couvrent; & lorsque dans leurs coupures on apperçoit quelques uns de ces beaux obélisques d'albâtre, ils ne font qu'embellir le tableau.

C'eſt ce que nous remarquâmes à *Unterſeven*. On apperçoit dans le fond de la Vallée, par deſſus le Lac de *Brientz*, quelques parties de

la chaîne glacée, & par une autre Vallée dont l'embouchure étoit plus près de nous, nous commencions à découvrir le sommet de la Montagne qui termine la Vallée de *Lutterbrun* où nous devions monter le lendemain. On pouvoit soupçonner que la croûte blanche qui couvroit en entier cette étonnante pyramide, n'étoit que de glace. Des aspérités déjà sensibles à cette distance, & une teinte verdâtre que la transparence occasionne, contribuent à ce premier doute sur la nature de cette couche, qui de loin ne paroît que de neige.

Ainsi Mad. S. comprenoit déjà quelque chose à la nature du spectacle que je lui annonçois. „ Ne m'en dites rien", me disoit-elle; „ laissez moi le plaisir de la surprise." Mais certain que les descriptions restent toujours au dessous de ce qui nous affecte par sa grandeur, je ne craignois point de diminuer son étonnement en l'informant d'avance; & j'étois sûr au contraire d'augmenter son admiration en l'éclairant.

C'étoit en parcourant le Vallon d'*Unterseven* que nous nous entretenions sur le Monde de glace auquel il conduit; ce qui faisoit chez nous un singulier contraste avec l'aspect riant du lieu où nous commençions à l'apperceveir.

La plus belle Rivière traverſe la Vallée; & l'on y voit déjà l'induſtrie des gens de Montagne dans l'uſage qu'ils ſavent tirer des eaux courantes. Les digues, les chûtes, les écluſes, les canaux, faits avec rien ce ſemble, & qui cependant répondent par-tout à leur but, montrent pour ainſi dire le berceau des Arts, enfans du génie & de la néceſſité.

Mais ce n'eſt pas la raiſon ſeule qui jouit de ces ouvrages. Par-tout où des eaux belles & abondantes, ſont repouſſées par des digues parmi la verdure & dirigées par des canaux raboteux ou unis, les jailliſſemens, les napes, les méandres produiſent les effets les plus variés, & l'on y paſſe fort ſouvent du riant au terrible. Nous éprouvâmes ce paſſage d'une autre manière encore dans les environs d'*Unterſeven*. Tant que le ſoleil éclaira la Rivière & ſes canaux détachés, rien ne pouvoit être plus riant que ce ſpectacle. Mais quand nos yeux ne purent plus qu'appercevoir; quand les êtres animés retirés dans leurs habitations ne mêlèrent plus leurs bruits variés, aux bruits ſoutenus de ces eaux travaillantes; les chûtes plus ou moins grandes des excédans de la Rivière que chacun de ceux qui l'employent à differens uſages repouſſe dans le lit commun, formèrent une forte

d'harmonie grave, que l'on pouvoit qualifier bien différemment suivant la disposition de l'ame. Nous la trouvions majestueuse; & nous avions peine à nous en éloigner, pour nous soustraire à l'humidité du soir.

Cependant nous ne perdîmes rien à nous retirer avant la nuit auprès de notre gîte: d'autres objets y captivèrent plus agréablement encore notre attention. Une grande maison de bois est en même tems la *Maison-de-Ville* & l'Auberge du lieu. D'autres maisons de bois forment avec celle-là une grande place rustique. C'étoit un samedi au soir. Les hommes étoient retirés des champs, on les voyoit assis devant leurs maisons sur des pièces de bois, qui leur servoient de bancs en attendant d'autres usages. On sentoit qu'ils commencoient déjà à jouir du repos de la fin de la semaine; tandis que de bonnes menagères travailloient à leur rendre la maison agréable en la nettoyant. C'étoit de tout côté l'occupation des femmes, & l'on appercevoit aisément qu'elles le faisoient avec soin.

Cette remarque nous fit un plaisir extrême. „ Ces femmes là aiment leur maison," disions-nous, „ & leurs maris s'y plaisent." La magnificence peut exister sans bonheur; mais la

propreté rustique en est presque certainement le signe. Le travail qui la produit est une surabondance de force de la volonté comme des membres, qui marque qu'on a déjà employé sans peine ce qu'il en falloit pour pourvoir à des besoins plus pressans. C'est une preuve surtout qu'on aime sa demeure. Douce jouissance, ignorée de bien des gens! Bonheur continuel & durable; puisque ce sont les besoins naturels & journaliers de l'homme, transformés en plaisirs! C'est ce bonheur qu'on a sçu faire éprouver aux pauvres matelots anglois qui ont vieilli au service de leur Patrie. Rien en effet ne m'a si agreablement frappé dans le superbe hôpital de *Greenwich*, que le soin de la plupart de ces invalides à orner leur petite cellule. Ils ne s'en occuperoient point ainsi, s'ils n'y trouvoient un doux repos.

Tous les objets qui se présentoient à nous dans cette place rustique, augmentoient notre plaisir. Les enfans de ces bonnes gens, rassemblés çà & là en différens grouppes suivant leur âge, montroient leur santé & leur bonheur par la gaieté de leurs jeux.

En un mot tout ce Peuple est certainement aussi heureux qu'il est beau. Et c'est dire beaucoup, car c'est un des plus beaux Peuples du

Monde. Mais probablement il eſt beau, par les mêmes cauſes qui le rendent heureux. Sa beauté eſt celle que nous devons ſuppoſer chez tous les Etres au ſortir des mains du Createur; c'eſt à dire celle qui réſulte d'un but parfaitement rempli. Les hommes ſont deſtinés à agir: tout ce Peuple eſt agile: ils doivent tirer de la terre leur ſubſiſtance; ils ont beſoin de force pour la remuer, pour transporter dans leurs demeures les fruits qu'ils en recueillent; tout eſt fort dans ce Pays-là, homme, femmes, enfans; aucun ne paroît embarraſſé de l'inſtrument qu'il manie, du fardeau qu'il porte; ils ne ſont point amaigris par la fatigue, ils ne ſuent point en travaillant; leurs mouvemens ne ſentent ni la vivacité de la paſſion, ni la lenteur de l'épuiſement ou de la pareſſe: rien de plus qu'il ne faut; & l'effet ſuit ſans apparence d'effort. La ſanté enfin, ce fard naturel qu'aucun art n'imite, embellit tous les viſages. Le Voyageur citadin & compatiſſant n'a donc point occaſion de s'écrier ici: *voyez ce que coûte notre pain au pauvre habitant de la campagne!* Il doit ſe dire au contraire: *Que l'homme eſt heureux, quand il reſte dans l'état le plus naturel!* Et ſi l'on a quelque mouvement intérieur à réprimer, c'eſt bien

bien moins le ſentiment de la pitié, que celui de l'envie.

Ce ne ſont donc pas des agrémens de convention, qui ſont la beauté des habitans de ces Montagnes; on ne peut point dire là qu'il y a de quoi ſatisfaire tous les goûts; la même beauté leur eſt commune; c'eſt l'aſpect de la ſanté, de l'agilité, de la force. Et n'eſt-ce pas au fond la vraie beauté? Les hommes ne ſont pas ſeulement grands & musclés; ils ont presque tous la plus belle phyſionomie. Les femmes ne ſont pas grandes en général; mais elles ſont très leſtes; leur tein eſt fleuri à un point qui étonne, quand on conſidère qu'elles paſſent presque tout le jour au grand air. En voyant ces femmes, on n'eſt point étonné de trouver par-tout des enfans qui annoncent la plus grande force. Jamais on ne les entend pleurer, ils ſe roulent ſur le gazon autour de leurs Mères, & l'on n'eſt pas plus en peine d'eux que des petits de l'ourſe.

Sans doute que tous les hommes ne pouvoient pas jouir de la même eſpèce de bonheur, puisque la Providence ne l'a pas arrangé ainſi. Voilà ce qu'il faut promptement oppoſer à l'humanité qui s'émeut, à l'imagination qui s'en-

flamme. „ Les mêmes causes physiques & mo-
„ rales," est-on prêt à dire, „ produiroient le
„ même bonheur par-tout : pourquoi Dieu ne
„ les a-t-il pas distribuées également sur la sur-
„ face de la Terre? *Pourquoi sur-tout ces Mon-*
„ tagnes du Valais qui forment à leurs pieds
„ un Peuple d'imbécilles, ne sont-elles pas
„ constituées comme celles de l'*Oberland?*"

Dieu nous a donné la faculté d'observer & de réfléchir; ainsi nous ne sommes pas coupables sans doute, lorsque nous en faisons usage pour examiner ses œuvres; mais nous pourrions le devenir si nous oubliions trop les bornes de cette faculté. En nous donnant des forces corporelles proportionnées à nos besoins, Dieu n'a pas jugé à propos de les étendre jusqu'à nous mettre en état de remuer les Montagnes. De même en nous donnant celles de l'intelligence pour nous conduire, & pour jouir même du spectacle de la Nature, il n'a pas jugé convenable que nous pûssions tout pénétrer. Cependant il nous laisse entrevoir la solution de quelques-unes des difficultés que présente au premier coup-d'œil le systême du Monde. Ainsi nous pûmes nous-même remarquer, que la différence qui nous frappoit si fort entre ces deux Peuples, ne les frappe que très peu eux-

mêmes; que ceux de *l'Oberland* ſont heureux ſans le dire; que ceux du *moyen Valais* paroiſſent à plaindre ſans le ſentir. Les uns & les autres ſortent peu de leurs Vallées; du moins quand ils ſe deſtinent à les habiter. Ils s'accoutument à leur état, parce qu'ils ne comparent point. C'eſt là le moyen général que la Providence paroît employer pour faire arriver au même but, relativement au bonheur des hommes, des cauſes très différentes, & ſans doute néceſſaires au tout, ou pour toujours où pour un tems.

D'ailleurs l'intelligence même des hommes, eſt un moyen de corriger l'influence de certaines cauſes phyſiques; & c'eſt auſſi un préſent de la Divinité. Les hommes ne devoient pas jouir ſans doute tout à coup des effets de leur intelligence. Mais comme nous ne connoiſſons rien ſur la durée du Monde, nous ignorons ſi ce qui aura précédé l'entier développement de cette faculté & ſes effets ſur la Terre, n'eſt point comparable, quant à l'humanité entière, aux inconvéniens de l'enfance dans chaque homme. C'eſt là un coup-d'œil particulier ſur le Monde, auquel j'aurois ſouvent occaſion de revenir, ſi j'avois une fois l'honneur d'expoſer à V. M. les réſultats d'une de mes études fa-

vorites ; & mon ſujet m'en fournit ici un exemple.

Il viendra dans la ſuite quelque homme, qui ſera le bienfaiteur du *Valais*. La nature des eaux ſemble ſeule lui nuire; & cependant elles lui viennent de la même ſource que dans l'*Oberland ;* les Nuées les chariont également au haut de leurs Montagnes. C'eſt donc en y deſcendant qu'elles s'altèrent pour quelques cantons particuliers : c'eſt en ſe chargeant de minéraux nuiſibles à nos organes, qu'elles perdent leur ſalubrité première.

Mais la Chymie ſait découvir ce qui ſe mèle à l'eau, & lui rendre ſa pureté ; elle peut même quelquefois l'en ſéparer aiſément; & en général elle fait chaque jour de nouvelles découvertes. Qu'il ſeroit beau pour le Gouvernement, d'entreprendre de creuſer ce myſtère, & de faire enſuite des Loix, qui, en forçant la pareſſe de ces Peuples, en les rendant même malheureux ſuivant leur jugement momentané, préparâſſent le bonheur des races futures! Il ne faut quelquefois qu'un ſeul homme, pour produire de telles révolutions.

Cette partie du *Valais* ſemble donc avoir beaucoup à gagner; tandis que l'*Oberland* ne pourroit peut-être que perdre en changeant

d'état. Il n'a même rien tant à craindre que l'admiration qu'il excite. Si les étrangers vont trop le voir, ils le corrompront. L'avarice qu'ils y exciteront en y portant un argent inutile, eſt le poiſon le plus fatal que ces Peuples aient à redouter. Quelqu'un même les a déjà accuſés ſur ce point; mais c'eſt trop à l'avance, il a jugé des habitans du Pays, par les gens d'une auberge où en effet on ſemble déjà profiter du beſoin des curieux. C'eſt ainſi que les voyageurs, généraliſant des obſervations paſſagères, nous donnent ſouvent des idées fauſſes des Pays qu'ils ont traverſés.

Quant à nous, nous avons trouvé dans cette route l'hospitalité desintéreſſée de la Nature par-tout où les Riches n'ont pas abuſé de leur ſuperflu, & corrompu ainſi des mœurs ſimples, par une généroſité aveugle, ou quelquefois pour ſe faire admirer un moment.

Par-tout on trouve l'homme bon, lorsqu'il n'a pas encore écouté les conſeils trompeurs du vice. Je me rappellerai toujours avec le plus grand plaiſir, l'une des nombreuſes épreuves que j'en ai faites moi-même. Nous étant écartés un jour de la grand-route, mon compagnon de voyage & moi, ſur le chemin de *Genève* à *Lyon*, pour monter au ſommet d'une petite

montagne ; *nous nous trouvâmes fort altérés* par la fatigue & la chaleur en traversant un Vallon. „ Voilà," dis-je à mon compagnon, „ un *Chalet* ou nous trouverons sûrement du „ laitage. Mais," ajoutai-je, „ voyons si „ nous aurons quelque monnoie pour le payer." A peine eus-je ainsi profané les Montagnes, qu'il sortit de derrière un buisson une femme qui m'avoit entendu, & qui venant à nous d'un air où l'hospitalité & le mécontentemene étoient peints à la fois par la Nature, nous dit, en nous montrant le chemin de sa maison: „ Et voyez donc! ne semble-t-il pas qu'on ne „ peut boire du lait chez nous qu'avec de l'ar- „ gent!"

Cette même humanité, ce même plaisir d'obliger sans *intérêt*, nous l'avons trouvé chez tous les vrais Paysans de ces Montagnes; c'est à dire chez ceux qui vivent du produit de leur terrein, dans des maisons de bois, qu'on leur fait probablement pour des fromages: en un mot là où le *Commerce* n'a pas corrompu la douceur des sentimens naturels.

„ Ces gens là sont pourtant bien grossiers," me disoit une personne du Pays à qui je faisois leur éloge; „ vous les voyez encore avec leurs „ habits & leurs maisons de bois de deux cents

„ ans. Ils n'ont ſçu imaginer aucun commer-
„ ce, aucune manufacture. Ils no ſavent pas
„ même trafiquer de leurs fromages; ce ſont
„ des Italiens qui de tout tems viennent les
„ acheter chez eux..... J'ai remarqué tout
„ cela, (répondis-je) & avec autant de plaiſir
„ que leur figure. Que ne puis-je les garantir
„ de changement!"

Nous n'eûſſions jamais imaginé, ſi nous ne l'avions vu nous-mêmes, que ces *maiſons de deux cents ans* étoient quelque choſe de réel. Après avoir fait un petit déjeûné dans la maiſon du Paſteur d'un de ces honnêtes troupeaux, nous examinâmes ſa jolie maiſon, toute de bois comme les autres; & nous fûmes ſurpris du milléſime qui ſe trouvoit écrit à l'extérieur. La maiſon, ſuivant l'inſcription, avoit été bâtie en 1650, & cependant on l'auroit priſe pour être de 1750, tant ſes bois extérieurs & intérieurs étoient bien conſervés.

Depuis ce moment nous remarquâmes les dates de toutes les maiſons, On les voit toujours à la ſuite de quelque ſentence religieuſe, qui avec de grotesques figures d'ours, preuves du tendre attachement de ces gens là pour leur Pays qui a l'*ours* pour ſes armes, conſtitue presque tout l'ornement extérieur des maiſons;

Nous eûmes occasion de remarquer ainsi, que les maisons d'un siècle, très communes dans ces hameaux, ne diffèrent de celles de l'année que par la couleur. Nous en vîmes une à *Unterseven*, datée de 1530: elle étoit encore fort bonne, & seulement le sapin dont elle étoit construite avoit pris la couleur du noyer. Voilà donc les *maisons de deux siècles*. Y a-t-il lieu d'en souhaiter le changement?

Cette singulière conservation de maisons uniquement construites de bois, est certaiment un des signes de la salubrité de l'air dans ces Pays là. S'il étoit trop humide, il détruiroit le bois; une certaine chaleur en feroit de même. Il y a donc assez d'apparence, que la température qui conserve ces maisons, conserve aussi leurs habitans. Nous jouissions nous-mêmes sensiblement de son bon effet parmi eux: Mad. S. surtout, éprouvoit un bien être, dont elle n'avoit pas joui depuis longtems.

La sobriété est encore une des causes qui conservent la santé de ces Peuples. Ils n'ont ni vin ni bière dans leur Pays. Le vin qu'on y transporte va dans les cabarets, où il sert à les égayer un peu le Dimanche; & l'eau de cerise, qui est leur seule liqueur spiritueuse habituelle, est heureusement très salubre. La

LIBRARY OF THE POLYTECHNIC OF ...

viande eſt pour eux un regal, qu'ils ne ſe permettent guère non plus que le Dimanche. Deſorte que les œufs, les laitages, les légumes, les fruits ſecs & le pain bis, ſont, avec leur bonne eau, leurs alimens habituels; alimens qui n'excitent point un appétit factice, ni par leur variété, ni par une action vive ſur l'organe du goût, & dont par conſéquent ils ne prennent jamais au- delà de ce que le véritable appétit de la nature leur demande.

Et quel plaiſir de les voir manger! ils n'ont point à table de contenance étudiée. L'heure du repas, eſt auſſi pour eux une heure de repos. Chacun ſe met à ſon aiſe à ſa manière. C'eſt ainſi que la table d'une chaumière eſt naturellement pittoresque; tandis que toute l'imagination des peintres ne ſait presque donner de la variété aux nôtres, qu'en nous aviliſſant par l'aſpect de la débauche. Quel plaiſir ſurtout de voir le tendre ſoin que prend la Providence de ceux qui paroiſſent plus directement ſous ſa main! on lit ſur leur viſage, qu'un repas eſt la récompenſe due à leur travail; que ce qu'ils mangent, ils l'ont produit eux-mêmes; qu'ils ne le doivent qu'à leurs ſoins. On comprend que la variété ne leur eſt pas néceſſaire, quand on les voit ſe nourrir de ce qui reparoît auſſi tous

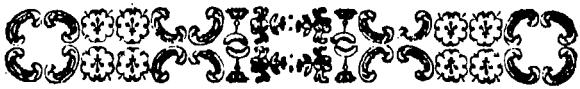
les

les jours sur nos tables, & à quoi nous revenons nous-mêmes avec plaisir, au travers de ce que le luxe ou l'ennui y ajoutent. On comprend surtout qu'il jouiront toujours du même bonheur, puisqu'ils en jouissent de tout tems sans qu'on les voye changer.

La bonté du Gouvernement est encore une cause essentielle du bonheur de ces Peuples. Le Gouvernement intérieur de *Berne* est critiqué. Mais peut-être que ce qui fait un mal dans la Capitale & dans d'autres Villes, fait le bien des gens de la campagne. Ceux qui gouvernent cherchent à s'affectionner le Pays, en lui faisant éprouver toute sorte de douceurs. La constitution elle-même a jetté ces fondemens. Le Pays n'est presque chargé d'aucun impôt. La dixme du produit des terres, quelques autres droits féodaux très modérés, la vente du sel par l'Etat, de légers péages sur les marchandises, forment un revenu sur lequel une bonne œconomie trouve du reste. Ainsi le Paysan travaille réellement pour lui. Il ne s'endette point pour payer les charges de ses terres: par là elles passent plus sûrement du père au fils, qui continue à les cultiver comme il l'a vu faire à son père, & qui l'enseigne de même à ses enfans.

Tout ce Canton eſt partagé en petits Gouvernemens que l'on nomme Bailliages. Les Gouverneurs ou Baillis, par un certain arrangement de choſes, ſe tirent presque toujours d'un petit nombre de familles, dont les individus vont faire là des épargnes chacun à ſon tour. Voilà ce qui fait un objet naturel de jalouſie dans les Villes. Mais ce défaut n'influe pas ſur le Pays. Les Baillis font de petites fortunes; mais c'eſt principalement en recevant une portion connue des revenus du Public qu'ils ſont chargés de percevoir. Et le Gouvernement, compoſé de ces mêmes familles, ſentant bien que l'amour des Peuples lui eſt néceſſaire, les protège contre toute vexation des Baillis.

Enfin ce qui contribue encore au bien de ces Peuples, en donnant à toutes les autres cauſes de bonheur le tems de ſe fortifier & de produire leurs effets, c'eſt la longue paix intérieure & extérieure dont la Providence les fait jouir. Plaiſe au Ciel, qu'ils continuent à s'en rendre dignes par leur prudence & par leurs vertus! L'aſſerviſſement, l'inquiétude, ou le vice, feroient évanouir tout ce bonheur comme un ſonge.



LETTRE V.

Continuation du même sujet. Route D'UNTERSÉVEN *à* LUTTERBRUN. *Cascade nommée le* STAUBBACH.

* * *

LAUSANNE le 29e 9bre 1774.

MADAME

J'Eus l'honneur d'entretenir VOTRE MAJESTÉ dans ma dernière lettre, de la beauté & du bonheur des Peuples de l'*Oberland* qui pendant notre course dans leurs Montagnes ont si fort attiré notre attention. Mais il faut que je LUI avoue, que nous les avions vus dans tout leur lustre. Ce fut un Dimanche que nous partîmes d'*Unterseven* pour monter dans les Vallées de *Lutterbrun* & de *Grindelwald*: nous en vîmes donc les habitans dans leur parure. Mais cette

parure n'étoit que la propreté. Nous eumes le plaisir de voir le long du chemin la toilette de plusieurs jeunes filles. Elle étoit établie auprès des fontaines; leur teint, que le soleil même ne brunit point, venoit d'y acquérir toute sa beauté; leurs cheveux, lavés dans la même source, les paroient sans aucun art que celui de deux longues tresses, & un petit chapeau de paille en faisoit tout l'ornement.

Une circonstance intéressante nous frappa, dès que nous en eûmes vu l'exception, dans un enfant marqué de la petite vérole. La surprise que nous éprouvâmes en le voyant, nous fit remarquer que jusqu'alors nous n'avions apperçu aucun teint altéré par cette terrible maladie. Cependant l'inoculation & le *calomel* sont ignorés dans ces Pays-là. Mais une préparation continuelle fait pour eux, ce que nos inoculateurs n'obtiennent que pendant quelques semaines pour nos enfans afin de leur procurer un moment où ils puissent recevoir ce venin sans danger.

L'habillement des femmes de ce Pays-là est le même pour toutes; & il est le même aussi que celui de leurs ayeules. C'est un corset de drap écarlate bordé de rubans de velours noir, auquel pend une jupe bleue ou brune assez cour-

te. Elles n'ont à regretter aucune parure dans cet habillement; aussi le conservent-elles depuis des siècles, & même au travers du changement des modes dans les Villes où elles viennent servir.

Les hommes portent toujours aussi cet habillement commode dans lequel on peint les anciens Suisses, & que portent encore ces *Suisses* que l'on a fait Gardes intimes chez plusieurs Souverains. Celui de nos Paysans est brun ou gris, sans le secours de la teinture; ce sont les couleurs naturelles des laines de leurs moutons. Leurs femmes les filent, & des Paysans tisserans en font l'étoffe robuste de ces habits.

Nous nous confiâmes à l'un de ces bons Suisses, vêtu de son antique habillement, pour nous engager dans ces Montagnes. Il vint nous prendre avec un petit chariot attelé d'un fort cheval, qui nous parut aussi bon animal que son maître bon homme. Aussi avoient-ils lié entr'eux une sorte d'amitié que nous observâmes avec le plus grand plaisir tout le long du chemin.

Le séjour des Villes & l'appas de l'argent, qui rendent les hommes durs entr'eux, les rendent durs aussi envers leurs animaux domesti-

ques; l'homme ſimple ne l'eſt point. On peut à peine ſonger à courir la Poſte, on prend patience dans les mauvais chemins pour ménager les pauvres chevaux qu'ils haraſſent, quand on a vu les égards mutuels des hommes & des animaux dans ces contrées.

Les chemins où nous voyagions nous donnoient lieu de remarquer ces ſentimens naturels. Après avoir traverſé les plaines d'*Unterſeven* & d'*Interlappen*, nous entrâmes dans une Vallée très reſſerrée, qui pendant une couple d'heures eſt le chemin commun de *Grindelwald* & de *Lutterbrun*. Une Rivière formée par la fonte des glaces en occupe le fond, tantôt dans un lit uni où le menu gravier ſe dépoſe, tantôt dans des pentes rapides au travers des crevaſſes ou des décombres de la Montagne qu'elle ronge en écumant. Le chemin qui la côtoye participe à ces différences: tantôt il traverſe les pelouſes les plus douces, tantôt il eſt frayé parmi les rochers & les Bois; quelquefois il eſt au niveau de la Rivière, d'autrefois il la domine d'une manière presque effrayante.

Notre bon animal qui éprouvoit plus péniblement que nous toutes ces différences, avoit ſouvent le chariot comme ſuſpendu à ſon poi-

trail. C'étoit alors qu'on pouvoit obſerver les tendres ſoins de ſon maitre. Point de fouet, point de jurement. Il ſe tenoit du côté du précipice, il ſoutenoit l'animal de toute ſa force & l'animoit d'un ſon de voix réellement amical. Mais on appercevoit en même tems que le cheval ſe ſerroit du côté du rocher pour ne pas expoſer ſon maître, & qu'il faiſoit les derniers efforts pour lui obéir. Après que le mauvais pas étoit franchi, un morceau de pain attendu, & des carreſſes mutuelles, prouvoient qu'ils étoient contens l'un de l'autre; & un peu de repos les mettoit en état de continuer.

Je me ſentois réellement ſi touché de ces procédés réciproques, que bien loin de charger le chariot dans les pas difficiles, j'aidois de grand cœur le cheval à l'y faire paſſer; & Mad. S. en eût fait une partie en ſe mettant à pied, ſi elle n'avoit cédé à mes prières. Et ce n'étoit point qu'elle eût peur dans le chariot; car jamais je n'ai apperçu qu'elle s'effrayât en pareille occaſion. Je l'ai vue dans des lieux où bien des hommes auroient tremblé, & où elle n'imaginoit pas ſeulement qu'on pût craindre. L'apparition ſubite d'un petit chien ou d'une vache ébranle ſes nerfs; tandis qu'elle eſt tranquille au haut des Rochers avec

des abîmes au dessous d'elle. Elle est à cet égard en un mot comme les enfans, à qui la peur est totalement étrangère tant qu'on ne les a pas épouvantés. On effraye leur imagination par des histoires de chiens enragés, de bétail heurtant de la corne; mais on n'a pas occasion de leur faire accroire qu'un Roc est moins solide parce qu'il est à une hauteur de quelques mille pieds, ni qu'on doive en tomber plus aisément pour cela si on ne s'élance pas exprès. Mad. S. ne m'a donc jamais donné dans les lieux les plus scabreux un instant d'inquiétude par des terreurs paniques; & ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué, que quand les femmes se sont mises une fois en habit de course, elles trouvent un courage & des forces qu'elles-mêmes ne se connoissoient pas.

Au bout de deux heures de marche, nous laissâmes sur la gauche la Vallée qui conduit à *Grindelwald*, quoiqu'elle fût l'objet principal de notre voyage; pour nous avancer dans celle qui mène à *Lutterbrun*. Le chemin qui y conduit est quelque chose d'inexprimable; si du moins on veut faire comprendre ce que l'arrangement des objets fait sentir. C'étoit le matin; le soleil ne s'appercevoit encore que sur les cimes des Montagnes qui pendoient en quelque sorte sur nos tê-

tes. Les Rochers étoient resserrés autour de nous; nous avancions dans le fond d'une Vallée qui s'étoit ouverte entre des Montagnes où peu de tems auparavant nous ne découvrions aucun chemin. En quelques endroits ces Montagnes étoient coupées par d'autres Vallées; des torrens de lumière sembloient s'y faire jour, les partager du haut en bas, & couler jusques au fond, tant les rayons du soleil, éclairant de légères vapeurs, marquoient distinctement leur route entre les rochers au travers de l'air. En d'autres endroits au contraire nous appercevions encore les arrière-gardes de la Nuit: aucun objet ne pouvoit y être discerné. Une masse d'ombre, d'autant plus obscure à nos yeux que les objets supérieurs recevoient déjà une lumière plus vive, y couvroit tout d'un voile que nous ne pouvions pénétrer.

Ces Vallées sont bordées çà & là de Rochers immenses qui s'élèvent à pic, & qui n'ayant que le Ciel pour fond aux yeux du voyageur, lui semblent être les Montagnes entières, tandis qu'ils n'en sont qu'une bien petite partie. Lorsqu'on peut s'éloigner de ces Rochers inférieurs, on voit successivement de nouveaux Rochers, des Bois ou des pâturages; & bien souvent même des terres cultivées & parsemées

de hameaux s'élèvent audessus d'eux en amphithéatre, jusqu'à d'autres Rochers nuds ou couverts de glace qui sont les vrais sommets. De ces Rochers, qui arrêtent les nues, & des terreins inférieurs, partent de toute part des Ruisseaux, qui se réunissant peu à peu, arrivent pour l'ordinaire dans les grandes Vallées par des coupures qui divisent les Rochers inférieurs. Ces Ruisseaux, dans leurs routes les moins entrecoupées, éprouvent cependant bien des chûtes. Ainsi dans ces amphithéatres si variés, tout est parsemé de petites cascades; ce qui contribue à leur donner un coup-d'œil très pittoresque.

Mais il arrive quelquefois que les eaux, en descendant des Rochers supérieurs, se maintiennent dans des canaux élevés, & arrivent ainsi au bord des Rochers inférieurs. Là il ne leur reste plus qu'à gagner le fond de la Vallée d'un saut. Le Ruisseau alors se brise en quelque sorte dans l'air. Chaque lame qui arrive au bord du Rocher & qui devient libre, tombe en accélérant sa chûte, & se sépare ainsi de la suivante pendant le dernier instant où elle est encore retenue par le Rocher. L'inégalité du lit par lequel elle arrive à ce bord, contribue encore à cette espèce de déchirement; quel-

ques filets sont retardés dans leur course par les aspérités du Rocher, & ne tombent du bord que par leur propre poids; tandis que d'autres, courant avec rapidité, joignent à l'effet de ce poids la vîtesse déjà acquise. Tous ces filets, livrés ensuite à leur propre mouvement dans l'air, continuent à s'écarter & à se briser de plus en plus. Mais surtout, au travers de tous ces ballottemens, l'*air fixe*, qui joue un si joli rôle dans les bouteilles du Dr. *Priestley*, joue ici un fort grand rôle. Cet *air*, qui étoit *fixe* ou *fixé* dans l'eau, parce qu'il avoit perdu son élasticité dans ses interstices par son emprisonnement trop étroit; cet *air* que la Pompe pneumatique laisse tranquille, que le feu même ne dégage pas, est libéré par les chocs. Alors il se dilate, & réduit l'eau en écume. Les bulles, sous la forme desquelles il se pelotonne d'abord, crevant avec un petit bruit, dispersent l'eau comme en poussière. C'est là ce que devient enfin tout le Ruisseau: il n'est plus dans ses bords qu'une pluie menue, dont les gouttelettes se dispersent de plus en plus en tombant, & que le moindre vent promène fort loin à la ronde.

Ces Cascades sont donc comme des *ruisseaux de poussière*; & c'est l'étymologie du *Staubbach* que nous allions visiter. Quand le rideau qui

nous cachoit la Vallée où il se précipite vint à s'ouvrir, nous fumes frappés de l'ensemble le plus pittoresque. Des Rochers à pic d'une hauteur prodigieuse, qui sur la droite formoient une barrière sans coupure, & sur la gauche étoient entrecoupés de talus couverts de pâturages & de Bois, conduisoient l'œil au fond de la Vallée sur des glaces immenses & très voisines, qui s'élevoient en amphithéatre jusqu'au sommet de ce beau Pic que nous avions déjà découvert d'*Unterseven*. Vingt ruisseaux, arrivés du haut des Montagnes jusqu'au bord des Rochers de la droite, se précipitoient en pluie de ce côté de la Vallée: le fameux *Staubbach* surtout, que le soleil commençoit à éclairer, frappoit par sa blancheur éclatante parmi les Rochers encore obscurs.

C'est par cet état de pluie, plus serrée que n'est la pluie ordinaire, que les Cascades des Montagnes montrent ces magnifiques *Iris*, dont les couleurs sont d'autant plus vives, que les gouttes qui réfractent les rayons du soleil, sont plus près du spectateur.

Quand nous arrivâmes à *Lutterbrun*, Village voisin de la Cascade, l'heure approchoit où ce phénomène pouvoit être vu dans sa plus grande beauté. Le Pasteur du lieu a mis à leur aise

les Etrangers que la curiosité conduit dans sa Paroisse, en recevant sans simagrée quelque rétribution pour le bon accueil qu'il leur fait. Nous descendîmes auprès de sa maison (c'est celle de l'année 1650 dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M.): il nous y offrit un déjeûné, que nous acceptâmes en gens à qui l'air avoit donné appétit. Et tandis que nous le prenions, nous vîmes les rayons du soleil descendre peu à peu dans la Vallée, & former çà & là de petits nuages par la rosée qu'ils dissipoient. Car nous étions déjà dans la région où les nuages se promènent.

Dès que nous apperçûmes que la Cascade étoit entièrement éclairée, nous nous acheminâmes vers elle. L'air étoit assez calme pour nous permettre d'en approcher sans être arrosés par ses éparpillemens.

Les pierres & le sable qui tombent de tems en tems du haut du Rocher avec l'eau, ainsi que des environs du lieu d'où elle se précipite, ont produit à la longue un talus en forme de pain de sucre, dont le sommet, creusé par la cascade, a pris la figure du *Crater* d'un Volcan; c'est à dire de cette espèce de coupe ou d'entonnoir du fond duquel sortent la fumée & les flammes. Nous remarquâmes cette forme en nous

approchant de la pente ; mais nous ne nous attendions guère à voir un Volcan complet.

Le talus étoit rapide; & en montant parmi ces cailloutages, on ne ſonge pas à lever les yeux. Nous ne les levâmes que pour reprendre haleine; & dans cet inſtant nous crûmes voir la ſommité en feu. Toute la pluie tomboit dans le *Crater* ſans s'éparpiller à la ronde; & la poſition du ſoleil, par rapport à nous & au bas de la colonne, étoit telle, que le haut de l'*Iris* s'y formoit en ce moment. Et quelle *Iris!* on ne ſauroit rien imaginer de plus brillant que les couleurs dont elle étoit compoſée. Celle qui frappa d'abord nos yeux fut le rouge; & il nous ſembloit ainſi que la flamme la plus vive ſortoit du *Crater*, en même tems que la Cascade audeſſus paroiſſoit une colonne de fumée.

Je n'entreprendrai point d'exprimer à V. M. l'étonnement de Mad. S. Et en vérité, quoique accoutumé à ce phénomène, le mien n'étoit guère moindre. Le reſte ne fut plus pour nous de la ſurpriſe, mais l'objet de la plus grande admiration. A chaque pas que nous faiſions en montant, l'*Iris* s'agrandiſſoit & déployoit ſucceſſivement ſes magnifiques couleurs. Elle s'approchoit auſſi de nous de plus en plus,

elle nous ſuivoit dans tous nos mouvemens & nous en étions toujours le centre ; enfin étant arrivés jusqu'au bord des gouttes de pluie, elle forma un cercle presqu'entier. On apprend tout cela froidement dans le cabinet par des lignes & des angles. Mais là ce n'étoit pas à la raiſon qui analyſe, c'étoit au ſentiment qui frappe, que nous étions redevables de l'inſtruction.

Quelle forçe ne réveilla pas chez Mad. S. cette gradation ſenſible de beauté dans le Phénomène à meſure que nous avancions ! Une jouiſſance continue & toujours croiſſante eſt le véritable aiguillon de l'inſtinct ; de cette faculté qui précède les ſentimens du cœur & les conſeils de la raiſon. C'eſt donc ainſi qu'il faudroit pouvoir déterminer les mouvemens de la plupart des hommes ; on trouveroit chez eux des forces qu'ils ignorent eux-mêmes. Quand Mad. S. fut au haut du talus, elle s'étonna d'y être parvenue ; elle ne s'étoit presque pas apperçue quelle montât. Mais ce n'étoit pas le tout ; il falloit redescendre ; la pente étoit rapide, les pierres angulaires & mouvantes, & il n'y avoit point d'*Iris* au bas. La néceſſité parla alors, & il fallut lui obéir ; non ſans avoir lieu d'appercevoir, qu'il n'étoit pas

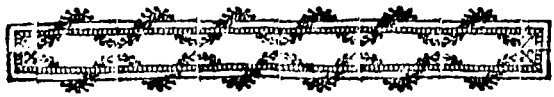
si doux de céder à cette maîtresse impérieuse, qu'à celle qui avoit sçu nous présenter la jouissance pour prix de nos efforts. Ce fut une leçon de morale que nous reçûmes en descendant; & cette leçon adoucit la pente. On aime à tirer quelque usage des peines qu'on est obligé de subir.

La peine heureusement ne fut pas longue; car après avoir essayé de descendre lentement pour éviter les secousses, nous fumes enfin obligés de courir. Ces *talus* qui se forment au pied des Montagnes, & qui en font une partie très remarquable lorsqu'on veut étudier leur histoire, ont toujours une pente très rapide. C'est celle où les pierres cessent de rouler. Car en tombant elles roulent d'abord, puis elles s'arrêtent à diverses places. Les plus grosses gagnent ordinairement le bas, & contribuent de proche en proche à arrêter les suivantes. Le *talus* se couvre successivement de nouvelles couches, & s'élève quelque fois jusqu'à une grande hauteur; mais tant qu'il se forme, les pierres qui s'y arrêtent sont toujours prêtes à rouler à la moindre impulsion.

Là où les pierres cessent seulement de rouler, on est bien près de rouler soi-même; de glisser du moins avec elles. Aussi glissâmes nous quel-

quelquefois en courant, & bien souvent nous faisions plus de chemin d'un seul pas que nous n'aurions voulu. Cependant nous arrivâmes sans accident & fort gaiement au pied de la Colline.

Je serai obligé de m'y arrêter pour le present; car voilà notre départ de *Lausanne* qui s'approche. Mais si je puis avoir l'espérance que ces récits intéressent VOTRE MAJESTÉ, je les reprendrai aussitôt que nous aurons trouvé un lieu qui puisse garantir Mad. S. de l'hiver qui nous chasse.



LETTRE VI.

Le recit du Voyage aux GLACIÈRES *interrompu par une esquisse des environs d'*HIÈRES *& de son climat.*

* * *

Hières le 22e Janvier 1775.

MADAME

De quel bonheur VOTRE MAJESTE' ne m'a-t-ELLE pas comblé par la lettre qu'ELLE m'a fait l'honneur de m'écrire! Pourquoi tous les Maitres ne savent-ils pas s'attacher ainsi leurs serviteurs! Je continuerai donc ici, & avec bien plus d'empressement encore, la rélation de notre voyage aux *Glacières* de Suisse. Mais auparavant je dois avoir l'honneur de rendre compte à VOTRE MAJESTE' des raisons qui

nous ont fait choisir ce lieu pour y passer l'hiver.

Après avoir traversé dans notre voyage d'observation, *Avignon*, *Aix* & *Marseille*, nous nous sommes acheminés par *Toulon* vers ce lieu que nous appellions les *Isles* d'*Hières*, & que nous voulions visiter avant que de fixer notre séjour. Je partis d'abord seul de *Toulon* pour chercher ces *Isles*: j'en vis en effet; mais elles se trouvèrent être des rochers & des terreins presque incultes à peu de distance de la côte. Ce n'étoit point là ce que j'attendois d'après la dénomination d'*Isles* d'*Hières*, généralement reçuë pour désigner ce lieu renommé, où l'hiver ne devoit être qu'un Printems. Je trouvai ce lieu cependant; ce sont les environs de la Ville même d'*Hières* en terre-ferme. J'y arrivai le 1er de cette année; & en effet l'air m'y parut si tempéré, & tous les objets si riants, que je ne balançai pas à tenter d'y fixer notre demeure. Deux jours après nous nous y sommes établis chez *l'ami des hommes*. C'est en effet dans une maison qui appartient à M. le Marquis *de Mirabeau* que nous sommes logés. Le batiment est fort joli; il est situé hors des murs de la Ville à portée des plus agréables promenades. Aussi nous promenons nous pres-

que tout le jour. L'air eſt plus que tempéré; il eſt chaud. Au dehors nous cherchons l'ombre, & dans la maiſon nous tenons les fenêtres ouvertes du matin au ſoir.

Nous ne pouvons ceſſer encore de nous demander s'il eſt vrai que nous ſoyons au cœur de l'hiver & avancés à peine de quatre degrés au Sud de *Lauſanne*. Rien ne le peint à nos ſens. Les fourrures dont nous nous étions pourvus pour nous rendre ici, ſont au croc; partout la campagne eſt couverte de verdure, & les oiſeaux l'égaient par leur chant: le jasmin qui tapiſſe l'un des côtés de notre maiſon, eſt prêt à nous donner les fleurs que l'automne avoit préparées; les violettes parfument déjà les jardins; & notre table eſt fournie des légumes que nous y voyons croitre avec abonbance.

A la beauté du Pays, ſe joint la bonté des habitans. Nos beſoins nous ont déjà fourni l'occaſion d'en connoitre pluſieurs; & nous n'avons manqué d'aucune des choſes qui étoient à leur portée. J'avois eu ſurtout le bonheur d'être recommandé à un particulier de ce Pays-ci (*a*), qui nous a rendu tout aiſé. En un mot il ne nous manque rien de tout ce qui

(*a*) M. *Aillio*.

peut rendre notre ſéjour agreable. Auſſi Mlle. *de* S. s'applaudit-elle d'être venuë paſſer l'hiver avec nous.

Hières en elle-même eſt une vieille Ville, ſituée au pied d'un rocher encore entouré de ces murs bordés de creneaux & flanqués de tours, qui rapellent le Gouvernement féodal. Mais on n'en eſt pas plutôt dehors, qu'on ſe croit dans l'ancien jardin des Hespérides. Le plus beau ſoleil relevant l'éclat de pommes d'or par millions, enchaſſées dans la plus belle verdure, fait de ces lieux un ſéjour où nous croyons ſouvent de rêver.

Cette contrée ſi heureuſe aux yeux des habitans du Nord, eſt une petite plaine environnée de collines, même du côté de la Mer, où des Iſles aſſez élevées ſemblent ſe joindre à la Terre-ferme. Cette première enceinte, partout acceſſible, eſt garantie elle-même du côté du Nord, par diverſes autres chaines de Collines de plus en plus élévées, qui ſont comme des ouvrages avancés contre le froid. De ſorte que le ſoleil, ſe promenant depuis ſon lever jusqu'à ſon coucher dans cet admirable Vallon, y concentre ſa chaleur ſans que des cauſes contraires l'affoibliſſent.

Auſſi voit-on ici en plein champ, au milieu

de l'Hiver, ce que nous n'osons confier à l'air qu'en Eté dans nos Climats. On y trouve aussi le Palmier à dates, d'une santé vigoureuse. Mais les Orangers sur tout sont la gloire du Pays. Le Rocher du Chateau d'*Hières*, qui autrefois protégeoit la Ville, protége aujourd'hui ces beaux arbres; ils sont tous rassemblés à son abri dans un demi-cercle d'environ un quart de lieue de rayon. On les trouve plantés dans les Vergers, comme les arbres dans les Bois; tout aussi entassés, & avec aussi peu d'ordre. Ils s'élèvent autant & sont plus chargés de fruits, que le commun des arbres de nos vergers. Ceux qui sont près du Rocher leur protecteur, sont encore dans tout leur lustre, & l'œil des habitans de nos Climats ne peut s'en rassasier. Mais à mesure qu'on s'avance dans la campagne, on apperçoit les effets de ce terrible Mois de Novembre, dont nous nous lamentions en Suisse, comme s'il nous eût été particulier. Il a arrêté les progrès d'une partie des oranges; la terre est jonchée de celles qui tombent continuellement sans parvenir à une parfaite maturité. Elles sont cependant assez bonnes; mais il y en a tant à la fois sur la terre, qu'il faut s'en défaire à tout prix. Nous voyons partir chaque jour quantité de mulets

chargés de ce fruit, ailleurs si recherché, qui a été choisi sur la place à moins d'un *penny* la douzaine. Les enfans glanent sur les rebuts, & se battent avec le reste dans les grands chemins.

Ainsi cette région si favorisée des douces influences de la chaleur, n'est point à l'abri des revers. Et ce ne sont pas les Orangers seuls qui en souffrent; le froid a attaqué tout ce qui est précoce. Ce Pays est le jardin d'hiver d'une partie de la France: si ses productions ordinaires avoient été conservées, il enverroit dès à présent dans toutes les Villes voisines, & même jusqu'à la Capitale, des artichaux, des petits pois & des fleurs. Mais tout cela se trouve détruit par la gelée. On le voit renaître aujourd'hui; mais il n'est plus tems, ce ne seront plus des primeurs, & ce n'est qu'en cette qualité que les habitans peuvent en faire commerce.

Ces accidens ne sont pas les seules compensations des beaux hivers dont ce Pays-ci joüit le plus souvent. Les Etés y sont pernicieux. La Mer, qui n'est distante que d'une petite lieuë de ces jardins enchantés, a sur ses bords des Marais, qui, échauffés alors, répandent dans l'air des exhalaisons très nuisibles à la

ſanté. Une partie de ces marais eſt employée à faire du ſel comme la plage *d'Aigue-morte.*

Mais aujourd'hui la chaleur n'a que des effets ſalutaires; elle vivifie tout, les habitans comme le Pays. Nous avons ſous nos yeux les paſſe-tems de leurs jours de fêtes. Ils ſe raſſemblent ſous des Ormeaux qui commencent à boutonner. Les enfans en garniſſent les branches; tandis que la jeuneſſe des deux ſexes, vétuë fort à la légère, danſe le rigodon du Pays au ſon du flutet & du tambourin. Rien n'eſt plus gai que ces fêtes champêtres; il y règne une vivacité charmante qui eſt particulière aux habitans de ces Climats. Et c'eſt *au Mois de Janvier* que nous jouiſſons du Spectacle de *fêtes champêtres!* Mlle. S. & Mlle. de S. qui ne l'avoient jamais paſſé qu'auprès du feu, ne peuvent s'empêcher de répéter cette exclamation, pour ſe pénétrer d'autant mieux du bien dont elles jouïſſent.

Depuis qu'elles ſe ſont déterminées à employer la monture de Balaam, fort uſitée dans ce Pays, nous ne ſommes plus arrêtés par les rochers ni les broſſailles; nous courons partout & fort loin. Apréſent nous ne voyons plus les Plaines que des Collines, où nous ſommes attirés, non ſeulement par la variété

des points de vuë qu'elles nous offrent, mais parce que l'air y est embaumé par le romarin. Cet arbuste est partout en fleur; la narcisse que nous trouvons très souvent l'est aussi, de même que la pervanche, le violier & quantité d'autres plantes printanières: & l'acanthe dévelopant déjà ses belles feuilles, fait de quantité de buissons qu'elle entoure des chapiteaux corinthiens.

Le côté de ces Collines opposé à *Hières*, offre à l'œil les plus belles vallées, qui, en serpentant, vont se perdre parmi les avant-corps de la chaine des hautes Alpes que nous découvrons dans le lointain. Un soir, vers le coucher du soleil, nous avons vu distinctement leurs cimes couvertes de neige. Voir ainsi l'hiver, & se trouver dans le printems, fut pour nos voyageuses, ce qu'est pour un matelot échappé d'un naufrage, la vuë d'une tempête en se sentant au Port.

J'ai aussi ma manière de voir avec intérêt ces chaines successives de Montagnes, qui, depuis des cimes assez hautes pour être glacées, viennent sans changer de nature s'abbaisser jusqu'à la Mer. Car c'est là une particularité de nos Collines: elles sont des mêmes espéces de pierres que les hautes

Alpes; ce qui répand beaucoup de lumière sur l'histoire du Monde. Mais je m'arrête à cet égard, (a).

Quelquefois aussi nous dirigeons nos premenades sur la côte; & là, sans aucune incommodité pour la température, nous pouvons contempler la Mer de fort près, tantôt paisible, & réfléchissant comme un miroir les objets qui l'environnent; tantôt furieuse, mais consumant ses efforts à amener sur la plage une provision d'algue, dont les habitans font un engrais pour leur terrein. Les vagues ont aussi poussé devant elles à la longue un peu de gravier fort mince, avec lequel elles ont séparé de la Mer les étangs dont j'ai fait mention à VOTRE MAJESTÉ. Peu à peu ces étangs se comblent par les dépots d'une Rivière; & ainsi le territoire d'*Hières* se prolonge. Quand ce comblement sera fini, *Hières* se trouvera à l'abri de leurs exhalaisons. Si quelques uns des Philosophes qui ont formé des conjectures sur les révolutions qu'a subi la Terre, avoient fait attention à ce phénomène qui est assez fréquent sur les côtes, ils auroient évité bien des er-

(a) Cela se trouvera expliqué en beaucoup d'endroits des Lettres suivantes.

reurs. Mais c'eſt encore un point ſur lequel je dois m'arrêter ici (*a*).

Ce qui m'a le plus étonné dans la température, c'eſt qu'il règne quelquefois d'aſſez grands vents qui tiennent au Nord, & qui cependant ne ſont pas froids. La Pluie même, qui presque toujours refroidit l'air dans des Contrées peu diſtantes, & que nous avons déjà euë aſſez ſouvent, n'a fait qu'embellir la campagne, en ajoutant partout les verds naiſſans, & les fleurs nouvelles, au grand nombre d'arbres & d'arbriſſeaux toujours verds qui couvrent le Pays. Déjà les amandiers, qui commencent à être en fleurs, interrompent la monotonie des oliviers; & les ſemailles, mêlées à la Vigne par bandes parallèles, au pied des Collines & dans la Plaine, prennent déjà leur nouvelle verdure.

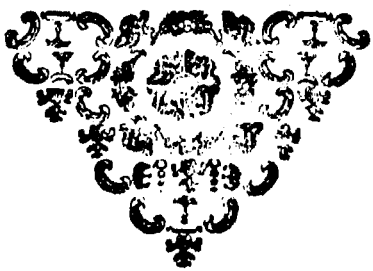
Cependant ce Pays ſi riant, ſi bien cultivé, ſemble renfermer de la miſère; il y a une grande inégalité dans ſes habitans, même cultivateurs. C'eſt la propriété, qui fait la partie la plus eſſentielle du bonheur des gens de la campagne; partout où il y a trop de ces grands propriétaires du terrein, qui ne font que jouir,

(*a*) On le trouvera développé au ſecond Vol. dans une Lettre datée de *la Haye*.

tandis que les vrais cultivateurs ne ſont que des mercenaires, tout dépendant pour ceux-ci de leur force & de leur courage, il en réſulte entr'eux mêmes, la plus grande & la plus facheuſe inégalité.

Dans les Montagnes de la Suiſſe, la majeure partie du terrein appartient à ceux mêmes qui le cultivent; voilà ce qui les anime au travail: il leur devient agréable, & par là doublement utile; car il faut aux hommes du plaiſir, & ils le cherchent conſtamment. L'agriculteur propriétaire du terrein n'épie point le coucher du ſoleil pour quitter les champs; dès qu'il ſent que ſon travail peut y être utile, il devient pour lui un plaiſir. Ce ſont ces lieux-là que je me ſuis particulièrement plu à décrire à VOTRE MAJESTE'; ſûr que le bonheur de l'humanité fait le ſien. Elle jouit de ce ſpectacle intéreſſant, ſans qu'il ſoit beſoin que ſes yeux corporels le contemplent. Je ne craignois donc point de *produire* chez Elle une *tentation* qui en diminuât l'effet. Les vraies baſes de notre bonheur ne ſont pas hors de nous: la ſanté de l'ame en eſt la ſource. Faire le bonheur de ceux que nous aimons eſt un des plus doux exercices de cette vraie ſanté. Se plaire à faire du bien, & le pouvoir, eſt à

tous égards le bonheur suprême en ce Monde. Veuille le SOUVERAIN dispensateur de tous les biens, ajouter toujours à ceux qui font la félicité intérieure de VOTRE MAJESTÉ, tout ce qui, extérieurement, peut la conserver sans nuage!



LETTRE VII.

Continuation du Voyage aux GLACIERES. *Retour de* LUTTERBRUN *à l'entrée de la Vallée de* GRINDELWALD. *Raisons de la grande variété des aspects dans les Montagnes.*

* * *

Hières le 9 Fevrier 1775.

MADAME

Dans la précédente Lettre que j'ai eu l'honneur d'adresser à VOTRE MAJESTÉ, j'eus bientôt décrit le Pays qui nous environne, dont le plus grand avantage est un printems anticipé. Les Collines y sont agréables; mais elles se ressemblent toutes. La Plaine est magnifique; mais c'est par sa cultivation: & s'il y a quelque variété, c'est parce que les oli-

viers qui y ſont en abondance, ne laiſſent pas entièrement appercevoir ces bandes alternatives de ſemailles déjà vertes, & de vignes qu'à preſent on taille & foſſoye partout. Les jardins mêmes où ſont ces charmans Orangers qui rendent notre habitation ſi gaie, ne ſont que des beautés en mignature: c'eſt un délicieux coup d'œil, mais il n'eſt qu'un.

Il n'en eſt pas de même dans les Montagnes. La plus grande variété d'objets, auſſi intéreſſans pour le cœur & pour l'eſprit que pittoresques, s'offre partout à l'obſervateur. Leur nombre même embarraſſe; ſur tout quelqu'un qui ſait moins décrire que ſentir. Auſſi m'apperçois-je rarement que ce que j'ai ſenti ſe retrouve dans l'expreſſion par laquelle je cherche à le rendre. Cependant je prens courage: il paſſe toujours quelques unes des beautés des grands originaux dans les copies les plus foibles; & j'ai d'autant plus lieu de le penſer ainſi, que VOTRE MAJESTE' prend quelque plaiſir à mes deſcriptions.

Le moment où je les ai ſuſpenduës, eſt celui où nous revenions du magnifique *Staubbach*, pour repaſſer chez le Miniſtre de *Lutterbrun*, où nous avions laiſſé notre chariot. C'étoit un Dimanche, comme j'ai déjà eu occaſion de le

remarquer : nous trouvâmes notre bon Pasteur environné de ses Paroissiens qui alloient le suivre à l'Eglise.

Quel plaisir de voir cette dévotion sincère des hommes laissés aux mouvemens de leur cœur, après les instructions simples & touchantes du Christianisme! Qu'elle peint bien le bonheur! Il ne sauroit être d'émotion plus douce & plus durable, que celle de l'homme religieux, qui s'approche du lieu consacré au service de l'ETRE à qui il doit tout. Nos Montagnards étoient heureux dans ce moment là, on le voyoit dans leur maintien. Le Pasteur étoit heureux aussi, & par son office, & par les égards qu'on lui témoignoit. Nous jouïmes un moment de ce doux spectacle: mais comme nous avions encore beaucoup à voir ce jour là, il fallut bientôt prendre congé de lui.

Nous voilà donc encore dans la petit chariot, & avec notre bon guide. Nous nous y confiâmes sans aucune crainte, quoiqu'il soit ordinairement plus dangereux de descendre que de monter dans ces chemins là. Mais nous connoissions sa prudence & ses ressources.

Nous ne pumes nous empêcher de regarder

en arrière, tant que nous reſtâmes en vue des *Glaciers*, du *Staubbach*, des Rochers qui l'environnent, en un mot de cette magnifique grotte, où l'obſcurité ſe mêloit encore à la lumière, quoiqu'elle eût le plus beau Ciel pour plafond. Cependant le regret de la voir s'éclipſer dura peu : de nouveaux objets attirèrent bientôt notre attention, quoique dans une route que nous venions de parcourir depuis ſi peu d'heures.

Une des beautés des Montagnes conſiſte dans la variété; mais dans une variété telle, qu'on a peine à ſe la figurer quand on ne l'a pas éprouvée. D'abord on ne pénètre jamais qu'en ſerpentant dans ces labyrinthes, qui de loin ne préſentent que des maſſes ſolides. Leurs angles ſaillans qui partout s'enchaſſent pour ainſi dire dans les angles rentrans, (ce qui a fait imaginer que les eaux étoient leur origine commune (*a*)); barrent ſans ceſſe le paſſage à l'œil: mais c'eſt en le récréant par les plus ſinguliers, ou les plus terribles ſpectacles. On n'a pas le tems de devenir indifférent par la durée des mêmes objets d'attention, car la ſcène change ſans ceſſe à meſure qu'on tourne ces Promontoires. C'eſt là une ſource inépuiſa-

(*a*) Cette opinion ſera examinée dans la ſuite.

ble de variété que l'on conçoit aisément. Mais ce qu'il est difficile de bien concevoir, ce sont les étranges changemens que produisent dans un même lieu les divers accidens de la lumière & des Nues. Une demi-heure d'inattention suffit, pour que, sans avoir changé de place, on se croie transporté bien loin. La sérénité ou l'inquiétude ne changent pas plus les objets de l'imagination, que la vive lumière du soleil, ou l'obscurité produite par les Nues, ne changent ceux des Montagnes.

La différence seule de la partie du jour, en met encore une très-grande dans l'apparence des mêmes objets. Ce qui n'étoit d'abord qu'une masse confuse, belle par son aspect sombre qui faisoit ressortir quelque vif rayon de lumière, étant éclairé à son tour, développe souvent les plus rians spectacles. Dans le sombre, tout paroissoit réuni & dans un même plan: mais à mesure que le soleil s'y insinue, les Vallées se creusent, les Collines ou les Rochers s'élèvent & se détachent, les Bois se distinguent des pâturages; il semble en un mot qu'on fouille au sein de la Nuit, ou que le Monde sorte du cahos. Les causes des bruits confus ne se développent pas moins que les masses obscures; on voit alors couler

les Ruiſſeaux & les Torrens; l'on croiroit que la lumière fait ſortir des Rochers ces eaux qui auparavant ſembloient rouler dans les entrailles de la terre.

Il réſulte de ces cauſes de variétés dans les Montagnes, qu'on n'y a pas regret, comme dans les Plaines, à retourner par les mêmes chemins; & même on jouit alors d'une autre eſpèce de variété, qui n'eſt pas moins agréable. Toutes ces ſaillies que font les Montagnes, en s'engrènant les unes dans les autres de même qu'en élargiſſent & rétreciſſant les Vallées, n'ont été vues que par une de leurs faces; c'eſt-à-dire par celle qui ſe préſente au côté d'où l'on eſt venu; car on eſt trop occupé des objets qu'on a devant ſoi pour ſonger bien ſouvent à regarder en arrière. Tout eſt donc nouveau en *rétrogradant*; & ces deux aſpects ſe reſſemblent ordinairement tout auſſi peu, que les côtés oppoſés de certains tableaux faits de bandelettes à double face, poſées de tranche ſur un fond différent encore.

Nous jouîmes de toutes ces variétés en deſcendant de *Lutterbrun*: ſurtout nous eûmes lieu d'obſerver bien agréablement celle que quelques heures peuvent produire. Le Soleil

s'étant abaissé dans les Vallées, portoit sa lumière vivifiante dans mille recoins qui nous avoient échappés auparavant. Il avoit aussi transformé la rosée en de petits nuages qu'il coloroit çà & là de mille manières riantes & variables, qui toutes nous annonçoient la durée du beau tems. L'air sec, qui atténuoit d'abord ces nuages, ne leur laissoit que la densité nécessaire pour gazer les objets; & encore étoit-ce pour bien peu de tems; car à peine quelqu'un de ces ballons légers s'étoit-il détaché des Bois ou des Prairies, en cédant au petit courant d'air qui le pressoit, que cet air pur l'absorboit sous nos yeux, & nous donnoit ainsi une leçon de physique expérimentale que le plus bel attelier ne sauroit produire.

Le tems en effet étoit aussi beau qu'on pût le desirer: il ne nous donnoit pas simplement de bons chemins, de beaux aspects, une température agréable; il nous disposoit encore à en jouir; & dans toutes les circonstances, cette disposition est déjà plus de la moitié du bonheur. Que d'agréables réflexions ne faisions-nous pas sur l'arrangement des choses dans ce voyage! En choisissant un beau tems pour partir; nous ne choisissions au fond qu'un beau jour, & il nous en falloit au moins quatre,

puis que celui-là, où nous devions voir les Glaciers, étoit déjà le quatrième. Nous avions ce beau jour, & avec toute la certitude possible de sa durée, puisque les petits nuages formés de la rosée étoient immédiatement dévorés par l'air.

Il avoit semblé à nos amis que nous partions dans une saison peu propre à parcourir les Montagnes. Mais outre que nous n'avions pu choisir la saison, je savois par bien des expériences que c'étoit la plus belle. En Eté la chaleur est très grande dans ces Vallées, même jusqu'au pied des Glaces, où par cette raison, comme en *Canada*, la végétation est très rapide: il semble que la Nature veuille y profiter du peu de tems qui lui est laissé pour produire; tout y croit à vue d'œil. En Eté encore, parmi les plus beaux jours, les Montagnes essuyent souvent des orages. Au lieu qu'en Automne, même après que les terreins fertiles des hautes Vallées ont été déjà plus d'une fois couverts de neige, ils se découvrent entièrement; & alors, sans essuyer des chaleurs incommodes, on jouit encore d'une longue suite de beaux jours.

C'est ce que nous avons éprouvé dans tout notre voyage; & ce jour là entr'autres fut

un des plus ſereins qu'on puiſſe imaginer; ce qui ajoutoit beaucoup au plaiſir que nous auroit procuré un beau jour ordinaire. Une abondante roſée avoit animé toutes les couleurs, & la plus parfaite transparence dans l'air les laiſſoit arriver à nos yeux ſans affoibliſſement. La Nature n'a pas beſoin des vapeurs dans ſes perſpectives pour en détacher les objets; ce n'eſt là qu'un de ces jeux dont elle nous récrée; & les peintres qui s'étudient ſi fort à les imiter quand il lui plaît d'en produire, feroient mieux peut-être d'étudier comment tout eſt ſi beau, ſi détaché, quoique ſi net, quand l'air eſt le plus pur. Cet air lui-même ajoutoit pour nous à la beauté du ſpectacle: ſon bel azur, qui enfin ne ſe trouva terni par aucune vapeur, mit à tous ces tableaux le fond le plus gai.

Auſſi descendîmes-nous fort gaiement la Vallée dans laquelle nous nous étions engagés pour voir la Cascade. A peine reconnoiſſions-nous notre chemin par les changemens des apparences & des poſitions. Peu-à-peu nous vîmes ſe rouvrir ſur notre droite la nouvelle Vallée qui devoit nous conduire aux Glaces, & dans laquelle nous entrâmes enfin ſur le midi. De nouveaux objets effaçant ſans ceſſe le regret de ceux que nous quittions, nous

oubliâmes bientôt cette Vallée de *Lutterbrun* qui nous avoit si fort intéressés pendant la matinée ; & notre attention se porta toute entière sur celle de *Grindelwald*.

Je me vois obligé de m'arrêter à l'entrée de cette Vallée : trop d'idées se réveillent à la fois, pour entreprendre de les développer ici. Mais si j'étois *Gesner*, le souvenir d'une petite anecdote, me tenteroit beaucoup de terminer cette lettre par une Idylle. Le titre en seroit *la Rose*. Je raconterois qu'Atis avoit sauvé des ardeurs du mois d'Août & des premiers frimats de l'Automne un jeune rosier, dont les boutons lui promettoient une Rose pour la fête de Doris ; que jaloux de la conservation d'une plante que sa destination lui rendoit chère, il avoit soigneusement réparé son enclos, au milieu même d'un pays où l'honnêteté sert de barrière ; que chaque jour il l'arrosoit ; que son attente étoit enfin remplie, & que la rose la plus vermeille s'étoit épanouie la veille de la fête de Doris. Je peindrois son bonheur lorsqu'au matin il la vit s'entr'ouvrir par la douce chaleur du soleil, & laisser pour la première fois la rosée se glisser dans les tendres replis de ses feuilles. Il ne la quitta que pour aller au bord de la fontaine voisine, assister à la toi-

lette de Doris: là il convint ſans dépit que ſa Roſe étoit effacée & il annonça à ſa maîtreſſe ſon triomphe pour le lendemain. Mais ce jour même, ce jour fatal, des étrangers arrivent, paſſent auprès du jardin, volent la fleur, & malheuſement admirent ſa grace au haut d'une tige élégante. Un Domeſtique qui s'apperçoit de leur attention, ſaute la paliſſade, court à la fleur & l'enlève. Atis arrive en ce moment..... Je m'arrête, car voilà tout le canevas de l'Idylle. *Geſner* le rempliroit; il ſauroit appaiſer la douleur d'Atis par quelque innocente faveur de ſa bergère, qui au fond avoit déjà reçu cent fois cette Roſe en la voyant ſoigner du coin de l'œil. Pour nous, nous n'eûmes que le chagrin de la voir enlevée, & de ſoupçonner que cela affligeoit un jeune homme que nous vîmes paroitre un inſtant après dans ſon enclos. Nous entrions alors dans la Vallée qui conduit à *Grindelwald.*

LETTRE VIII.

Réflexions sur la FERTILISATION DE LA TERRE, *& sur les traces* MARINES *que l'on trouve dans les Continens. Occasion de la plus grande partie de cet Ouvrage.*

* * *

Montpellier le 13 Mars 1775.

MADAME

LE séjour d'*Hières* n'étoit pas propre à me tirer de l'embarras où m'avoit jetté le grand nombre d'idées qui se présentèrent à mon esprit, en me rappellant la Vallée de *Grindelwald*: nous y étions trop entraînés par les agrémens de la promenade, pour y méditer avec quelque suite. Je le puis mieux ici, que nous sommes plus rapprochés du monde.

Nous sommes bien à la campagne, & dans un climat qu'on dit fort beau: mais dans ce moment il nous favorise peu; le vent nous environne de tourbillons de poussière; & hormis quelques courses que je vais faire le matin aux carrières des environs, je sors fort peu.

Je puis donc rappeller plus aisement à mon esprit tout ce qui m'avoit frappé dans la belle Vallée qui me reste à décrire à VOTRE MAJESTE'. Si j'éprouve quelque embarras à cet égard, ce n'est pas que cette Vallée soit bien différente de toutes les autres; mais il y a tant à observer dans les Montagnes, soit par leur nature même, soit à cause des variétés qu'y produisent les vicissitudes des saisons, de l'air, ou de la lumière; que l'on y est continuellement entraîné dans de nouvelles réflexions.

Le moment du jour où nous entrâmes dans la Vallée de *Grindelwald* favorisoit des observations d'un tout autre genre que celles dont nous nous étions occupés jusqu'alors. C'étoit peu avant midi. Le Soleil dans sa plus grande élévation diurne, égayant alors le côté de la Vallée où nous marchions, faisoit paroître d'autant plus obscure la partie opposée qu'il n'éclairoit pas encore. Ce côté-là n'étoit

qu'une masse brune, où nous ne démêlions rien. Mais cette obscurité nous faisoit appercevoir une multitude d'objets intéressans, qui sans elle auroient absolument échappé à notre vue. Tout ce qui flottoit ou voltigeoit dans l'air, étant éclairé par le soleil, & ayant pour fond à nos yeux ce côté brun de la Vallée, se discernoit avec la plus grande netteté & jusques dans les plus petits détails.

Quel admirable spectacle ne devient pas alors dans les Montagnes, même cette espèce de *rien* qui nous sépare des seuls objets ordinairement visibles, & sur lequel nous sommes si peu attentifs! Que l'Auteur de la Nature paroit vraiment adorable, lorsqu'on trouve des effets de sa bonté, partout où l'attention se porte! Tout est peuplé d'Etres sentans, & jouissans du bonheur chacun à leur manière. Ce *rien*, ce fluide si léger & si transparent, que sans les vents & le Baromètre nous le prendrions pour le vuide; ce fluide même est peuplé, & très-peuplé. Il suffit que nous nous mettions à portée de le voir, pour y retrouver partout le mouvement & la *vie*.

C'est là une des beautés que nous découvroit dans ce moment le concours de l'obscurité avec la lumière. Nous suivions avec le

plus grand plaisir, même pour la vue corporelle, les mouvemens, les différentes allures de mille insectes, qui par leur brillant contribuoient à nous faire appercevoir le passage des rayons du soleil dans l'air.

Mais les insectes ne furent pas les seuls objets qui attirèrent notre attention: pénétrant ainsi dans les secrets de la Nature, nous la vîmes occupée d'un soin qui n'est pas moins admirable. Que semons-nous, nous qui recueillons partout? Que sement tous les Etres qui vivent du produit de la Terre? Quand nous avons planté les seps de nos vignes, & les arbres de nos vergers, quand nous avons ensemencé nos champs, nos jardins nos prairies, il nous semble que c'est nous qui faisons produire la Terre. Eh! que seroit-ce que cela, pour nous & pour toute la Création, si la Nature ne semoit pas! Est-ce nous, qui prenons soin de tous ces terreins que nous nommons incultes? Est-ce nous, qui parmi nos semences favorites plaçons cette multitude d'autres semences, dont au contraire malgré nous tant d'êtres vivans attendent leur nourriture, & la plupart pour nous nourrir enfin nous-mêmes? Est-ce nous, qui guêtons le moment où les Rochers cessent d'être escarpés & de tomber

en moëllon, pour les couvrir eux & leurs débris de ces mousses fécondes, qui deviennent ensuite la matrice de toutes les autres plantes & des arbres mêmes les plus vigoureux? Ces grandes opérations, dont les résultats échappent à la plupart des hommes, dont un grand nombre leur sont inconnues, & qui touchent peu l'égoïsme individuel, seroient bien imparfaitement conduites & exécutées, si elles étoient laissées à nos soins. Aussi la Nature s'en charge-t-elle elle-même; & dans le moment dont je parle, nous avions le plaisir de la voir opérer. Nous étions en Automne; elle faisoit ses récoltes & ses semailles; un petit vent enlevoit les semences mûres, & les transportoit sur cette variété de petites ailes dont elle les a pourvues pour empêcher qu'elles ne se pourrissent en tas auprès des plantes qui les produisent; & si quelques semences étoient dépourvues de ces ailes, les oiseaux leurs prêtoient les leurs.

C'est là une partie des objets qui se retracèrent à mon esprit, lorsque dans la précédente lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je m'arrêtai au souvenir de la Vallée de *Grindelwald*. Il me restoit trop de matière pour finir alors; & j'en ai

même trop encore pour que je puisse entreprendre de les développer en voyageant. Je me vois donc obligé de renoncer pour le présent à la plus grande partie. La *fertilisation des Montagnes*, est un des plus grands objets de l'histoire naturelle, & même de celle du Monde, quand on l'embrasse sous un point de vue plus étendu que l'œconomie rurale.

Les Montagnes ont-elles été créées avec le Monde? Voilà une question qui paroît d'abord ridicule. Il semble presque que l'on demande, *l'homme reçut-il ses artères, lorsqu'il fut formé?* Cependant on ne peut éviter cette question sur les Montagnes, depuis qu'on a découvert qu'elles renferment des corps marins, jusqu'à 7 ou 8000 pieds d'élévation audessus du niveau des mers, & jusqu'au milieu des Terres. Dans le moment même où j'ai l'honneur d'écrire ceci à VOTRE MAJESTÉ ma table est couverte de corps marins & même terrestres, que j'ai tirés des carrières de ces environs.

Ce seul phénomène a plus fait réfléchir, écrire, imaginer, déraisonner, dans la Théologie & l'histoire naturelle réunies, que presque tous les autres ensemble. Il embrouille tellement toutes les idées sur l'origine du Monde & sur son histoire, tant qu'il est mal vu; il

prête tant aux conjectures dans les systêmes les plus contraires, que c'est un vrai caméléon, ou plutôt la pomme de discorde entre les Savans. C'est aussi celui qui m'a le plus attiré dans les Montagnes; & si je n'en ai pas reçu de l'instruction, je lui dois au moins tous les plaisirs qu'elles m'ont procuré.

C'est dans les Montagnes sans doute qu'on doit principalement étudier l'histoire du Monde. Outre que les Plaines sont plus altérées par les travaux de l'homme, leur peu d'élévation au dessus du niveau des Mers ne suppose pas des machines aussi puissantes pour les fabriquer & les mettre à sec, que ces masses énormes entassées les unes sur les autres. C'est donc là qu'on doit aller s'instruire des faits; c'est-à-dire de ce qu'il faut expliquer, lorsqu'on entreprend de rendre raison de l'état où se trouve aujourd'hui la surface de la Terre. Il faut voir leur composition, leur forme, la position qu'elles ont entr'elles & relativement aux Plaines; il faut examiner les causes qui les détruisent & celles qui les conservent; ce qui nous conduit principalement à étudier leur *fertilisation*.

En voyant ma relation s'allonger peu à peu par des digressions de tout genre que VOTRE

MAJESTE' daigne écouter, j'avois imaginé qu'il me feroit poffible de Lui préfenter, au moins par fes plus grands traits, toute cette matière des Montagnes. Mais en l'effayant j'ai bientôt apperçu qu'on ne fauroit être clair & bref en même tems fur des objets de ce genre; & qu'un traité d'hiftoire naturelle & de phyfique, feroit une digreffion trop longue à l'entrée de la Vallée de *Grindelwald*. Il faudroit donc au moins le renvoyer à une autre place: & alors je l'entreprendrois, en lui donnant l'étendue convenable, fi VOTRE MAJESTE' y prenoit quelque plaifir.

Pour le préfent je vais tirer le rideau fur ces myftères de la Nature, où ce que nous entre voyons, quoique fi petit en comparaifon de ce qui nous échappe encore, eft trop intéreffant en lui-même pour être mêlé à d'autres objets d'attention.

LET-

LETTRE IX.

Bonheur conjugal dans les Hameaux des Montagnes. Arrivée à GRINDELWALD.

* * *

Montpellier le 17 Mars 1775.

MADAME

Ayant écarté maintenant les idées trop générales, qui venoient se mêler à la description des lieux qui les faisoient naître, je reviens à cette Vallée qui nous présenta une si grande variété d'objets intéressans. Et ce ne furent pas seulement des objets pittoresques & physiques; le plus grand bonheur que nous y éprouvâmes, fut toujours de contempler l'humanité; bonheur même que l'idée de VOTRE MAJESTÉ augmenta dans quelques mo-

mens, jusqu'à nous faire répandre des larmes. L'un des plus doux plaisirs de la vie champêtre, plaisir qui est la vraie vie de l'homme, & qui est si souvent refusé à la Grandeur, nous rappella vivement l'un des soulagemens les mieux sentis dont la PROVIDENCE accompagne aujourd'hui en Angleterre le poids inconnu de la Couronne, portée pour faire le bien.

Ce jour là étoit un Dimanche, je le répète encore; un vrai jour de repos, parce qu'on avoit vraiment travaillé. Chacun en jouissoit suivant son caractère & son âge. Divers jeux innocens, dont la plupart étoient des exercice du corps, amusoient l'enfance. Parmi la jeunesse on voyoit cette première tendance des sexes, toute innocente dans ces lieux là, puis qu'elle y aboutit à ce lien naturel que la Religion a consacré & réglé. Ils y arrivent de bonne heure suivant le vœu de la Nature; parce que peu de considérations le forment & bien peu le retardent: & le plus souvent ils en conservent les douceurs jusqu'à l'âge le plus avancé.

Quel plaisir n'avions-nous pas à contempler des couples de tout âge, se délassant auprès de leurs habitations! Les plus jeunes veilloient sur leur famille qui s'ébattoit sur l'herbe. Les

anciens conjoints, assis tranquillement l'un auprès de l'autre, s'entretenoient sans doute de leurs descendans ou de leurs affaires domestiques: ou bien encore ils ne parloient point, & leur plaisir étoit d'être ensemble; on le voyoit à leur maintien.

C'est là ce qui marque le plus l'innocence des mœurs; & en même tems ce qui en est la récompense. Sur quels plaisirs peut-on compter plus surement, que sur ceux de la vie domestique, lorsqu'on sait se les procurer? Ce sont des plaisirs de tous les jours & de tout âge; plaisirs toûjours prêts, indépendans des combinaisons sans nombre de la Société plus étendue; plaisirs sans agitation ni remords: plaisirs surtout, qui ne demandent point la tranquillité de l'esprit, ni même la santé pour en jouir, puisqu'au contraire ils sont un des remèdes les plus doux contre les souffrances du corps & les peines de l'ame. Voilà les idées qui VOUS rappelloient MADAME si vivement à notre esprit. Qui mieux que VOTRE MAJESTÉ sait qu'au rang le plus élevé, les biens de la vie domestique sont au premier rang encore! Qui mieux que Vôtre AUGUSTE EPOUX, sait que les peines de la vie y trouvent un de leurs plus grands soulagemens!

Partout où l'on remarque le bonheur conjugal, on trouve mille autres biens à sa suite. Le Pays se peuple, & le Peuple y vit heureux. Les parens qui s'aiment, aiment leurs enfans; ils travaillent avec plaisir pour eux; ils en sont aimés & aidés; & la PROVIDENCE dont ils remplissent ainsi les vues, récompense toujours cette émulation réciproque. Nous eûmes lieu sur tout de l'observer à *Grindelwald*. Que dirai-je à VOTRE MAJESTE' de ce lieu extraordinaire? Comment pourrai-je LUI peindre ce que nous éprouvâmes, lorsque nous y arrivâmes enfin?

La Vallée par laquelle nous y montions s'étant resserrée peu à peu, nous entrâmes dans un défilé formé par des Montagnes escarpées, dont les rochers noirâtres, soit par leur nature soit par l'humidité qui transpiroit de toute part, étoient encore rembrunis par l'ombre; car bien qu'il ne fût que deux heures, le soleil les avoit quittés. Il nous avoit donc quittés nous-mêmes: l'humidité & l'ombre répandoient un peu trop de fraicheur dans ce passage; & les glaces, que nous n'avions plus qu'à une lieue, se montrant seules au fond du défilé, augmentoient alors le sentiment du froid. Nous rassemblions donc sur nous tous nos vêtemens; nous nous serrions dans notre chariot,

tout en jettant un coup d'œil furtif sur le Torrent qui mugissoit au dessous de nous dans le fond creusé de la Vallée.

C'est après avoir ainsi frissonné de plus d'une manière, que tout-à-coup nous debouchâmes dans un des plus beaux lieux qu'on puisse imaginer. Les glaces que nous allions voir, tout étonnantes qu'elles sont, ne purent fixer d'abord nos regards, trop attirés par l'ensemble d'un Amphithéatre immense, dont le vaste fond étoit couvert de ces glaces, & les côtés élevés à perte de vue par une pente insensible, sembloient renfermer toute une nouvelle Nation.

Grindelwald en est le chef-lieu, la Paroisse: il est situé dans le fond du Cirque: c'est là que se trouvent l'Eglise & le Gouvernement municipal. Des maisons serrées les unes auprès des autres distinguent ce lieu & en forment un Village. Mille autres maisonnettes couvrent les Côteaux, dans un arrangement qui saisit bientôt le cœur, après avoir charmé la vue.

Toutes ces maisons, placées à des distances presque égales, marquent l'égalité des fortunes; car le terrein qui les environne, est celle des possesseurs. Elles ne sont éloignées les unes des autres qu'à la portée de la voix; &

rien ne rappelle mieux le tems des Patriarches, des premiers fondateurs des Peuples; où le chef de famille établissoit autour de lui ses enfans, & ceux-ci les leurs de génération en génération. Ces maisons sont de bois, & toutes semblables: les plus nouvelles n'ont rien de plus que les plus anciennes, rien même de différent. C'est une preuve que dès l'origine on y a été bien, & qu'on a sçu s'y contenter du *bien*. C'est encore la preuve d'un bonheur rare: personne ne cherche à se distinguer des autres, ni à s'élever: Et ce n'est pas seulement dans la construction des maisons que cette égalité s'observe; j'ai déjà eu l'honneur de dire à VOTRE MAJESTE' qu'elle est de même dans l'habillement. Les Chefs de la Paroisse ne se distinguent des autres Montagnards, que par l'estime publique qui les a fait choisir, & par l'obéissance qu'on leur rend dans leur office. Hors de là, ce sont les compagnons Montagnards de ceux qui les ont élus.

Quand nous arrivâmes à *Grindelwald*, un grand nombre de ces Paysans s'amusoient sur la Place à jouer ou à regarder jouer aux quilles. L'un deux s'avança vers nous, & s'empressa à nous offrir ses services. Nous avions quelquefois suspecté ces empressemens; mais ici nous

fumes bientôt éclaircis: c'étoit le Syndic de la Paroiſſe, qui venoit en faire les honneurs. J'ai vu de ces Chefs à la Maiſon-de-Ville de Berne, où ils venoient pour les affaires de leurs Paroiſſes. Ils s'y préſentent avec reſpect, mais en même tems avec confiance. Ils ſont *Sujets* ſuivant les termes de la Loi: mais là, on voit que l'idée de *Sujets*, ne renferme que celle de *Gouvernés*.

Ainſi dans cet admirable lieu, tout contribue au plaiſir de ceux qui obſervent. Le cœur y eſt à l'aiſe, en même tems que les yeux ſont récréés & étonnés. Mais avant d'en venir à ce qui étonne, je m'arrêterai encore un moment ſur ce qui récréa notre vue.

Tous ces terreins offroient l'aſpect de l'Eté; ſeulement les moiſſons étoient faites. Toutes les nouvelles neiges étoient fondues, la glace vive étoit découverte dans les *Glacières*, & la plus belle verdure couvroit tout jusqu'à leur pied.

Les détails n'étoient pas moins réjouiſſans que l'enſemble; mille fleurs émailloient de nouveau les gazons, car l'Automne a ſa floraiſon particulière; principalement par les jeunes plantes qui doivent leur naiſſance à l'Eté. Rien en un mot, ne nous annonçoit que l'hiver

étoit proche; & si nous devions éprouver quelque incommodité en allant à pied vers les Glaces, c'étoit celle de la chaleur.

Les Glaces alors contribuent elles-mêmes à récréer la vue. Leurs diverses couleurs, leurs entassemens bizarres, leur mêlange avec les rochers & la verdure, la lumière qu'elles réfléchissent çà & là, les filets d'eau qui en distillent, les Torrens qui s'échappent de dessous leurs voutes, sont autant d'objets de Paysage, très nouveaux pour les habitans des Plaines, & qui réveilleroient l'attention à ce titre, fût-elle même lasse de variété partout ailleurs. Ce n'est donc qu'en approchant de ces amas énormes d'eau, durcie même en Eté & en plein air, qu'enfin ils étonnent.

Je sens que j'aurai de la peine à faire naître ce sentiment chez VOTRE MAJESTÉ; car s'il faut la proximité, même à la vue; que peut une simple description! Je tenterai au moins d'en augmenter l'effet, par l'exposition des grandes causes de ce phénomène.

LETTRE X.

GLACIÈRES *de* GRINDELWALD. *Remarques sur ce phénomène des* ALPES.

* * *

Montpellier le 20 Mars 1775.

MADAME

POUR exprimer à VOTRE MAJESTE' ce que sont les *Glacières* des *Alpes*, un seul mot suffira, ou je n'en viendrai point à bout. Ce sont *des Montagnes de Glace.* Si VOTRE MAJESTE' veut bien se représenter seulement que ce n'est point une expression figurée, Elle comprendra la vérité. Il y a là en effet assez de *Glace* pour composer en entier des Montagnes aussi grandes que celles que j'ai vues au Sud du *Pays de Galles.*

Toute chaîne de Montagnes nous aide à concevoir ce qui s'eſt paſſé dans les *Alpes* à cet égard: nous n'avons qu'à la ſoulever par l'imagination jusques à cette région de l'air, où la chaleur eſt rarement au degré ſuffiſant pour tenir l'eau diſſoute. Alors, au lieu de pluie, les nuages ne produiront le plus ſouvent que de la neige: alors auſſi, cette neige ne ſe fondra que dans la ſaiſon la plus chaude, & ſeulement au milieu du jour; puis ſe regelant pendant la nuit, de neige qu'elle étoit elle deviendra peu-à-peu glace ſolide. Les amas qui ſe formeront ſur les pentes rapides, devenant trop peſans pour s'y ſoutenir, s'écrouleront dans les Vallées, qui par là ſe combleront. Les pentes moins rapides s'incruſteront; & cette croûte, épaiſſie par les ſiècles, ſera relativement à la glace que nous avons coutume de voir ſe former autour de nous, ce que des ſiècles ſont à quelques jours d'hiver.

C'eſt ainſi que ſont nées les *Glacières* des *Alpes*. Les ſiècles accumulés ont comblé de glace les Vallées ſupérieures dans toute l'étendue de la Chaîne. La glace a auſſi recouvert tous les ſommets peu eſcarpés: & là même où ils le ſont, tous les enfoncemens où la glace a pu ſéjourner en ſont pleins. C'eſt ce qui fait

que la chaîne entière, dans son immense étendue, depuis *Nice* jusques dans le *Tirol*, étant vue de loin, n'offre au plus fort de l'Eté que l'aspect de l'hiver; tous les sommets semblent couverts de neige.

C'est là ce qu'on appelle proprement les *Glacières* dans les *Alpes*: je veux dire ces Vallées entières qu'elle recouvre d'une seule croûte. Il y a ensuite une certaine modification particulière de ces glaces, que l'on nomme *Glaciers*. Quoique ce mot, comme tant d'autres qui devroient être distinctifs, soit quelquefois confondu avec celui de *Glacière*. Ce sont les *Glaciers* qui sont particulièrement l'objet des curieux, comme étant plus à leur portée: il en est peu qui connoissent, autrement que de loin, les vraies *Glacières*. Les chasseurs aux Chamois & aux Bouquetins & les chercheurs de cristaux sont à peu près les seuls humains qui se hazardent dans ces Régions. Mais les *Glaciers* proprement dits, descendent jusques dans des Vallées cultivées & souvent fort chaudes. C'est une espèce d'écoulement continuel de glace, qui ne se maintient que par sa prodigieuse quantité. Je vais tâcher d'expliquer à VOTRE MAJESTE' comment il se forme.

La température intérieure de notre Globe,

presque par-tout où nous la connoiſſons, eſt toujours plus chaude de 22 à 23 degrés du Thermomètre de Fahrenheit, que celle où la glace peut ſe conſerver. Les rochers & le fond des hautes Vallées des *Alpes*, quoique couverts de glace, participent toujours plus ou moins à cette température; & par cette raiſon, la glace qui y repoſe ſe fond en tout tems par deſſous, quelque froid qu'il faſſe au dehors. Au plus fort de l'hiver, durant tout le tems où de jour comme de nuit il gèle à leur ſurface, les Rivières continuent à ſortir de l'intérieur des glaces par des routes qui ſe maintiennent toujours ouvertes. Cependant cette fonte inférieure continuelle, jointe à la fonte générale de l'Eté, n'égalent pas la quantité que les Hivers en forment; car partout la glace s'accroît. Et quand on ne l'obſerveroit pas, il ſuffiroit pour n'en pas douter, de ſavoir qu'elle exiſte.

Quand les Vallées ſont horizontales, la fonte de la glace par deſſous, produit ſeulement des crevaſſes, qui s'y font de tems en tems avec un bruit de tonnerre. Mais s'il y a de la pente, il en réſulte une marche inſenſible de toute la glace, qui produit les phénomènes les plus ſinguliers. La glace, partout où elle fond, ceſſe de repoſer ſur le terrein, dès qu'elle ne peut

pas s'abaiſſer à proportion; & pour qu'elle le pût, il faudroit que la fonte fût partout abſolument égale; ce qui eſt presque impoſſible. Il ſe forme donc de vaſtes Cavernes; & la maſſe ne reſte ſoutenue que par quelques parties plus lentes à ſe fondre. Ces eſpèces de colonnes la ſoutiennent quelque tems; mais enfin elles ſont minées elles-mêmes. Alors toute la maſſe s'affaiſſe, & tandis qu'elle eſt en mouvement, la pente tend à l'entraîner vers le bas; fort peu à la vérité, par ce que les inégalités du terrein ſur lequel elle ſe repoſe d'abord, l'ont bientôt arrêtée. Mais comme ces ébranlemens ſe répètent de tems en tems par la même cauſe, les Vallées ſupérieures pouſſent à la longue des maſſes immenſes de glace par toutes leurs iſſues vers les Vallées inférieures. Et ſi ces iſſues ſont auſſi des Vallées qui n'aient pas aſſez de pente pour que la glace s'éboule d'abord par lambeaux, elles ſe comblent elles-mêmes, & verſent enfin la glace jusques ſur les plus beaux pâturages, & dans des lieux où, ſi elle n'arrivoit pas pour ainſi dire en forces, il n'en exiſteroit guère plus que dans les Plaines des environs.

Ce ſont ces écoulemens de glace, qui comme d'immenſes *Laves* descendent des Vallées

ſupérieures aux Vallées inférieures, que l'on nomme proprement *Glaciers*. Mais on étend auſſi ce nom à tous les bords eſcarpés des *Glacières*; c'eſt-à-dire à tous ceux par où elles s'éboulent, & montrent des tranches verticales. C'eſt par cette raiſon qu'on nomme *Glacier*, cet amas de glace qui recouvre le *Buët*, dont j'ai fait mention à VOTRE MAJESTÉ dans la première lettre que j'ai eu l'honneur de Lui addreſſer ſur les Montagnes. C'eſt proprement une *Glacière*; puiſque c'eſt un amas qui ſe forme de lui-même ſur un vaſte Rocher, eſcarpé presque de toute part. Mais comme auſſi presque tout au tour il montre de ces tranches verticales par où la glace fond & s'éboule, on lui donne le nom de *Glacier*. C'eſt là ce que j'ai pu recueillir de plus général de la raiſon de ces deux différentes dénominations des amas de glace, uſitées par les habitans des lieux.

Il y a deux magnifiques *Glaciers* de la première eſpèce, qui aboutiſſent à *Grindelwald*; c'eſt-à-dire de ces *Laves* de glace, qui deſcendent de la Vallée ſupérieure. On peut en approcher ſans de grandes fatigues, c'eſt ce qui fait viſiter ce lieu, plutôt que tant d'autres où l'on pourroit avoir le même ſpectacle & avec bien

plus d'étendue; car par exemple la Vallée de *Chamouny* en *Savoye*, est à cet égard beaucoup plus remarquable que celle de *Grindelwald*.

Jusqu'à ce qu'on se soit fait une idée de la formation de ces *Glaciers*, ils étonnent ceux même qui naissent auprès d'eux, & qui les voient tous les jours. Les *Glaciers* ont certainement un mouvement progressif; mais on ne le découvre que par ses effets. C'est là ce qui les magnifie aux yeux mêmes des Montagnards. Ils ne s'occupent ni de Physique, ni de Méchanique. Ils voient seulement les *Glaciers* s'avancer, se reculer, s'élever, s'abaisser; ils voient s'élargir, se resserrer de grandes crevasses qui les traversent; ils observent que ces crevasses engloutissent ou rejettent les rochers qui y tombent; & ne voyant point la cause de tous ces phénomènes étranges, ils personnifient les *Glaciers*, & leur attribuent un principe particulier d'action, comme les Indiens en attribuent au Soleil & à la Lune.

La plupart de ces effets s'expliquent très-bien par la marche nécessaire de la glace dans ces pentes, où certainement, fondant sans cesse par dessous, elle ne peut que glisser. Mais

la maſſe ne ſauroit marcher toute entière; elle eſt engrenée trop profondément dans les ſinuoſités de la Vallée, ſoit par ſon fond, ſoit par ſes côtés. Cependant quand quelque pièce ne porte plus ſur des *Colonnes* aſſez ſolides, il faut bien qu'elle s'affaiſſe; & s'il y a de la pente, cette pièce, qui eſt peut-être d'un demi mille en quarré, ne peut que gliſſer vers le bas, quand ce ne ſeroit que de quelques pieds. Elle ſe rapproche ainſi de la pièce qui la précède, & reſſerre une crevaſſe; & comme c'eſt en s'éloignant de la pièce qui la ſuit, elle élargit ainſi une autre crevaſſe. Quand la première pièce du bas fait quelque mouvement, elle laboure le terrein devant elle; alors le Glacier *s'avance.* Mais comme il fait bien plus chaud dans ces baſſes Vallées, que dans les parties ſupérieures, la glace y fond rapidément; alors le Glacier *ſe recule*, jusqu'à ce que par une autre *chûte*, il *s'avance* de nouveau.

Cependant il faut avouer qu'il y a des phénomènes bien difficiles à expliquer, & peut-être inexplicables par cette cauſe ſeule; ſurtout ces vomiſſemens de pierres, même de très-grands rochers, qui ſemblent remonter du fond des crevaſſes; & certains amas de gravier & de pierres qu'on trouve dans le milieu de la lar-

geur

geur des *Glaciers*, qui en apparence ſont totalement hors de portée des Rochers les plus voiſins: & je ne ſuis point étonné que cela paroiſſe en quelque ſorte magique aux gens du Pays. Je n'ai jamais pu m'en rendre raiſon d'une manière bien ſatisfaiſante, & je n'ai rien entendu non plus qui l'expliquât. Il faudra je crois quelque heureux hazard qui montre la cauſe en action, pour qu'on la découvre.

Comme les *Glaciers* s'avancent par toutes les iſſues des Vallées ſupérieures, & que c'eſt par ces mêmes iſſues que s'écoule l'eau qui provient des glaces dont elles ſont comblées, c'eſt de deſſous les *Glaciers* mêmes que ſort cette eau. Or cela ſeul les agrandira aux yeux de VOTRE MAJESTE', car c'eſt des écoulemens réunis des *Glaciers*, que ſe forment principalement les plus grands Fleuves de l'Europe.

J'ai tâché par ces explications de faire naître dans l'eſprit de VOTRE MAJESTE' des idées que j'aurois déſeſpéré de produire par de ſimples descriptions. Les mots ſont toûjours au-deſſous de ces grands traits de la Nature; ſur tout parce que ceux qui étoiçnt deſtinés à exprimer le grand, ayant été appliqués par exagération au médiocre, ont perdu leur puiſſance ſur l'imagination.

J'ai eu l'honneur de dire à VOTRE MAJESTÉ que deux de ces *Laves* de glace viennent aboutir dans la Vallée de *Grindelwald*. Elles ont labouré & lavé ſucceſſivement le pied des Montagnes d'où elles descendent; de ſorte qu'elles ſe ſont creuſé un lit, & qu'elles atteignent ainſi plus bas que le Sol habité. Il faut même descendre beaucoup depuis le Village pour parvenir à l'une des deux. Nous préférâmes d'aller à l'autre, parce que nous reſtions plus près de la Vallée ſupérieure dont on apperçoit une partie. C'eſt cette Vallée qui, par ſon étendue & par la quantité de glace qu'elle renferme, eſt appellée à juſte titre la *Mer glaciale*. On la voit verſer ſes ondes glacées ſous la forme d'immenſes rochers entaſſés les uns ſur les autres, dont les premiers qui en ſont partis menaçant de près le Spectateur, lui donnent quelqu'idée de la ſource de ces écoulemens terribles.

Il faut avoir éprouvé ſoi-même combien la diſtance diminue l'effet que les grands objets produiſent ſur nous, pour bien comprendre la gradation de l'étonnement qu'on éprouve en approchant de ces glaces; le raiſonnement ſeul ne le produit point. On ſe dit bien, en ſuivant les règles de la perſpective, que la

grandeur des objets double à nos yeux quand nous avons parcouru la moitié de leur diſtance, & que les moitiés des diſtances ſucceſſivement reſtantes devenant de plus en plus courtes, cette réduplication ſucceſſive des objets à nos yeux, croît avec une rapidité, qui ne finit qu'au moment où nous les touchons. Mais ce ne ſont là que des élémens de calcul, & les nombres qui les repréſentent, ne peignent point l'impreſſion que reçoivent nos ſens. C'eſt quand il faut renverſer la tête de plus en plus pour découvrir le haut des objets; quand les voyant toujours ſe perdre dans les nues, on apperçoit cependant que les parties ſupérieures & reculées diſparoiſſent de plus en plus; quand frappé par la métamorphoſe du petit à l'immenſe on vient à ſe dire, qu'eſt-ce donc que le *tout* puisque cet enfoncement qui ne paroiſſoit rien d'abord, eſt une énorme caverne, puisque cette ſaillie que nous n'appercevions point auparavant nous cache maintenant le Ciel? c'eſt alors, dis-je, que nous *ſentons* vraiment la grandeur des objets, ou plutôt notre petiteſſe. Car nous pouvons auſſi nous dire; nous ne faiſons pas la vingtième partie de la hauteur de cette pièce de glace, qui elle-même avant notre approche ne paroiſſoit pas la cinquantiè-

me partie de la hauteur du tout. Ce n'eſt donc que parce que nous ſommes petits & foibles, que ces maſſes nous paroiſſent énormes. Mais nous aurions beau nous humilier, pour diminuer à nos yeux la grandeur de ces objets, ils n'en ſeroient pas moins terribles. Ainſi le raiſonnement ſeul, ne ſauroit produire le véritable étonnement quand on eſt éloigné de ces beautés étranges, ni le détruire lorsqu'on en eſt près.

Une des choſes qui frappent le plus, quand on approche de ces glaces, c'eſt leur couleur. L'eau a naturellement la couleur de l'air; nous l'appercevons dans les eaux profondes & pures, telles par exemple que celle du Rhône à Genève, dont la couleur eſt celle du plus beau Saphir. La glace des *Alpes* la conſerve; & elle devient frappante, quand la lumière la traverſe quelque part avant de parvenir à l'œil. C'eſt ce qui arrive principalement aux fentes profondes dont l'intérieur n'eſt éclairé que par la lumière qui a traverſé la glace. Leurs bords ſont d'un bleu très léger, & quelquefois verdâtre; mais de cette teinte douce l'œil eſt conduit par des bleus de plus en plus obſcurs jusqu'à la nuit la plus profonde. Une de ces fentes, qui s'offrit tout-à-coup à nos yeux

au ſortir d'un Bois que nous traverſâmes pour arriver au *Glacier*, frappa tellement Mlle. S., qu'elle reſta immobile & muette.

Nous arrivions enfin dans ce moment au but principal de notre voyage. Nous descendîmes ſur la *Glace*, après avoir eſcaladé le tas de rochers qu'elle pouſſe devant elle. Mlle. S. ſe convainquit alors par elle-même que tout ce qu'elle avoit pris d'abord pour de la neige en voyant de loin les *Alpes* pour la première fois, étoit de la glace dure, transparente, & bien plus pure que celle que nous ne craignons pas de mettre dans nos boiſſons pour les rafraîchir. Elle n'oſa pas jouir d'un plaiſir que je me donne toujours auprès de ces premières ſources de nos Rivières, c'eſt d'y boire l'eau avant qu'elle ſe ſoit promenée ſur la terre, ou que même dans l'état de pluie elle aît traverſé la couche d'air qui nous environne dans les Plaines, mêlée de tant d'exhalaiſons. Cette eau a réellement un gout délicieux pour ceux qui aiment l'eau.

Le bas du *Glacier* avoit alors une pente aſſez douce, pour que Mlle. S. pût y monter; ainſi nous voyageâmes un peu ſur la glace. Nous nous approchâmes de quelques-unes de ces butes, qui de loin ne ſemblent que de pe-

tites aſpérités qu'on aimeroit à trouver pour ne pas gliſſer ſur la glace, & qui de près s'élévent de 30, 40, 50 pieds. Nous vîmes ces ſinguliers monceaux de pierres, qui ſemblent avoir été verſés avec des brouettes: nous ſuivîmes les Dunes de gravier & de groſſes pierres qui encadrent presque partout les *Glaciers*, ayant une pente égale de leur côté & de celui de la Montagne. Nous trouvâmes de larges crevaſſes, au fond desquelles nous entendions le Torrent; de grands trous ronds pleins d'eau, dans lesquels lançant nos bâtons, nous les voyions repouſſés, comme un arc pouſſe une flêche. Enfin nous vîmes beaucoup plus de toutes ces merveilles, qu'une femme n'oſeroit ſe flatter d'en voir quand elle eſt loin.

Le tems paſſe aiſément quand on admire. Le Soleil ſe coucha avant que nous ſongeâſſions à nous retirer. Les glaces du haut de la Montagne, qui paſſoient ſucceſſivement par toutes ces belles teintes qui colorent les vapeurs au coucher du Soleil, occupoient trop agréablement nos yeux, pour que nous puſſions refléchir à l'une des conſéquences que nous devions tirer de ce phénomène, c'eſt que la nuit étoit proche. Nous n'y ſongeâmes que lorsque toutes les *Glacières* ſe couvrirent d'une teinte d'azur,

qui étant leur couleur naturelle, nous avertissoit que les rayons directs du Soleil, même les plus réfrangibles, cessoient de se courber jusques-là, & que nous étions réduits à la lumière vague du crépuscule. Alors nous reprîmes le chemin du Village, qui se trouvoit distant d'une bonne lieue.

Il eût été nuit close lorsque nous y arrivâmes, si la Lune ne s'étoit levée dans ce moment. Mlle. S. n'oubliera jamais ce Lever. L'éclat dont cet Astre brilla tout d'un coup est inexprimable. J'ai souvent pensé que si l'on établissoit un Observatoire à ces hauteurs, on découvriroit peut-être de nouvelles étoiles télescopiques, ou des comètes, dont les foibles rayons n'ont jamais percé les vapeurs jusqu'à *Greenwich*.

Les fenêtres de la maison où nous étions logés s'ouvroient sur l'une des *Laves* de glace; & l'on découvroit aussi une partie de la *Mer glaciale* qui se versoit de ce côté là. La Lune répandoit assez de clarté, pour que nous distinguâssions ces vagues immobiles, & qui néanmoins paroissant se précipiter les unes sur les autres, ne ressemblent à rien tant qu'à une tempête de *Vernet*.

En ce moment les paisibles habitans de

Grindelwald étoient retirés dans leurs demeures; aucun bruit n'agitoit l'air, pas même celui des sonnettes de leurs troupeaux: contents de la nourriture qu'ils avoient trouvée pendant le jour sur les Rochers & dans les Prairies, ils employoient la nuit à dormir, & ne bougeoient plus. Ce Silence majestueux au sein des Rochers, joint au Ciel le plus pur & à l'air le plus calme, nous tenoit dans une espèce de rêverie, quand tout-à-coup la foudre sembla éclater dans la Montagne. C'étoit quelque partie du *Glacier* qui venoit de faire un de ces pas lents, mais terribles, dont mille échos sont toujours prêts à répéter le fracas; ou quelque nouvelle crevasse qui s'étoit faite dans la *Mer glaciale.*

Ces détonations se firent entendre plusieurs fois dans la Montagne, en même tems que le spectacle s'agrandissoit par la douce lumière de la Lune qui pénétroit dans les sinuosités des Rochers. Le tout ensemble en un mot étoit si grand à l'œil & à la pensée, que nous cédâmes avec peine à la fraîcheur de la nuit, & au besoin de repos après une journée où, sans nous en appercevoir, nous avions accumulé fatigue sur fatigue, tant du corps que de l'attention.

Je m'arrête ici sur les *Glacières;* mais je ne

puis encore finir sur les Montagnes. VOTRE MAJESTÉ se sera bien apperçue du plaisir que j'ai d'en parler. Je ne sais jamais finir, quand j'entame cette matière.

Cette disposition décèle toujours quelque motif du cœur, quelque penchant indépendant de la raison; & j'avoue ce penchant pour les Montagnes. Je pourrois sans doute expliquer comment je les aime comme peintre: où les objets pittoresques sont-ils en effet plus multipliés? Je puis encore rendre raison de mon gout comme Naturaliste: les minéraux, les fossiles de tout genre, les plantes, les insectes, n'offrent nulle part ailleurs tant de variété; & la Théorie de la Terre ne sera jamais éclaircie, sans qu'on éclaircisse auparavant celle des Montagnes. J'approcherai davantage des motifs de simple penchant, en parlant des Montagnes comme ami de l'humanité; car on y trouve plus que nulle part du bonheur sans mélange. Ami de la retraite paisible, j'expliquerois encore aisément à ceux qui l'aiment comme moi, les plaisirs des solitudes champêtres ou majestueuses, qui ne se trouvent nulle part ni si belles ni si sûres que dans ces lieux.

Mais tout cela n'explique point encore ce penchant profond, qui fait que je suis toujours

ému, quand je pense aux Montagnes; & qui produira le même effet chez Mlle. S. à présent qu'elle les connoît bien. C'est ce point intéressant, ce phénomène inexprimable, que je tenterai encore dans la suite de décrire à VOTRE MAJESTÉ, en LUI parlant de notre retour des *Glacières* & du lieu où Mlle. S. l'éprouva dans toute sa plénitude. Ce n'est pas qu'il soit uniquement attaché à certains lieux; car il nous accompagnoit partout, & se mêloit à tout. Mais il surpasse tout lorsqu'on se trouve par un beau tems sur les sommités isolées. Il falloit donc sortir des Vallées des *Alpes*, pour trouver une pareille sommité.

LETTRE XI.

Départ de GRINDELWALD. *Remarques sur la différence de l'Hospitalité dans le Monde & aux champs.*

* * *

Montpellier le 27 Mars 1775.

MADAME

Je ne reviens à *Grindelwald*, que pour en repartir aussitôt; car j'ai eu l'honneur d'expliquer & de décrire à VOTRE MAJESTÉ, tout ce qui m'a paru susceptible de l'être dans ce lieu remarquable.

Nous en partîmes le matin du cinquième jour de notre départ de *Lausanne*. Le jour précédent nous avions apperçu partout le repos; & partout au contraire ce jour-là nous

vîmes le travail : & de tout ce travail, ce qui n'étoit pas pour faire produire la terre ou recueillir ses productions, n'étoit que pour loger ou vêtir des cultivateurs. Douce simplicité ! Puissent ces bonnes gens ne jamais comprendre à quel point ils sont heureux ! Ils ne l'apprendroient qu'en comparant leur bonheur réel, à des chimères, qui les tenteroient peut-être & les perdroient, avant de les convaincre.

Quelques villageois cependant ont le bonheur de sentir que le voisinage des habitans des Villes ne leur convient pas. Je me rappelle que tout un petit village du territoire de Genève se ligua sous main pour m'empêcher de m'arranger dans une petite ferme de Paysan que j'avois achetée ; tellement que je fus réduit à la vendre à celui que j'avois pris pour mon fermier. Je leur en sçus mauvais gré d'abord ; mais j'ai trouvé depuis qu'ils avoient été fort sages. Outre que j'anéantissois par là une propriété rustique, le Citadin le plus simple porte toujours à la campagne des mœurs qui n'y conviennent pas.

Le beau tems continuoit, ainsi nous jouîmes encore du spectacle agréable de ces Vallées, & de celui du Lac de *Thun* embelli par de nouveaux acciden de lumière,

parce que le jour tendoit à sa fin pendant que nous parcourûmes ses bords. Et comme si tout eût dû contribuer à nous laisser les plus agrèables idées de ces lieux, notre journée se termina par l'épreuve de l'hospitalité de la Nature, dans un homme du monde.

Mr. *D'Erlach*, Seigneur de *Spietz*, l'une des plus belles Terres de l'Etat Bernois située au bord du Lac de *Thun*, étoit la personne chez qui nos Paysans avoient emprunté le fauteuil qui avoit servi de voiture à Mlle. S. le long du Lac. En l'empruntant nous fîmes dire que nous repasserions le lendemain. Nous revenions au tems marqué; mais il étoit tard, & nous avions encore une lieue ou deux à faire pour nous rendre à *Thun*. En arrivant au Village nous trouvâmes deux Domestiques de M. *D'Erlach* sur le chemin, dont l'un courut aussitôt avertir son Maître, tandis que l'autre nous invitoit de sa part à venir prendre logement dans le Château, vû, disoit-il, que le soleil étoit couché, qu'il alloit faire froid, & que nous ne trouverions peut-être pas à *Thun* tout ce qu'il falloit pour nous remettre de notre fatigue. Je courus au Château pour retenir M. *D'Erlach*, & le remercier; mais il étoit déjà en chemin, & il employa tout ce que la

vraie hospitalité a d'engageant ſans être incommode, pour nous déterminer à paſſer chez lui cette nuit-là. Nous ne pûmes accepter, parce que nous n'avions avec nous ni Domeſtiques, ni bagage.

Quel charme que la vie, ſi tous les hommes mettoient ainſi leur bonheur, même leur amour propre, à s'entr'aider!

Mais pourquoi m'arrêté-je avec tant de plaiſir à ce trait d'hospitalité, dont les Cabanes fourniſſent ſans ceſſe des exemples? N'eſt-ce point la ſatyre des gens du Monde? Que faiſoit Mr. *D'Erlach* en nous ouvrant ſa maiſon, que les gens de la campagne ne faſſent tous les jours? Le Seigneur qui fait noblement les honneurs de ſon Château, & le Payſan qui ouvre humblement ſa chaumière, offrent l'un & l'autre ce qu'ils ont, & ne devroient pas, ce ſemble, être plus admirés l'un que l'aure. Pourquoi donc admirons-nous davantage l'homme que nous appellons *mieux élevé?*

Dieu a fait l'homme bon; voilà à quoi tout nous ramène; & ſur quoi nous nous arrangeons peut-être ſans y ſonger (*a*). Si nous n'admirons-pas le villageois, n'eſt-ce point parce-

(*a*) Comme je reviendrai ſouvent à ce principe, il eſt peut-être à propos de prévenir quelques objections.

que c'eſt l'homme de la Nature, *l'homme commun*, l'homme reſté bon, & que nous ſommes accoutumés à voir tel, ſous la forme d'un *inférieur* qui nous *cède?*

L'homme, comme tous les autres Etres ſenſibles, cherche avant tout ſon bonheur: c'eſt la plus générale & la plus belle des Loix que nous préſente l'étude de la Nature. L'homme auſſi trouve une partie eſſentielle de ſon bonheur à obliger ſes ſemblables: c'eſt la première & la plus admirable des *Loix Naturelles*; c'eſt celle qui contribue le plus à former la Société.

Mais quand la Société eſt formée, le bonheur de l'Homme dépend d'un plus grand nombre d'objets; il ſe complique; il conſiſte plus dans les diſtinctions, dans des jouiſſances ou variées ou excluſives; il ne peut que difficilement être partagé; il n'eſt plus poſſible qu'il ſoit commun à tous les hommes. De là l'orgueil, la vanité, la jalouſie chez ceux qui jouiſſent; de là l'envie, la haine, les tentatives illicites chez ceux qui deſirent en vain, & qui ſont néceſſairement le plus grand nombre.

C'eſt à ſervir de contre poids à ces tentations inévitables de la grande ſociété, que les Loix Divines poſitives ſont deſtinées.

Plus donc l'Homme eſt ſimple & iſolé de toutes ces combinaiſons, c'eſt-à-dire, plus ſon bonheur reſte attaché à la ſatisfaction des premiers beſoins de la Nature, & plus il ſent avec énergie celui d'obliger ſes ſemblables qui me paroît l'un des premiers. L'Homme qui aime à exercer ſes forces en travaillant, qui n'en deſire d'au-

Cependant ſoyons juſtes envers les habitans des villes. Si nous examinons leur poſition, nous les trouverons bien plus à plaindre qu'à blâmer dans cette comparaiſon, humiliante pour

tre récompenſe qu'un toit, le vêtement & la nourriture, & qui l'obtient aiſément, aime toujours ſes ſemblables, & trouve du plaiſir à les obliger: tout cela marche enſemble comme le premier penchant de la Nature.

Cet homme auſſi eſt religieux ſans effort. C'eſt ſon éloge, & non ſa cenſure, qu'il va entendre lorsqu'il ſe rend au lieu de ſon Culte. La récompenſe promiſe aux *bons* pour maintenir les hommes dans leur bonté naturelle, eſt un bien ſans ceſſe préſent pour lui; car il l'attend avec confiance.

Ne confondons point cet Homme, avec le Villageois qui fréquente beaucoup les Villes; n'appellons point *Homme ſimple*, celui qui eſt déjà un *marchand de denrées*; & bien des difficultés s'évanouiront.

N'imaginons pas non plus que les poſitions en apparence les plus ſimples, telle par exemple que celle des Sauvages dans les forêts, ſoient exemptes des combinaiſons de la ſociété. Entre les paſſions qui masquent le plus la diſpoſition naturelle de l'Homme à la *pitié* & à la *bienfaiſance*, nous devons ranger *l'amour de la vengeance* & le *point d'honneur*; & ce ſont celles qui naiſſent les premiéres, ſur tout au ſein de l'oiſiveté, dans les hommes qui s'aſſocient, & celles qu'une certaine *fierté* naturelle à l'homme juſtifie le plus aiſément à leurs yeux. Or ſi malheureu-

pour eux, avec les habitans des champs. Ceux-ci (je parle de la vie vraiment champêtre), ceux-ci naiſſent bien conſtitués; la ſanté de leurs Parens leur eſt transmiſe, & cette ſanté profonde fait pour eux de la vie ſeule un bonheur.

ſement ces deux paſſions s'uniſſent; ſi par quelque fatal préjugé la vengeance devient glorieuſe, ou ſeulement le pardon des injures infâme, il n'en faut pas davantage pour faire les *Duelliſtes* parmi les hommes civiliſés, & un pas de plus produira le Cannibale dans les Forêts, il ſuffit qu'il ait trouvé que la chair humaine étoit bonne. Dieu garde que le *Duelliſte* le trouvât auſſi!

Cependant ſi nous examinons de près ces mêmes hommes, toutes cruelles que leurs paſſions ſe montrent à nos yeux par leurs effets, nous verrons qu'elles ne ſont ni les plus viles, ni les plus deſtructives des ſentimens d'humanité. Comme un verre convexe préſenté aux rayons du Soleil, les réunit ſur un point, aux dépens de ſes environs qui ſe couvrent d'ombre; de même certains préjugés reſſerrent la philantropie générale, la concentrent ſur un certain nombre d'hommes, & préſentent même quelquefois le reſte des hommes comme des ennemis. Les haines nationales & de parti, ſont presque toujours *l'ombre* produite par des affections plus fortes. Combien les Grecs & les Romains ne s'aimoient-ils pas chacun entr'eux, en même tems qu'ils haïſſoient toutes les autres Nations! Ces haines là ne prouvent donc rien contre la diſpoſition de l'Homme à aimer ſes ſemblables.

Chez eux, *vivre* & avoir de quoi entretenir la *vie*, suffit à leur bien-être. Tandis que pour le général des habitans des Villes, ce n'est en-

Je n'offre ces premières réflexions qu'à ceux qui croient voir dans l'Homme le contraire de la *bonté naturelle*. Mais vis à vis de ceux qui le regardent comme *indifférent* par sa nature, & ne recevant des sentimens & des idées que de la combinaison des impressions que font sur lui les objets extérieurs, je dois exprimer plus précisément ce que j'entends ici par *bonté*.

On est loin, ce me semble, d'expliquer les phénomènes moraux, quand on ne voit dans l'Homme qu'un *Etre sensible, capable de plaisir & de douleur*: nous trouvons plus que cela dans sa *nature*. D'abord il éprouve, comme tous les autres Etres sensibles, du *plaisir* par *ce qui lui convient*, & de la *peine* par *ce qui ne lui convient pas*: seulement l'Homme, fait pour juger, à un point dont nous ne connoissons pas les bornes, peut se tromper sur ce qui lui convient, & surtout donner dans des excès; mais cela ne détruit point la proposition générale. Et pour le dire en passant, ce seul rapport du *plaisir* avec la *convenance*, & de la *peine* avec la *disconvenance* dans les Etres sensibles, montre clairement du *dessein* dans la Nature.

Une autre *qualité* évidente dans l'Homme, est qu'entre les objets qui contribuent à son plaisir, l'un des premiers est *ses semblables*. Je veux dire que ce plaisir n'est point une modification subséquente, mais que l'Homme est fait ainsi, comme le sont la plupart des autres Etres

core rien. Mille petits maux cachés, fruit de la dégénération de leur race, créent ce que nous appellons *ennui*, la plus terrible de tou-

ſenſibles. Si je voulois entrer ici dans des détails, je montrerois par mille exemples, que cette diſpoſition naturelle des Etres ſenſibles en général, eſt indépendante d'abord des avantages qu'ils peuvent trouver à vivre enſemble dans chaque eſpèce; que c'eſt un véritable *attrait d'inſtinct*.

Je n'examine pas à quoi cet *attrait* eſt borné chez les Brutes; mais je vois clairement que chez l'Homme, la ſociété de ſes ſemblables, qu'il deſire, n'eſt pour lui un plaiſir, que lorsqu'ils ſont heureux; & qu'elle devient même une peine, lorsqu'ils ſont malheureux. Je ne parle ici que du premier penchant; faiſant abſtraction des combinaiſons ſubſéquentes produites dans la ſociété, principalement par l'envie, la jalouſie & la colère; & de quelques exceptions très rares, d'hommes qui ſemblent naître avec un penchant oppoſé.

C'eſt ce penchant général & primitif de l'Homme, que j'appelle *bonté naturelle*. Par lui l'Homme, uſant de ſes autres facultés, cherche à rendre ſes ſemblables heureux, afin que leur vue & leur commerce ſoit pour lui un plaiſir; & il tâche de ſoulager leurs maux, pour ſe délivrer d'un objet de peine. Voilà donc ce que je crois que l'Homme tient de ſa *nature*; c'eſt ce que j'ai voulu exprimer dans le texte, en diſant que *Dieu a fait l'Homme bon*; & dont on trouvera diverſes preuves dans ces Lettres.

tes les maladies, & la ſource de mille autres.

L'homme ſimple, comme l'animal, ne s'ennuïe jamais; il lui ſuffit de ſentir ſon exiſtence pour être heureux. Ainſi les fit le Créateur. L'éducation rurale conſerve ce premier canevas de bonheur, en ce qu'elle n'en altère point le tiſſu. Simplicité de mêts, dont jamais un appétit factice ne ſurcharge l'eſtomac. Exercice règlé, qui ſoutient l'appétit naturel, & amène le ſommeil chaque ſoir, avant qu'on s'apperçoive qu'on en a beſoin. Tranquillité des organes de la tête, que tant de malheureux n'apperçoivent que pour les avoir uſés par les projets ou par l'étude; triſte découverte que ne fait jamais le villageois. Paix de l'ame, que le doute, ni la variété immenſe des deſirs ambitieux, ne troublent point. Ignorance ſurtout des raffinemens de l'amour, la plus terrible des paſſions chez les gens du Monde. Aux champs elle ſuit la pente ſimple de la Nature. Les villageois ſe marient de bonne heure, & cependant ils ſont fidèles, parce qu'ils n'ont point exalté leur imagination; & leur fidélité eſt pour eux, ce que leur ſont leurs alimens ſimples.

En un mot je le répète, & avec la plus profonde vénération pour le Créateur, *vivre*, c'eſt

jouir, pour l'homme qui n'a pas dégénéré. Voilà ce que nous avons sous les yeux si souvent que nous ne l'appercevons presque plus; & ce que la plupart des gens du Monde ont bien de la peine à comprendre. Et rien n'est plus heureux pour les gens simples de la campagne, que cette incapacité des riches de jouir de leur bonheur. Ils les envient quelquefois pour l'effet qu'ils observent, sans envier la cause même, la *simplicité*; dans laquelle ils ne le découvrent point; & au contraire tout les en éloigne. Le travail des Paysans leur paroît pénible, leur nourriture grossière, leurs demeures étroites, mal fermées, mal propres; leur habillement rude, trop chaud en Eté, trop froid en Hiver; le pavé raboteux des Villages les fatigue, l'odeur des engrais les dégoute; la monotonie d'une vie qu'ils apppellent *végétation*, ne leur montre ni la variété qui leur est devenue nécessaire, ni les raffinemens qu'exige un esprit *développé*.

Voilà les salutaires remparts du bonheur des gens de la campagne: sans cela, sans l'incapacité où l'éducation nous a mis de percer cette enveloppe, l'argent qui achète tout, . . . Oui, JUSQU'A DE BONNES DENTS, qui quelquefois consolent de la

misère (*a*), les enverroit bientôt s'ennuyer dans des Palais. Quelle misère! Quelle profonde misère que notre opulence, quand elle nous rend incapables de leur bonheur!

Si nous cherchons à nous peindre l'état champêtre, tant célébré, & si peu connu, nous l'habillons toujours à notre manière. La Bergère à taille fine, à chaussure élégante, passe le jour à errer sur les Prairies: sa tendresse pour ses moutons, qui s'exprime de mille jolies manières, est le prélude de la belle passion qu'allumera dans son ame la vue d'un charmant Berger; qui à son tour, enchanté à l'approche d'une telle

(*a*) Quel sentiment éprouveroit le cœur fier autant qu'honnête de nos Montagnards s'ils savoient cela! Je frissonne chaque fois que je songe, que quelques-unes des bonnes dents de certains riches ont été enlevées à de pauvres misérables qu'on a éblouis par un peu d'or. N'est-ce pas énivrer un homme pour le voler? Et quel vol plus terrible que celui qui est irréparable? On a bien plus imaginé: je frémis en l'écrivant: on a imaginé la *transfusion* du sang d'un homme dans un autre. La première fois que j'ouis exprimer cette idée atroce, elle me glaça le sang. Si cet attentat eût réussi, & que le monstre qui l'avoit conçu n'eût pas été accablé de l'exécration publique, seroit-il resté une goutte de bon sang aux misérables que fait la grande société & qui restent dans son sein?

Nymphe, va déformais paſſer ſa vie à forcer les Echos de rendre hommage à ſa Bergère; à gâter la belle écorce des hêtres pour la célébrer; à former de jolies guirlandes de fleurs, qu'il ne ſaudra pas que le ſoleil fane. Auſſi ne les chercherons-nous plus qu'à l'ombrage des Bois, au fond des grottes obſcures, partout, en un mot, où nous nous trouverions bien.

Cependant voilà les préparatifs d'une fête que des habitans de la Ville veulent ſe donner aux champs.... Des *Préparatifs !*... pour une *fête champêtre*.... Mais voyons. On éléve des portiques tout autour d'un bocage qu'une vaſte Tente va couvrir; des machines ingénieuſes la cacheront, ſi l'air ſerein & calme favoriſe cette ſoirée choiſie. Mille lampes y feront de la nuit le jour. Des cabinets de feuillage ſe forment; des buffets s'y dreſſent; tous les jardins d'alentour ont été dépouillés de leurs fleurs pour orner & embaumer ce lieu. L'orcheſtre cachée parmi les branches d'un grand arbre, imitera les concerts des hôtes des Bois; & mille réduits charmans, fourniront aux acteurs de ſombres retraites.

Tandis que la fête s'apprête, un grouppe de Payſans ſe tient à l'écart pour obſerver. Ils remarquent qu'on forme une enceinte pour leur barrer le paſſage. „ Ils ont bien beſoin de

„ s'enfermer! " dit l'un d'entr'eux pour qui ce ſpectacle n'eſt pas nouveau: „ ils ne s'amuſent „ pas tant là, que nous nous amuſons dans „ nos granges, ni.... Chut! (s'écrie auſſitôt „ un Socrate ruſtique) ne vois-tu pas que tan- „ dis qu'ils courront après cette ombre, ils ne „ viendront pas troubler notre bonheur."

C'eſt cette jouiſſance ſimple, facile, de tous les jours, de tous les momens, qui met le bonheur de l'homme ruſtique ſi fort au deſſus de celui des gens du Monde; & c'eſt auſſi cette même jouiſſance qui le rend bon. L'homme heureux l'eſt naturellement; rien chez lui n'altère ces ſentimens de pitié, de bienfaiſance, dont nous ſommes pour ainſi dire pétris. Il les exerce ſans peine; il les exerce donc ſouvent & ſans appareil. C'eſt ce qui fait qu'on s'y habitue & qu'on ne l'admire point; on n'admire que ce qui eſt rare & qui coûte.

L'homme vraiment heureux, n'eſt donc point celui qui paſſe communément pour l'être; ni celui dont le bonheur a été arrangé par des Théories raffinées. Je ne ſaurois appeller heureux, que celui pour qui *vivre* & eſpérer de *vivre* toujours, eſt le premier des biens; qui ne ſe ſent aucun beſoin preſſant d'y rien ajouter, ſi ce n'eſt d'être utile ſuivant ſon pouvoir

à ses semblables autour de lui, & qui l'est presque sans y songer.

Hors de là le bonheur est toujours précaire. Et dans sa recherche les hommes ont si souvent l'esprit inquiet; ils ont besoin de tant d'arrangemens pour se garantir des maux qu'ils attirent sur leur corps, & de ceux que crée leur fantaisie; ils ont tant à faire pour suivre leurs projets, tant à craindre souvent d'être approfondis; ils redoutent tellement de partager ou de perdre des biens dont la rareté, ou la distinction qu'ils produisent, fait le mérite; ils trouvent si souvent les autres en leur chemin; ils s'en défient si fort en général, & quelquefois par la connoissance qu'ils ont d'eux-mêmes; ils sont réduits à cause de tout cela à tant d'examens cachés sous la forme de cérémonies, à tant de simulations & de dissimulations; qu'il n'est pas étonnant qu'ils ferment leur porte à double tour; ni par conséquent que l'on loue ceux qui savent l'ouvrir pour la vraie hospitalité.

Ainsi Mr. *D'Erlach* ne s'effacera point de notre mémoire; nous le nommerons avec reconnoissance chaque fois qu'il sera question d'hommes vraiment hospitaliers. Et nous ne pourrons pas nommer un seul de vingt villageois, de qui nous avons éprouvé autant de

prévenance & de ſecours réels dans ce même voyage! Mais au moins, ce que nous ne rendrons pas aux individus, nous le rendrons à la claſſe entière; elle a doublé notre amour pour les champs.

Sans doute cependant que les Villes ſont un bien à d'autres égards, puisqu'elles ſont ſi généralement répandues ſur la Terre. Car il paroît de là que les hommes tendent à s'entaſſer les uns auprès des autres comme les abeilles & les fourmis. C'eſt donc une ſorte d'inſtinct qu'ils ont reçu de l'Auteur de la Nature: ainſi mettons la main ſur la bouche. Tous les états de la vie ne peuvent pas jouir de la même eſpèce de bonheur; & cette vie n'eſt pas la fin de l'exiſtence de l'eſpèce humaine. Or Dieu connoît les loix qu'il a établies dans la Nature; il a prévu les maux particuliers qui étoient inſéparables du plus grand bien: il jugera les hommes ſuivant toutes ces combinaiſons qui nous échappent; & les plus coupables à nos foibles yeux, ſeront peut-être abſous par ſa *juſtice*, autant que par ſa miſéricorde. En un mot, *faiſons bien* nous-mêmes, & *ne jugeons point, afin de n'être pas jugés:* voilà ſon ordre, qui eſt bien d'accord avec la raiſon.

Cette diſpoſition eſprit & du cœur, nous

aide souvent à entrevoir des solutions dans les mystères de la Providence. Si l'on examine, par exemple, les effets que produisent les Villes de proche en proche jusques dans les recoins les plus cachés des Montagnes, on est porté à croire que ce sont elles qui contribuent le plus à vivifier la surface de la Terre; ne fût-ce qu'en poussant les hommes partout où ils peuvent successivement trouver à vivre, à cause de l'enlévement qu'elles font de la plus grande partie des subsistances à l'entour d'elles. Par là surement l'espèce humaine se multiplie; ce qui est peut-être le premier objet dans le plan du Créateur, & qui semble en effet devoir l'être, dès que ce Monde n'est qu'un commencement d'existence pour les hommes. Supportons donc les Villes avec leurs défauts; & secondons seulement autant qu'il dépend de nous, les personnes qui sont le plus immédiatement appellées par la Providence à en arrêter les excès par leur exemple leurs leçons ou leur autorité.

Nous nous occupions de ces réflexions pour nous réconcilier avec les Villes à mesure que nous en approchions. La petite Ville de *Thun*, où nous arrivâmes le soir, fut pour nous une nuance qui tenoit à la simplicité rurale qu'on voit encore règner dans une grande par-

tie de la Suisse (*a*); le lendemain nous arrivâmes à Berne, où il en reste déjà bien moins; nous prîmes de là notre route par un autre Pays qui de plus en plus s'en éloigne; Pays fort intéressant de bien des manières, & qui mérite que j'en fasse mention à VOTRE MAJESTÉ.

(*a*) On pourroit être surpris de ce que les Suisses, qui vont par tout le Monde, n'ont pas rapporté chez eux depuis longtems les mœurs étrangères, celles dont toutes les grandes sociétés ont le germe, & qui se propagent si aisément. Je remarquerai donc, qu'en effet on à déjà enté quelques branches de ces beaux fruits fades ou pernicieux. Mais leurs progrès sont plus lents qu'ils ne sembleroient d'abord devoir l'être, & même ils sont dus en grande partie à l'accès des Etrangers. *Michel Schuppach* par exemple, en soulageant quelques uns des maux pour lesquels on l'a été visiter dans sa Montagne, a contribué innocemment à en fortifier le germe dans son Pays.

La Suisse est une pépinière d'hommes, dont un grand nombre se transplantent pour trouver à vivre, ou pour faire fortune. Après quelques difficultés & souvent un peu de *maladie du Pays*, ils adoptent le lieu où ils trouvent ce qu'ils cherchent, & s'y fixent d'ordinaire: à moins qu'ils ne continuent à regretter leur propre Pays: & alors, quelquefois même sans y songer, c'est la simplicité qu'ils regrettent. Ils ne l'altèrent donc pas sensiblement par leur retour. Il y auroit plusieurs autres remarques à faire sur ce sujet, si je ne craignois de passer les bornes d'une note.

LETTRE XII.

Retour par NEUFCHATEL. *Réflexions sur les* Manufactures, *à l'égard des Pays où* l'Agriculture *n'a plus besoin d'encouragement.*

* * *

Montpellier le 30 Mars 1775.

MADAME

JE suspendrai aujourd'hui la relation de nos voyages, pour avoir l'honneur d'entretenir VOTRE MAJESTÉ d'un objet qui occupe beaucoup les Etats, & dans lequel il me paroît qu'on ne pèse pas toujours assez les circonstances.

On regarde en général comme un bien l'augmentation des Manufactures, & l'on a raison sans doute à l'égard de plusieurs Nations.

Mais eſt-ce un bien pour les Pays dont la plus grande population eſt à la campagne? J'en doute beaucoup, à moins que l'*Agriculture*, n'y aît beſoin d'encouragement, ou qu'ils n'exportent beaucoup de denrées. Je vais m'expliquer par un exemple que me fournit un des lieux que nous avons traverſés en revenant des *Glacières* de la Suiſſe.

Voulant changer de route pour revenir de *Berne* à *Lauſanne*, nous nous déterminâmes à paſſer par un Pays qui depuis quelques années eſt devenu l'un des Théatres les plus intéreſſans des Arts. Ce n'eſt point là cependant ce qui me fit ſonger à cette route; je n'aime pas aſſez ces marques de la tendance de la Suiſſe à ſortir de la ſimplicité. Je ſouhaite de voir mal; mais il me ſemble que le bonheur des Neufchatelois s'enſuit, à meſure qu'ils deviennent, non vraiment riches, mais pécunieux.

Tout ce Pays nommé la *Comté de Neufchatel & Vallengin*, qui par ſon voiſinage, l'analogie de ſon Gouvernement & ſes Alliances, fait partie du *Corps Helvétique*, eſt compoſé de Montagnes & de Vallées délicieuſes, qui dès les tems les plus reculés ont fait l'admiration des obſervateurs, par la plus heureuſe population.

Ces Peuples, naturellement très induſtrieux, avoient peut-être pouſſé plus loin qu'aucun autre, tous les Arts utiles à la vie champêtre aiſée. Ils étoient entr'autres les meilleurs Maçons & Charpentiers de bien loin à la ronde; & ces Vallées, comme autant de Ruches, envoyoient tous les Etés des eſſaims d'ouvriers de ce genre, qui bâtiſſoient dans toutes les Villes d'alentour à vingt ou trente lieues de leur Pays, & qui y revenoient l'hiver, apportant leurs petites épargnes, pour vivre ſobrement avec leurs parens des denrées recueillies par ceux-ci en leur abſence.

Tous les Arts relatifs au labourage & aux uſages ordinaires de la vie y étoient auſſi portés au plus haut degré de perfection, & ils jouiſſoient de toutes les commodités qui en réſultent. Ils avoient même de quoi échanger avec les Villes voiſines des ouvrages de ce genre, en fer ſurtout, contre les choſes dont ils avoient beſoin pour une vie règlée, dont la propreté faiſoit tout le luxe.

En hiver, les femmes, après avoir rempli leurs devoirs domeſtiques, s'occupoient à filer du lin, dont enſuite, elles & les hommes mêmes, faiſoient des dentelles, des bas, ou du fil à coudre; & ces Maçons & Charpentiers ap-

portoient dans les Villes au Printems ces produits de leur Hiver, dont ils rapportoient la valeur à leur retour, en habillemens, & en provisions.

Les Maîtres sous qui ces ouvriers alloient travailler, étoient encore de leur Pays, quoiqu'établis dans les Villes. J'ai vu le tems où nous n'avions peut-être pas un Maître Maçon ni Charpentier à Genève, qui ne fût *Neufchatelois;* & dans ce même tems aussi ces Maîtres n'avoient pas un ouvrier, qui ne fût leur compatriote. Nous appellions ces ouvriers des *hirondelles*, parce qu'ils arrivoient en troupes comme ces oiseaux au Printems, & partoient de même en Automne.

Tous ces gens là avoient un gain sûr & réglé. Par là ils vivoient commodément, mais sans s'élever au dessus de l'état de simples laboureurs: (attention bien nécessaire à avoir quand on établit des manufactures à la campagne; & dont l'oubli est l'un des plus grands dangers de l'agriculture.) Ils étoient donc peu tentés de quitter la culture de la terre pour embrasser des vocations différentes. Les bras superflus & les caractères inquiets s'y destinoient seuls, & devenoient par là très-utiles à la Communauté; allant au dehors pendant

une

une partie de l'année, ramasser ce que leur Pays ne produisoit pas, pour venir en jouir avec leurs compatriotes; qui à leur tour partageoient avec eux l'excédant de leurs denrées. L'état où ces Ouvriers vivoient dans les Villes, laborieux autant que simple, leur faisoit revoir avec plaisir leurs foyers, simples aussi, mais plus propres & plus commodes que leurs demeures dans les Villes. Ils n'y apportoient ni luxe, ni opinions fâcheuses; car les ouvriers Maçons & Charpentiers cherchent peu les distinctions. Enfin, pour comble d'avantages, ou plutôt peut-être comme première source de tous ces avantages, ils jouissoient d'un Gouvernement doux, qui leur faisoit aimer leur Pays, parce qu'ils y possédoient en paix le produit de leur travail.

Tout sembloit donc s'être accumulé sur ces Peuples pour les rendre heureux, & le cœur du voyageur humain qui parcouroit ces Vallées, jouissoit autant que ses yeux du spectacle des plus beaux villages qu'il y aît peut-être au Monde. Ils sont devenus presque magnifiques; mais je crains bien que le bonheur n'y aît pas augmenté en proportion, ou plutôt qu'insensiblement il ne s'en éloigne.

Cette industrie naturelle n'a pu être conte-

nue dans de justes bornes; le commerce l'en a fait sortir peu-à-peu. Au lieu des Charpentiers & des Maçons qui transportoient & vendoient ces petites marchandises, produit du travail de leurs familles, ils s'est établi des gens qui ont ramassé ce travail, & en ont fait commerce. Ces gens-là se sont enrichis, & ont ébloui leurs compatriotes par ces faux biens qui font tourner la tête aux hommes: & chacun a voulu devenir marchand. D'un autre côté leur adresse dans le maniement des métaux les a conduits successivement des tourne-broches aux pendules, & des pendules aux montres; & voilà un Peuple d'horlogers; parce que les premiers horlogers ont plus gagné que des Serruriers, des Maçons, ou des Laboureurs, qu'ils ont paru plus proprement habillés, & qu'ils étoient moins exposés à la fatigue. Des Marchands aussi se sont établis pour vendre au loin ces ouvrages; & avec un peu plus d'argent, ont apporté cent fois plus de besoins.

Le plat Pays, qui communique de plus près avec les Cantons Suisses, s'est approprié leurs Manufactures en toiles peintes. On a élevé de tous côtés des bâtimens immenses, où sous l'appât de quelque argent on a attiré la plûpart

des enfans des campagnes voisines, pour aider à la fabrication des *Indiennes*.

En augmentant ainsi le Peuple qui consomme les denrées, on a diminué au contraire le nombre des laboureurs. La vie des manufacturiers, en apparence moins pénible, plus immédiatement productrice d'*argent*, plus favorable à ces petites jouissances vives qui altèrent les mœurs en dégoûtant des plaisirs simples des gens de la campagne, a été un piège pour eux. Le Paysan pauvre a trouvé une ressource plus immédiate pour ses enfans, à les envoyer aider les *indienneurs*, qu'à leur faire cueillir la mauvaise herbe dans les champs, la bonne herbe sur les rochers, & l'engrais sur les routes; il a peu songé qu'il auroit ainsi moins de quoi les nourrir, & qu'il envoyoit les deux sexes fermenter en tas; exposant des mœurs innocentes, à la contagion des défauts de quelques individus. Le Paysan plus riche a donné une partie de ses fils pour apprentifs aux horlogers, & de ses filles pour leurs femmes; croyant qu'avec le reste il pourvoiroit à tout. Mais il a moins creusé ses fossés, moins bien clos ses hayes, moins assemblé de bois pour l'hiver: il n'a pas si bien profité du tems pour semer ou pour recueillir avant la gelée ou les saisons

pluvieuſes : ſa famille avoit plus *d'argent* & il croyoit avoir gagné.

Voilà ce qui réduit le Cultivateur, & c'eſt partout un mal; mais c'étoit ſurtout à mes yeux un grand mal pour les Neufchatelois. Nul Pays n'avoit un beſoin plus réel qu'on n'y négligeât pas l'agriculture, en même tems que l'argent ne pouvoit contribuer que bien peu à le faire mieux cultiver. Je parle plus particulièrement de cette partie intéreſſante du Pays qui eſt dans les Montagnes; car pour les environs du Lac qui ſont des prairies & des vignobles, ils rentrent dans le cas devenu le plus ordinaire, où l'on a des bras avec de l'argent. Mais dans les Montagnes, ſi fécondes pour ceux qui ſe contentent d'y vivre, l'argent fait peu. C'eſt par mille petits produits, ſuffiſans pour la vie ſimple, qu'elles nourriſſent leurs Peuples. Ont-ils ſemé de l'avoine ou de l'orge (dont il faut qu'ils ſe contentent à ces hauteurs où le froment & le ſeigle croiſſent difficilement) & un froid ſubit vient-il diminuer leur récolte, ils cultivent avec plus de ſoin leurs pommes de terre, leurs choux, leurs raves, ils s'évertuent à faire plus de laitage propre à des proviſions d'hiver, ils en vont échanger plus loin contre des grains; ſurtout ils ſe

contentent de peu, parce qu'ils y sont encore propres, & ils se soumettent à la Providence, parce qu'ils ne reconnoissent qu'elle pour directrice de l'Univers: & c'est enfin cette résignation, qui conservant le calme chez l'Homme, le fait jouir de mille petits biens, qui s'éclipsent ou perdent leur pouvoir sur les ames agitées.

Or il y a bien de la différence quant à ces deux points essentiels au bonheur de l'Homme, le calme & les ressources pour vivre, entre le Manufacturier & le *Montagnard*, entre celui qui ne fait que de l'*argent* par son travail & qui le regarde comme un moyen pour tout, & celui qui élève son bétail, qui fait croître ses pommes-de-terre & ses avoines, qui en un mot produit immédiatement sa subsistance & ne cherche que cela. Ce dernier reste toujours l'Homme simple & heureux de la Nature; l'autre est devenu le jouet des événemens.

Ce ne sont pas les cultivateurs qui s'apperçoivent les premiers du manque de l'*argent*, & qui commencent à l'appeller un *besoin*; ce sont ceux qui sans être cultivateurs eux-mêmes possèdent des terres, & qui doivent vivre de ce que le laboureur peut leur abondonner. Si cette classe d'habitans de la campagne vient

une fois à connoître les plaisirs des Villes, elle devient *pauvre* par cette seule découverte; elle s'inquiète, elle a des besoins qu'elle ne connoissoit pas, & elle fait des efforts pour les satisfaire. Les enfans, dont on auroit pu faire des laboureurs, n'ont plus le bonheur de pouvoir se contenter de cet état; il leur faut d'autres moyens de vivre, & s'ils ne vont pas les chercher dans les Villes où tout est déjà arrangé pour cela, & qu'ils les transportent parmi les gens de la campagne & les leur fassent goûter, ils leur communiquent cette inquiétude de richesses & d'amélioration de son état, qui n'a plus de bornes, dès qu'une fois on a posé le véritable habit grossier du rustique, le seul qui préserve un peu l'Homme de cette terrible contagion.

Ce changement de vues & de desirs dans les habitans de la campagne, paroît une révolution favorable, à ceux qui placent la prospérité des Etats dans l'avancement des Manufactures & du Commerce; peut-être même a-t-il quelques bons côtés. Mais pour bien juger sur ces matières (si jamais on peut juger solidement sur un objet si compliqué) il faut voir la face opposée.

Tous ces agrandissemens de *moyens* s'étant

faits avec la plus grande rapidité dans le Pays dont je parle, les richesses sont venues s'y jetter, comme l'eau des Rivières dans un nouveau lit qu'on leur creuse. Par là il s'est élevé à un point étonnant de splendeur: le terrein s'est couvert de jolies maisons de campagne les Villes se sont embellies, & les plaisirs somptueux sont venus s'y loger.

Mais cette nouvelle espèce de jouissance n'a pas duré longtems sans revers. La disette générale de l'année 1770 leur fit sentir ce que c'est que de charger un Pays d'une population qui ne peut vivre que par les Pays voisins, & qui ne sait plus si bien se contenter de peu. C'étoit avec des bleds étrangers que se nourrissoit tout ce surplus de Peuple, élevé, ou attiré pour les manufactures.

Les Pays d'où venoient ces bleds n'en ayant pas trop pour eux-mêmes, fermèrent rigoureusement toute communication à cet égard avec les Neufchatelois, qui par là se virent conduits peu à peu jusques sur les bords de la famine.

La disette de cette année là ayant été l'effet de plusieurs années consécutives de minces recoltes, le commerce en général en souffrit beaucoup, & celui des Neufchatelois en particulier.

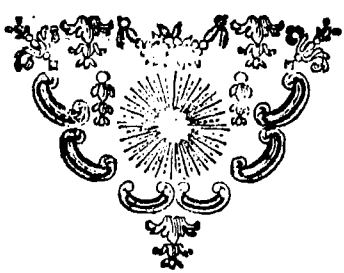
Ils ont pu voir ainſi, qu'ils avoient contracté de malheureux liens, qui les expoſoient à partager les calamités de tout le reſte de la Terre, qu'auparavant ils ignoroient dans leurs paiſibles Montagnes. Ce n'eſt pas tout : la Guerre d'Orient & les méſintelligences de la Pologne, dont à peine auparavant ils auroient ouï parler, ont conſidérablement affecté leurs Manufactures d'horlogerie.

La miſere eſt donc venu aſſaillir ces Peuples, par des portes qu'ils croyoient n'ouvrir qu'au Commerce & aux Manufactures ; & ils ont donné ainſi une leçon de plus à leurs ſages voiſins les Bernois, qui ſe défendent tant qu'ils peuvent de les encourager. Leur Pays *très-bien cultivé*, fournit de tout ſes habitans, immédiatement ou par des échanges de quelques produits du ſol, ſans avoir du reſte dans les denrées de première néceſſité. Peut-on deſirer une ſituation plus heureuſe! Quelques particuliers s'enrichiroient par l'augmentation des Manufactures; mais ce ſeroit en raſſemblant autour d'eux un Peuple, dont l'exiſtence deviendroit précaire, dès que le Pays ne pourroit pas conſtamment les nourrir. Et que de maux ne ſont pas la ſuite de ce manque de prévoyance!

Les Neufchatelois ne paroiſſent pas encore appercevoir leur mal: ils ne ſoupçonnent guère que quelqu'un les plaigne de ce qu'ils appellent leur proſpérité: & je ſouhaite de tout mon cœur, de me tromper dans mon jugement. Mais au moins ce qui fait une compenſation pour moi c'eſt que d'autres Pays s'acheminent vers l'eſpèce de bonheur bien sûr dont ils jouiſſoient auparavant: les Franc-Comtois & les Savoyards profitent de ce qu'ils abandonnent ainſi les Arts ſimples. Je connois ſur tout une Vallée des Alpes, qui par là ſe peuple, & qui deviendra j'eſpère dans la ſuite, ce qu'étoient les Vallées du Comté de Neufchatel. Ses habitans, moins favoriſés des influences d'un Gouvernement domeſtique, ſont venus d'abord humblement ſervir de manœuvres à nos anciens Maçons. A préſent ils ont pris leur place. Certains anſi d'employer leurs enfans à quelque choſe qui les fera vivre, ils ſe marient, & leurs mariages ſont féconds. Leurs Villages s'agrandiſſent, leurs maiſons deviennent plus commodes, la culture ſe pouſſe dans leurs Montagnes. Ils élèvent de la volaille & du bétail, qu'ils ont appris à nous amener. Leurs femmes filent auſſi, & bientôt elles feront de leur fil tout ce qu'en faiſoient les Neuf-

chateloiſes. En un mot, leur vraie prospérité s'augmente à vue d'œil, & j'y prends d'autant plus d'intérêt, que cela regarde les bons *Savoyards* que j'aime. Ils ſont de plus les habitans d'un certain recoin des *Alpes*, où j'ai paſſé de doux momens dans l'étude de la Nature: on traverſe leur petit Pays pour aller au *Glacier de Buet*; & leur chef-lieu, nommé *Valon*, a déja pris cet air gai que l'aiſance donne aux demeures ruſtiques.

Ainſi lorsqu'on embraſſe l'enſemble du Monde, on trouve toujours quelque bien réſultant du mal, quelque compenſation de ce qui nous affligeoit à la première vue. Et ſi nous pouvions embraſſer toute la Création, combien plus d'harmonie n'appercevrions nous pas!



LETTRE XIII.

Montagne de CHAUMONT *près de* NEUFCHATEL. *Etat de l'*ame *sur les Montagnes.*

* * *

Montpellier le 3 Avril 1775.

MADAME

DAns les descriptions que j'ai eu l'honneur de donner jusqu'ici à VOTRE MAJESTE' des lieux que nous avons parcourus, je n'ai pu LUI peindre que des beautés de détail: car lorsqu'on entre dans les Vallées des *Alpes*, la vue est sans cesse bornée, & il est peu de sommités accessibles d'où elle puisse s'étendre. Cependant c'est un des avantages des Montagnes pour les beaux coups-d'œil, que leur élévation sur les Plaines, par laquelle on peut quelquefois obser-

ver des ensembles dont l'imagination ne se forme qu'à peine une idée. Cette manière de découvrir presque *à-vol-d'oiseau*, en même tems qu'elle agrandit le champ de la vue, la fait pénétrer plus avant par tout, & multiplie sans fin les détails. En un mot, tout est beau, & à profusion. Un village entier, dont rien d'intéressant n'échappe, est un point dans ces immenses tableaux. Les Rivières qui les traversent montrent à découvert leurs agréables méandres; elles ont beau percer les taillis & se cacher ainsi aux habitans mêmes de leurs bords, le Berger de la Montagne les découvre partout, & pourroit tracer leur cours au Géographe. Et si l'on domine quelqu'un de ces beaux bassins naturels, où les Rivières viennent apporter leurs eaux pour les purifier, & autour desquels les hommes aiment à rassembler leurs habitations pour jouir de la navigation & de la pêche, combien le spectacle ne devient-il pas & plus riant & de plus animé!

C'est là une des beautés dont je souhaitois que Mlle. S. pût jouir encore avant de quitter les Montagnes de la Suisse, & ce qui me détermina à prendre la route de *Neufchatel*; parce que nous nous approchions ainsi du *Jura*, qui, accessible dans toute son étendue, fournit pres-

que partout de ces intéressans *Belveders*. *Neufchatel* en particulier est bâti au pied d'une Montagne presqu'isolée qui fait partie de cette chaîne: on la nomme *Chaumont*; & de son sommet on découvre plusieurs de ces beaux Lacs qui ornent si agréablement le Pays; & plusieurs de ces charmantes vallées où les Arts somptueux se glissent.

Cependant quelque fût le plaisir que je me proposois de procurer à Mlle. S. par ces beaux points de vue, plaisir qu'elle se figuroit très-bien & auquel elle s'attendoit, je le comptois pour peu encore en comparaison d'un autre auquel elle ne s'attendoit pas, & dont je ne lui parlai point d'avance, incertain si elle pourroit en jouir. C'est ce phénomène des Montagnes, dont j'ai fait mention à V. M. dans l'une de mes dernières lettres, & que je n'ai pu m'empêcher de LUI annoncer d'une manière plus proportionnée à mon sentiment, qu'à ma faculté de l'exprimer. Mais il ne faut pas que j'anticipe.

Nous partîmes de *Neufchatel* sur les 10 à 11 heures du matin, dans une voiture du Pays que l'on nomme un *Char-à-banc*, & qui n'est en effet qu'un petit chariot sur lequel on arrange un banc où l'on s'assied de côté. C'est la meil-

leure voiture que puissent comporter les chemins rapides & pierreux de cette montagne; & cependant nous l'aurions trouvée très mauvaise, sans la force avec laquelle notre attention étoit attirée hors de nous.

Nous montions en serpentant sur le penchant d'une Montagne couverte de Bois, où quelquefois notre route sembloit s'enfoncer dans de sombres déserts; puis revenant au jour, nous nous trouvions guindés de plus en plus au dessus du Lac de Neufchatel, qui sembloit à nos pieds. Dans ces momens nous jouissions d'un fort singulier spectacle. La surface de ce Lac, légèrement agitée, réfléchissoit si parfaitement le bleu du Ciel, qu'elle paroissoit le Ciel même. Les arbres qui étoient au dessous du chemin dans la pente, portoient leur feuillage sur l'horizon par rapport à nos yeux, & nous cachoient ainsi tout le terrein au-de-là du Lac & même les Montagnes: mais nous appercevions le Lac entre les troncs de ces arbres, en même tems que nous voyions le Ciel audessus de leurs branches; & la teinte de l'un & de l'autre étoit si parfaitement semblable, qu'il nous paroissoit, sans que rien pût détruire l'illusion, que c'étoit le Ciel même qui passoit au dessous de nous, comme si nous eûssions été suspendus dans l'espace sur quelque petit satellite.

C'eſt par ces chemins amuſans que nous atteignîmes ſans nous en appercevoir le ſommet de la Montagne. Alors le coup-d'œil s'agrandit en tout ſens. Nous avions à l'Orient les Lacs de *Neufchatel*, de *Morat* & de *Bienne*, renfermés dans un Baſſin commun dont les Alpes bordoient près de la moitié. A l'Occident étoient ces Vallées toujours ſi charmantes par leur belle verdure & leur population. Au Nord & au Sud s'étendoit la Chaîne du *Jura*, ſi agréablement entrecoupée de rochers & de pelouſes. En un mot c'étoit à la lettre une profuſion de ſuperbes points de vue qui couvroient tout l'horizon.

Nous admirâmes quelque tems l'un & l'autre; mais peu-à-peu je découvris chez Mlle. S. cet effet que j'attendois de ſa ſenſibilité, & qui paſſa mon attente: elle devint rêveuſe, elle ne regardoit plus rien; elle retiroit de tems en tems ſon haleine avec l'avidité d'une perſonne altérée qui étanche ſa ſoif; puis elle fermoit preſque ſes yeux & reſtoit dans le ſilence. Je l'obſervois & gardois le ſilence moi-même; on n'eſt point tenté de parler pour exprimer ce qu'on éprouve, car on ne ſauroit trouver des mots; *que l'on eſt bien!* diroit-tout, ſi cette expreſſion étoit encore entendue. Mlle.

S. en eut une autre, qui m'émut sans m'étonner. Dans cette calme rêverie, les larmes se firent jour au travers de ses panpières à demi fermées, & le souris fut aussitôt sur ses levres pour les justifier. *Qu'est-ce que ceci?* dit elle ensuite avec surprise; *c'est réellement de bonheur que je pleure..... suis-je donc tout à coup retournée en arrière dans ma vie?... Jamais je n'éprouvai, sans cause apparente, rien de semblable à l'état où je me trouve, que dans les jours les plus sereins de ma première jeunesse.* Nous étions debout, & nous nous promenions lentement sur une gazonnade assez étendue, quand nous commençâmes à éprouver cette douce manière d'être. Nous nous approchâmes de quelques petits rochers, qui dans une pente insensible s'élevant au dessus du gazon, offroient çà & là des sièges fort commodes. Nous nous assimes, & nous passâmes là près de deux heures sans nous en appercevoir, & presque toujours en silence. Mlle. S.. se sentoit comme en Paradis & eût voulu ne redescendre jamais sur la Terre, lorsqu'un petit vent frais se leva, & se renforça à mesure que le soleil s'abaissoit. *Il commence à faire froid*, dit-elle, *allons nous-en.* Et nous quittâmes ainsi le Paradis, ou plutôt, le Paradis nous quitta.

Je

Je n'aurois pu décrire à V. M. ce phénomène des Montagnes d'une manière plus approchante du ſentiment, que par le ſymptôme frappant qu'il produiſit chez Mlle. S, à moins d'emprunter d'abord les expreſſions d'un homme qui ſait pénétrer jusqu'à l'ame, pour la ſommer de ſentir. Quand l'Amant de Julie oſe lui avouer qu'il a ſupporté jusqu'à ſon abſence ſur les Montagnes, il a tout dit pour exprimer combien *l'ame s'y détache des ſens.*

Je ne ſaurois en effet comprendre d'aucune autre manière ce que j'ai éprouvé tant de fois ſur les ſommets iſolés des Montagnes, quand l'air y eſt calme & ſerein. Il n'eſt aucune ſituation que je me rappelle avec plus de délice. M. *Rouſſeau* a ſenti exactement comme moi; & j'ai eu même le bonheur d'en jouir une fois avec lui. Il me transporte encore ſur les Montagnes, quand je relis ces paroles magiques.... *les plaiſirs y ſont moins ardens, les paſſions plus modérées.... à meſure qu'on approche des régions éthérées l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté.... On eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence,* CONTENT D'ETRE ET DE PENSER..... *Content d'Etre & de Penſer!* Ah! que ces mots retentiſſent au fond de mon ame! Combien ils me frappèrent lorsque je les lus!

C'étoit ainsi réellement que je m'étois toujours expliqué mon état à moi-même; tous mes organes sont alors dans un calme si entier, qu'ils disparoissent; je ne les apperçois plus. je suis *moi*, un Etre incompréhensible, mais qui sent son existence, & pour qui toute seule elle est un bien. Je suis ce Villageois, heureux parce qu'il *vit*, & à qui il ne faut pas d'autre apprêt (*a*). Je suis..... mais oserai-je exprimer ainsi cette anticipation de la liberté de mon ame, qui dégagée des chaînes qui l'entravoient, s'élance vers les régions celestes, & goûte d'avance les douceurs du trépas?..... Je suis mort, & je sens que la mort est un bonheur; que je ne quitte rien de ce que je pourrois regretter sur la Terre; que mon ame n'attend que la durée de cet état, pour remercier sans cesse l'Auteur de son

(*a*) Une remarque d'un de mes amis de qui j'aurois le plus espéré d'être entendu ici, me fait appercevoir que cette image du bonheur que je voudrois peindre, l'une des plus fortes que j'aie imaginées, ne frapperoit point ainsi sans quelque explication. Je veux donc au moins exprimer comment je l'envisage.

Je crois que *si nous pouvions être transformés tout à coup en cette espèce de Villageois que j'ai en vue, ne conservant de notre manière d'être précédente que l'idée abstraite du bonheur dont nous jouissons, ou le sentiment de*

existence. „ Que j'existe, oh ! mon Dieu ! & „ que je te loue ! Que je dépouille réellement „ cette enveloppe corporelle ! Je n'ai besoin de „ me figurer rien de plus, pour concevoir le „ parfait bonheur !

Voilà les extases où je me trouve souvent quand je suis sur les Montagnes ; & où je puise plus d'argumens sur la spiritualité & l'immortalité de mon *ame*, que dans tous les écrits des Philosophes. En effet, que peut-on prouver *pour* ou *contre* dans une matière si occulte, en entassant raisonnement sur raisonnement ?

Quand tous ces jeux de l'esprit qui donnent une espèce de méchanisme aux *pensées* & aux *sentimens*, ne tendent qu'à représenter sous des images, les effets que nous appercevons dans

l'état moyen de notre ame, nous croirions être passés au séjour de la félicité. Et ce n'est pas là chez moi une de ces opinions qui saisissent par leur apparence paradoxale, ni un objet de pure spéculation ; elle s'est formée par des observations soutenues, & je l'ai développée par degrés dans tout le cours de ces Lettres, où je ne l'ai jamais perdu de vue, non plus que les grands usages auxquels je la crois propre. Je prie donc encore ici le Lecteur, comme j'ai déjà été obligé de le faire, de ne pas me juger avant de m'avoir entendu jusqu'au bout.

l'aſſociation des *idées* entr'elles & avec les choſes extérieures, j'aime moi-même cette aide à l'expreſſion. Je ne me fais donc aucune peine d'enviſager cette collection, cet arrangement qui forme aux yeux de l'imagination un petit monde individuel, un Etre diſtinct: je m'arrêterai en un mot à contempler ce cerveau d'*Hartley*, dans lequel les *réminiſcences* de l'individu ſont grouppées & arrangées; ce Claveſſin ſenſible de quelques autres Philoſophes, dont les objets extérieurs remuent les touches; j'y ajouterai même ſi l'on veut une bandelette nerveuſe, qui ſe développant dans le cours de la vie, recevra la ſucceſſion des notes touchées, comme le rouleau de papier reçoit les notes muſicales dans le Claveſſin de *Merlin*, & fixe les charmans délires de *Bach* (*a*).

Mais ſi l'on veut donner tout cela pour

(*a*) Un Paſſementier nommé *Holfeld*, Saxon de naiſſance & demeurant à Berlin, ſur la ſimple idée qu'on pourroit imaginer une machine qui noteroit à meſure qu'on toucheroit le Claveſſin, l'imagina en effet & l'exécuta. M. Sulzer a donné la deſcription de cette machine dans les Memoires de l'Acad. des Sc de Berlin. Dès lors un Organiſte très ingénieux nommé *Merlin* l'a auſſi exécutée à Londres. C'eſt une bande de papier, qu'un rouage fait paſſer par deſſous les touches, qui, chacune ſur une ligne particulière, marquent des points dont les diſtan-

quelque chose de plus que des images; si l'on essaye de faire de ce magasin de l'*ame*, l'*ame* elle-même; si sur de simples spéculations ingénieuses, on entreprend de bâtir des systêmes de morale, qui intéressent le bonheur du genre humain; le sérieux de la question me fait aussi-tôt retourner en arrière, pour considérer si l'on a dit quelque chose à ma raison.

Alors tout disparoît; les systêmes tombent en poussière; je ne trouve plus que des mots sans liaison, qui ne disent rien à l'entendement. Des IDE'ES, qui sont *excitées*, qui *s'associent*, qui se *rappellent*, restent des IDE'ES; des SENSATIONS qui les *produisent*, qui les *transmettent*, restent des SENSATIONS; c'est-à-dire des choses que nous éprouvons sans être capables de les définir, & dont nous ne pouvons nous entretenir que parce que nous les éprouvons en commun.

Demandons nous sérieusement, s'il nous est possible d'expliquer le comment de choses que nous ne pouvons pas même définir, définir,

ces sur la bande qui se meut, indiquent la place de la note touchée dans chaque mesure. On déchiffre ces points, comme tout chiffre. Le célèbre M. *Bach*, musicien de la Reine, en a fait l'épreuve, & sait fort bien en tirer parti.

dis-je, qu'en reveillant les uns chez les autres l'attention sur soi-même? Alors le sentiment de notre ignorance profonde nous humilie; les *logettes* du cerveau où nous arrangions des *idées*, les paquets de *fibres* auxquels nous les attachions, le méchanisme quelconque dont nous nous servions pour les peindre, n'est plus que chimère. Et si nous nous y arrêtons encore sérieusement, ce sera le cas d'un maître d'Astronomie, qui s'étant accoutumé à démontrer les apparences des Planètes par un *Orrery*, viendroit à croire que les Planètes sont attachées à des tiges invisibles, & qu'un grand rouage les fait mouvoir.

Et l'on n'a pas même fait encore autant que cela, pour prouver la *matérialité* de l'*ame*. Car encore pourroit on concevoir que l'Univers est un grand *Orrery*: il y auroit sans doute bien des choses improbables; mais il n'y en auroit pas au moins qui répugnassent grossiérement aux idées que nous avons de la *matière*; & sans beaucoup d'imagination je m'engagerois bien à arranger tout cela de manière qu'on seroit embarrassé. Au lieu que tout ce qu'on a entassé jusqu'ici de systêmes physiques & méchaniques sur les *Etres sensibles*, ne renferme absolument rien qui laisse même entrevoir, que

par la *matière* on pourra expliquer, ce qu'eſt l'*Etre* ſur qui la première impreſſion va ſe faire, & qui en accumulant impreſſion ſur impreſſion, formera des jugemens qui ſeront à *lui*, & deviendra par là *heureux* ou *malheureux* à divers degrés.

„ Que moi qui *vous* parle, (dirois-je à un „ matérialiſte) je ne ſois *chez vous* qu'une *idée* „ produite par la *matière*, parce que vos yeux „ m'ont vu, vos oreilles m'ont entendu, vos „ mains m'ont touché; je vous l'accorde, „ pourvu que nous n'entendions par *idée* „ qu'une choſe que *vous* & *moi* ſentons. Mais „ que *vous*, l'*Etre* même qui *ſent*, ne ſoyez „ pour *vous*, qu'une modification de la *matière*, „ c'eſt ce que je ne croirai jamais; *moi* qui „ raſſemble auſſi des *idées*, qui apperçois ſans „ doute par elles que *je* exiſte, mais qui *ſens* „ encore, après tous vos efforts pour identi- „ fier les *idées* avec l'Etre qui les éprouve, que „ *je* ne ſuis pas mes *idées elles-mêmes*.

Je conçois comment, en ne regardant que hors de *ſoi*, & ne voyant que des effets chez les *êtres ſenſibles*, on peut ſe faire illuſion ſur les cauſes, & exalter l'idée de l'automate, celle de l'irritabilité des fibres, de la conſervation des vibrations, de leurs aſſociations, juſqu'au

point d'imaginer, qu'avec un peu d'habileté de plus, on parviendroit à expliquer ces effets. Mais lorsqu'on rentre en *soi*-même, & qu'on apperçoit l'*Etre* qui SE *sent*, je m'étonne qu'on persiste à tenter des explications.

Je ne conçois pas mieux, je l'avoue, des *explications* de la *spiritualité* de l'*ame*. *Expliquer* me paroît hors de notre portée à tous égards dans ce mystère profond. Aussi ce n'est point en opposant systême à systême, que je me défendrai d'être une *machine*. Les armes offensives sont pour ceux qui veulent conquérir; les armes défensives suffisent à ceux qui aiment la paix, & qui sont contens de leur lot. Je *sens* que *je* suis autre chose que *mes* pensées, j'ai une intime conviction que rien de ce qui caractérise la *matière* ne peut m'expliquer. Tous les hommes simples le sentent aussi. Qu'on nous laisse tranquilles; nous sommes bien.

Mais on nous attaque. On vient nous dire: „ votre *sentiment* n'est qu'une illusion: on va „ vous démontrer que la *matière* a pu faire un „ *vous*: ce sont les impressions reçues par vos „ organes, les idées qui en naissent, leur ré„ miniscence, leurs associations entr'elles & „ avec les organes qui les ont produites, qui „ le sont ce *vous*, cet *Etre intelligent*." Alors

je suspends mon jugement, & j'écoute. J'attends que pour avoir quelque prise, quelque base sur laquelle on puisse édifier, on va se mettre en devoir de me montrer par l'expérience ou par l'observation quelqu'arrangement ou modification de la *matière*, qui arrivera ainsi d'elle-même à la faculté de *sentir*, de *comparer*. Mais ce n'étoit pas là ce qu'on entendoit; on vouloit que je conçusse d'abord que cela pouvoit être, puisque cela étoit, & ensuite on m'auroit formé. Mais je ne *sens* point cela; je ne *conçois* point que cela puisse être; & la dispute va finir, car on comprend bien que j'ai raison de ne pas me rendre, quand dès l'entrée on me propose d'admettre ce qui est en question.

Lorsqu'on voit donc que pour me faire entrer en examen, il faut au moins avoir à m'offrir quelque apparence de preuve directe, on prend le microscope, & l'on me montre de petites choses, qui se meuvent quand elles sont mouillées, qui cessent de se mouvoir en séchant, qui reprennent du mouvement étant mouillées de nouveau après un long intervalle: on appelle cela de la *vie* qui s'en va & revient; la *mort* & la *résurrection*. Moi je l'appelle le *sommeil* & la *veille*; je dis que le manque d'eau peut produire sur ces animaux là, ce que le

manque de chaleur produit ſur les marmottes, ſur quelques mouches & ſur mille autres inſectes qui paſſent l'hiver engourdis & comme morts ſous l'écorce des arbres & dans la mouſſe, & que le Soleil réveille au Printems: & au fond nous n'en ſavons pas plus les uns que les autres; car nous ignorons ſi ce ſont là des *animaux*. Alors la dispute ceſſe, & j'en reviens au *ſentiment intime*: il nous fut donné, comme nos yeux, pour nous conduire; en le ſuivant nous ne risquons pas de nous égarer.

C'eſt ainſi qu'il ſeroit à ſouhaiter, ce me ſemble, que les verités morales fuſſent toujours défendues: interpeller le *ſentiment*, & le laiſſer juge; après avoir ſeulement montré que les armes des attaquans ne ſont que de carton. On auroit ramené tous ceux qui n'ont pas l'*eſprit de parti*; car pourquoi ne ſe ſeroient-ils pas rendus au *ſentiment*? chaque homme ne veut que ſon bien; & ce *ſentiment* là eſt le vrai bonheur. Quant à ceux qui le trouvent à ſe tourmenter, ils disputeront toute leur vie.

Mais ſi l'on veut être à ſon tour attaquant; ſi l'on entreprend d'expliquer, de faire des proſélytes par des ſyſtêmes, on abandonne alors ſon retranchement, & l'on fait dépendre autant qu'on le peut, le ſort d'une forte-

reſſe inexpugnable, de celui de quelques champions. (*a*).

(*a*) J'aurois pouſſé plus loin ce qui appartient au raiſonnement dans cette digreſſion, ſi je n'avois ſçu qu'en m'adreſſant à l'Auguſte Perſonne à qui j'avois l'honneur d'écrire, je ne faiſois que l'occuper un moment de ce qu'Elle éprouve Elle-même avec délice, & dont Elle ne doute point. Mais aujourd'hui que ces Lettres voient le jour, & ſeront lues ſans doute par des perſonnes moins heureuſes, parce qu'elles ont emouſſé ce ſentiment qui devroit rendre tous les hommes heureux, je ſens la néceſſité de m'expliquer davantage. Je me propoſe donc de traiter cette matière plus méthodiquement; non pour prouver que l'Ame eſt immatérielle, mais pour démontrer qu'on n'a rien prouvé contre ce que dit le ſentiment à cet égard.

Il ſe préſentera dans le cours de ces Lettres pluſieurs autres objets, moraux auſſi bien que phyſiques, où j'ai pu être fort court, ſoit à cauſe que je n'étois pas obligé de prouver certaines propoſitions; ſoit parce que je ne devois pas m'engager dans des diſcuſſions trop étrangères aux objets d'attention d'une REINE. A cet égard même j'ai été quelquefois trop loin, par la néceſſité de lier des propoſitions qui devoient acheminer ma concluſion finale; mais SA MAJESTÉ avoit bien voulu me le permettre, parce que dans quelques uns de ſes momens de loiſir ELLE pouvoit revenir ſur les objets qui demandoient des explications.

Je n'aurai pas le même avantage auprès de quelques

Je crois donc réellement, qui si ceux qui voient *tout* l'*homme* dans ses organes, vouloient pour quelque tems abandonner les systêmes, & se livrer au *sentiment*, leur raison même seroit plus à l'aise. Qu'avec cette disposition ils montent quelquefois au sommet des Montagnes, & j'ose croire qu'ils se sentiront quelque chose de plus que des Automates; qu'ils y apprendront à discerner l'*Etre* qui *sent*, & à le distinguer de tout ce qui lui est associé. C'est alors que cet *Etre* s'élance au delà de la prison qui

personnes, que le sujet sans doute intéressera, parce qu'il intéresse l'Homme, mais pour qui l'on est parvenu à faire de l'Homme, de son histoire, de ses devoirs & de sa Fin, des objets sur lesquels elles sont presque réduites à s'en rapporter aux *Adeptes*. Quant à moi je souhaiterois qu'elles pussent toujours juger de tout par elles-mêmes, & cela m'a déterminé à étendre plusieurs de ces Lettres en les publiant. J'y mettrai aussi de tems en tems des notes explicatives. Mais appercevant que quelques unes de ces notes interromproient trop le fil de la matière principale, je me détermine dès à present à les renvoyer à la fin de l'Ouvrage; & suivant leur étendue, que je ne connois pas encore, elles pourront composer un troisième Volume; les Lettres elles-mêmes se trouvant divisées en deux. C'est dans ce supplément que je me propose de placer les discussions sur la nature des opérations de l'Ame.

le renferme: il aſpire plus haut, il tend à ſa ſource, l'adoration le ſaiſit & fait ſon bonheur.

Après avoir éprouvé, & vu éprouver tant de fois ces doux mouvemens de l'ame, je ne ſuis point ſurpris du penchant qu'ont toujours eu & qu'ont encore les hommes pour les *hauts lieux* dans le ſervice Divin: & ſi cette diſpoſition ne s'étoit pas jointe extérieurement avec le culte idolâtre des Payens parmi les Hébreux, je ne crois pas que Dieu les leur eût fait défendre.

Je me ſuis livré ſans ſcrupule à exprimer auſſi-bien que je l'ai pu, ce plaiſir inexprimable que l'ame éprouve lorsqu'elle ſe ſent elle-même, à l'aide du calme des organes: je n'ai pas craint que VOTRE MAJESTÉ, dont la bonté s'eſt exprimée dans le gracieux reproche qu'Elle a daigné me faire, me rappellât encore que *nous prions de n'être pas induits en tentation.* Je ſavois que quelques mots de plus rapprocheroient *Chaumont*, des lieux qu'Elle habite. Ce plaiſir, MADAME, eſt le même que celui de faire du bien: le même encore que d'élever ſon ame avec humilité vers l'Auteur de tous les biens. C'eſt, en un mot, celui de l'ame qui s'approuve en ſe ſentant elle-même. L'homme droit & ſenſible eſt au ſommet des

Montagnes, comme lorsqu'il a fait une bonne action. Il y jouit d'un bien-être intellectuel que rien ne trouble. Ou, pour m'aider encore des expressions de l'homme en effet droit & sensible qui m'a précédé dans la tentative de rendre ce sentiment: „ Il se sent plus de sérénité dans „ l'esprit, ses plaisirs y sont moins ardens, „ ses passions plus modérées, ses méditations „ y prennent je ne sais quel caractère grand „ & sublime, proportionné aux objets qui le „ frappent, je ne sais quelle volupté tranquille „ qui n'a rien d'acre & de sensuel.

C'est ce *calme*, ce silence parfait des organes qu'éprouvoit Mlle S., qui la rendit si heureuse sur la Montagne de *Neufchatel*. Il y avoit bien longtems que l'air n'avoit circulé si imperceptiblement dans ses poumons, qu'elle ne s'étoit sentie comme alors, ni faim, ni soif, ni dégoût, ni froid, ni chaud, ni foiblesse, ni besoin de se reposer ou de se mouvoir, ni crainte, ni desir que celui de ne sortir jamais de cet état, desir même qu'elle ne sentit enfin, que parce que sa situation commençoit à changer

Ce fut un peu de froid, qui vint nous faire appercevoir que nous étions encore sur la Terre. Notre chariot nous l'apprit bientôt

plus durement; car les chutes des roues, de rocher en rocher & d'ornière en ornière, sont fort rudes dans les descentes. Cependant nous arrivâmes sains & saufs à *Neufchatel* vers la fin du jour; & après un petit dîner nous nous mimes en route par les beaux & excellens vignobles dont cette côte du Lac abonde, pour venir coucher à *Vaumarcus* le dernier Bourg de la domination du Roi de Prusse, où nous arrivâmes à dix heures du soir. Le lendemain nous continuâmes à côtoyer le Lac jusqu'à *Yverdon*, Ville dépendante du Canton de *Berne*, agréablement située à l'autre extrêmité du Lac relativement à *Neufchatel*; & enfin nous arrivâmes le soir à *Lausanne*.

Le plaisir que nous avions eu dans cette course, nous occupoit si fort, que nous resolûmes de revoir les Montagnes, si après un peu de repos il nous restoit encore de beaux jours. Le Baromètre continuant à être au beau, nous nous y fiâmes une seconde fois, & les Montagnes nous récompensèrent encore de ce que nous ne nous étions pas laissés intimider par la saison. Nous y jouîmes alors d'un autre phénomène bien intéressant, que l'Automne seule peut produire.

LETTRE XIV.

Voyage à la VALLÉE DU LAC DE JOUX: *ou des ténèbres à la lumière pendant les* brouillards *d'Automne.*

* * *

Montpellier le 10 Avril 1775.

MADAME

PRêt à finir le voyage qui m'a procuré l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je vais finir aussi la relation de nos courses dans les Montagnes de Suisse. Nous eûmes le tems d'en faire encore une avant ce cruel Mois de Novembre, où, après la plus belle Automne, le plus terrible Hiver vint fondre sur nous comme sur toute l'Europe.

On aime à montrer les belles choses à ceux qui

qui les ſentent. Un Amateur n'a que bien peu d'obligation à un autre Amateur qui le promène en des lieux où il peut ſatisfaire ſon gout dans leur genre commun: s'il admire, le conducteur eſt amplement payé de ſes peines. J'avois été payé au centuple par Mlle. S. dans notre voyage aux *Glacières*. Je deſirois donc beaucoup de la rendre témoin d'un phénomène d'Automne, dont on jouit mieux ſur nos Montagnes que nulle part ailleurs, à cauſe des Lacs qu'elles renferment.

Ces Lacs ſont aſſez grands & aſſez profonds pour conſerver longtems, malgré la fraicheur de l'Automne, la chaleur qu'ils ont acquiſe en Eté: ils ne la perdent que par degrés, & plus ou moins rapidement à proportion de la différence de la chaleur entr'eux & l'air. Quand les nuits commencent à être froides, la chaleur ſort des Lacs avec tant de rapidité, qu'elle emporte avec elle des particules d'eau ſous la forme de fumée. Ce ſont là les *Brouillards*, ou les vapeurs viſibles, qui ne ſont dans le bas de l'Amoſphère que quand l'air eſt froid. C'eſt ainſi que la Tamiſe en couvre ſouvent ſes bords, & la Mer ſes Iſles.

La couche des *Brouillards* dans notre Pays a rarement plus de 600 pieds d'épaiſſeur; & lorſqu'elle abandonne le terrein, elle ne laiſſe

guère plus de 1800 à 2000 pieds au dessous d'elle. Quand cette couche repose sur la Plaine, le sommet des Collines s'en dégage quelquefois: mais lorsqu'elle s'élève, elle les couvre, ainsi que la Plaine, & les rend très sombres. Et c'est précisément alors que le sommet des Montagnes jouit d'une plus grande lumière & d'un air plus pur que jamais; parce que la surface supérieure des brouillards qui réfléchit les rayons du soleil, est très-brillante, & que l'épaisseur de leur couche arrête les exhalaisons qui s'élèvent des Plaines & des Vallées. Quelquefois ces Brouillards ne se maintiennent que jusques vers le milieu du jour: le soleil qui est alors dans sa plus grande action, les perce de toute part & les dissipe. D'autres fois ils lui résistent; il demeurent longtems suspendus comme un plafond uni, soutenu à la même hauteur tout le tour des Montagnes, sans donner passage au moindre rayon de soleil. L'air cependant est pur audessous & il ne s'y élève pas de nouveaux *brouillards*, parce qu'il cesse d'être froid; & l'obscurité qui se répand sur les objets, est celle d'une Eclipse. Aussi est-on fort à son aise dans cet air, & n'éprouve-t-on aucune des sensations qui présagent le mauvais tems.

Le Ciel se voila de la sorte peu de tems

après notre retour des *Glacières*. Mlle S. regrettoit nos beaux jours, & elle avoit peine à se persuader que je les lui ferois retrouver dès qu'elle le voudroit. Elle regrettoit aussi de n'avoir pas vu un lieu fort agréable, nommé la *Vallée du Lac de Joux*, dont on lui avoit dit des merveilles. Quelle perspective donc, que celle de pouvoir faire encore cette partie, & de retrouver en même tems de beaux jours! J'osai le lui promettre; le Baromètre qui étoit au *très beau* m'y authorisoit; il ne pouvoit se soutenir si haut, sans que l'air fut pur audessus de la couche sombre.

Au moment que nous quittâmes *Lausanne*, le Ciel étoit fort couvert, & l'on ne voyoit que les parties inférieures des Montagnes. Sur les deux heures nous arrivâmes à leur pied, & il en étoit à peu près trois, lorsque nous atteignimes la couche des *Brouillards*; c'est-à-dire lorsque réellement nous entrâmes dans les Nues. Ce fut déjà un moment très frappant pour Mlle S. „ Nous „ sommes donc dans les *Nues*," me dit-elle.... „ Mais ce ne sont que des *Brouillards!*"

Ces *Brouillards* s'épaissirent insensiblement pour nous; nous perdimes bientôt de vue la Plaine, & les objets voisins ne se distinguoient plus à vingt pas. Cet état, d'abord curieux,

devint peu-à-peu désagréable, & faillit à me rendre un nouveau *Christophe Colomb* : le beau Ciel promis se faisoit un peu attendre, il y avoit une heure que nous étions dans cet état, & l'incrédulité s'emparoit déjà sourdement de ma compagne de voyage, lorsqu'il s'ouvrit vers le Ciel une petite lucarne, qui découvrit le plus bel azur. L'espoir se glissa bientôt par cette ouverture, qui s'agrandit de plus en plus, tellement qu'au détour d'une Colline..... Mais il s'offre ici trop d'objets pour pouvoir les exprimer en peu de mots : je ne puis décrire que successivement ce que nous sentimes tout à la fois : & même il faut que je renonce à exprimer ce premier sentiment aussi vif qu'inexprimable, d'avoir *traversé les Nues* & d'être pour ainsi dire, *monté au Ciel*.

Ce qui captivoit d'abord les regards, comme plus extraordinaire, étoit ces mêmes Nues que nous venions de traverser. Elles étoient aussi brillantes audessus, qu'elles nous avoient paru sombres audessous : car ce sombre venoit de ce que les rayons du soleil étoient en plus grande partie réfléchis par la surface supérieure. Toute la Plaine & les Collines étoient cachées par cette magique couche, qui nous paroissoit aussi immense, que l'est la Mer vue d'un lieu

élevé. Les sommets épars & isolés des Montagnes ressembloient à des Isles, contre lesquelles des vagues légérement colorées venoient doucement s'étendre. Car cette Mer paroissoit agitée, mais sans courroux: les ondes se replioient lentement les unes sur les autres, & s'il y avoit quelque réjaillissement, on voyoit que ce n'étoit que des vapeurs.

Un moment cependant elles nous parurent menaçantes, & Mlle. S. ne pût se garantir d'un petit saisissement. Cette surface ondulée se meut en divers sens au gré de l'air qui la soutient. Elle a surtout des mouvemens singuliers autour des Montagnes, où des raréfactions & condensations simultanées de l'air, qui se font à de petites distances à mesure que le soleil & l'ombre parcourent les sinuosités des rochers, occasionnent presque toujours le *Zéphyr*; c'est-à-dire des mouvemens de l'air doux & sans régularité; mouvemens qui entrainent les Nuages, les soulèvent les percent les dissolvent, leur donnent en un mot mille apparences singulières. En traversant leur couche, notre route avoit été au Sud-Ouest; & dans ce moment c'étoit à peu près le point où se trouvoit le soleil, que nous eumes en face lorsqu'il fut découvert. Nous mîmes pied

à terre pour admirer plus à notre aise, en suivant le chemin qui continuoit à monter. Mais après avoir avancé quelque peu, nous songeames à regarder en arrière, pour reconnoitre notre route. Dans ce moment le Zéphir poussoit les Nues après nous; nous les voyons rouler sur les gazons & dans les Bois. Une entr'autres qui faisoit l'avant-garde, aussi grosse que St. Paul de Londres, & aussi brillante que celles que nous voyons quelquefois suspendues dans l'air à l'opposite du Soleil, s'avançoit pour nous engloutir. Nous vimes très-distinctement notre ombre sur cette Nue, pendant qu'elle étoit encore à une certaine distance. Elle arriva .... & ce n'étoit rien: elle obscurcit un instant le soleil, qui reparut dans tout son éclat à l'instant qu'elle fut passée.

Entre toutes les beautés qui frappoient nos regards, qui pourroit surtout décrire la chaine des *Alpes!* ..... Mais il me vient une comparaison. VOTRE MAJESTE' a vu la Lune au travers d'un télescope: c'est ce qui peut LUI donner l'idée la plus juste de ce que paroissoit alors presque tout notre horizon, les *Alpes* comprises. Car tout ce qui se voyoit de ces Montagnes au dessus de notre brillante Mer, n'étoit presque que glace. Ces Monts

étoient à l'Orient par rapport à nous, & le soleil se trouvoit vers l'Occident: nous étions de plus dans un air dégagé des vapeurs de la Plaine: ainsi toute cette chaine d'obélisques d'Albâtre se montroit à nos yeux avec la plus parfaite netteté.

J'ai peur que VOTRE MAJESTE' ne conçoive, à cause de ces *Glaces*, une idée d'hiver, & de froid, qui détruiroit celle que je voudrois produire chez Elle, d'un spectacle agréable autant que magnifique. Il ne faisoit point froid du tout; on oublioit parfaitement que ces Montagnes étoient de glace; on étoit saisi par quelque chose de grand, d'extraordinaire, d'étonnant, d'un autre Monde en un mot: tout cela ne ressembloit en rien à celui que nous habitons ordinairement. Et nous nous trouvions là dans le moment le plus favorable pour jouïr des plus beaux & des plus rapides changemens de décorations de ce nouveau Monde. Ce fut d'abord le moment où le soleil approchoit de son Coucher, & où les Nues & les Montagnes projettant leurs ombres les unes sur les autres, en devenoient plus distinctes à nos yeux. Puis quand le soleil commença à s'abaisser sous l'horizon, les Nues, ainsi que les Montagnes, passèrent successivement par toutes ces

belles teintes, que nous avions obſervées ſur les *Glaciers*, mais qui alors embraſſant pour nous toute la Nature, nous tenoient dans une extaſe continuelle.

Nos regards, d'abord attirés par tous les objets, vinrent peu-à-peu ſe fixer ſur le *Mont-blanc*, qui jouit enfin ſeul des derniers rayons du ſoleil; tout le reſte de notre horizon étant paſſé dans l'ombre. Ce fut alors que cette étonnante Montagne nous parut vraiment dans toute ſa grandeur. Mais elle ſubit auſſi la Loi commune; ce point lumineux qui fixoit nos regards, leur échappa: ils retombèrent alors ſur l'enſemble; tout étoit bleu, d'un leger bleu de Ciel. Notre vuë égarée dans l'immenſité de l'eſpace, ne nous permettoit pas de penſer que nous étions en chemin pour nous rendre à un gîte: notre cocher nous le rappella, en nous faiſant remarquer qu'il ſeroit bientôt nuit, & que notre gîte étoit encore loin. Nous n'y arrivâmes en effet qu'à nuit cloſe; & nous nous enfermâmes ainſi dans une maiſon, ſans ſavoir où elle étoit.

Le *Jura* eſt une grande chaine de Montagnes, qui, de *Genève* à *Bâle* où elle eſt la plus continue, a déjà une étendue d'environ 50 lieues. Quand on la voit des Plaines voiſines,

ſon ſommet ne ſemble coupé que par de légères inflexions : on croiroit qu'il eſt terminé dans toute ſa longueur en dos-d'âne, & qu'on auroit peine à trouver de la place pour s'y repoſer, lorſqu'on y ſeroit parvenu en grimpant contre ſa face. Mais à meſure qu'on approche de cette cloture apparente du Pays, on apperçoit qu'elle n'eſt point ſi continuë : Les avant-corps qui ſe détachent, montrent d'abord des coteaux, puis des Collines ſucceſſivement plus élevées, entrecoupées de vallées très-profondes, qui conduiſent à des gorges ſi étenduës, qu'après y avoir voyagé pendant toute une journée, on eſt à peine dégagé de la chaine de l'autre côté. En quelques endroits, la face même de la Montagne eſt ſi peu rapide, qu'on peut en ſerpentant monter en caroſſe jusqu'au deſſous des ſommets nuds, où l'on oublie dans de beaux Vallons, que l'on ſoit ſur une Montagne : on ſe croit dans une nouvelle Plaine, entrecoupée ſeulement de Collines.

C'eſt dans l'un de ces Vallons agréables qu'eſt ſitué le *Lac-de-Joux*, ou *des Bois* ; car *Joux* eſt un mot Celtique, que beaucoup de lieux dans notre Pays retiennent pour avoir été des Forêts. Ce petit Lac eſt le baſſin commun de toutes les fontaines ou ruiſſeaux qui ſortent

des sommités voisines. Un rocher situé à l'extrémité de la Vallée, retient ces eaux, & les oblige à s'élever jusqu'à l'entrée d'une caverne qui leur donne issuë dans les entrailles de la Montagne, au travers de laquelle elles se sont frayé une route. On les voit sortir d'un rocher, dans un fond nommé *Val-Orbe*, où elles forment une petite Rivière. Il y a plusieurs autres petites Rivières intérieures dans ces Montagnes: on en voit une entr'autres dans la Comté de Neufchatel, dont on ne connoit clairement ni l'origine, ni l'issuë, & dont on se sert dans une Caverne à faire tourner un moulin.

Avant que le retour du Soleil eût dévoilé ce charmant Pays, où nous étions arrivés sans pouvoir le connoitre, nous nous informâmes de sa nature, de sa population, de la manière de vivre de ses habitans. Nous apprimes qu'il y avoit aux environs du Lac plusieurs villages, distribués en trois Paroisses. „ Avez-„ vous des *Communes* ", demandai-je d'abord. „ Deux des Paroisses en ont (me repondit-on) „ & de fort grandes, où chacun a droit d'al-„ ler couper du bois & de faire paitre ses „ Bestiaux. . . . Vous vivez donc fort bien ? . . . „ Fort bien & très-contens. . . . Pourquoi „ l'autre Paroisse n'a-t-elle pas des *Commu-*

„ *nes?* . . . Parce qu'elle a obtenu de les
„ partager? . . . Vivent-ils mieux que vous,
„ dans cette Paroiſſe? . . . Il y a des gens
„ plus riches; mais il y en a de ſi miſérables,
„ qu'ils n'oſent pas ſeulement tenir une poule;
„ parce qu'ils n'ont point de terrein, & qu'elle
„ iroit ſur le terrein des autres ".

Pauvres gens! à qui en accordant une telle permiſſion, on a fait pis que ne feroit un Père qui permettroit à ſes enfans mineurs de vendre leur droit à ſon héritage!

Nous nous étions propoſés d'être de bonne heure hors de la maiſon; mais comme la nuit avoit été froide, le Lac avoit produit du brouillard, & tout étoit couvert de gelée blanche. Il fallut donc attendre que le Soleil eût réchauffé l'air. Ainſi l'on prépara tout à ſon aiſe le chariot qui devoit nous monter ſur la ſommité la plus élevée, nommée la *dent de trois chevaux*. Ce chariot étoit encore d'une autre eſpèce que ceux qui nous avoient monté à *Grindelwald* & à *Chaumont*; c'etoit un long panier porté ſur quatre roues, employé ordinairement à deſcendre dans la Plaine voiſine le charbon que ſon poſſeſſeur faiſoit dans la Montagne. De la paille & des matelats en firent néanmoins une voiture propre & commode.

Le côté de cette ſommité par lequel nous

y montâmes, eſt oppoſé à celui du Lac & des Alpes : il eſt couvert de pâturages & de Bois. A meſure que nous montions, nous découvrions ces vallons agréables du haut de la chaine du Jura, tous parſemés de hameaux dans la partie qui appartient à la Suiſſe : & le *Lac-de-Joux*, avec les Bois & les habitations qui l'environnent, animoit tout le payſage, comme une glace entourée d'une belle bordure égaye un appartement. Les gelées du matin n'avoient point encore détruit les herbes odoriférantes dont les gazons étoient parſemés, & notre chariot en les foulant, parfumoit l'air à meſure que nous paſſions.

Nous arrivâmes ainſi par de très agréables chemins, à un coup d'œil digne d'être acheté par des chemins pénibles. Tandis que tous les ſommets du Jura, découverts pour nous de toutes parts, jouïſſoient de l'air le plus ſerein ; la Plaine étoit comme le jour précédent couverte de Nuées. Mais leur aſpect étoit fort différent, tant par la différente poſition du ſoleil, que par notre plus grande élévation, qui élargiſſoit beaucoup à nos yeux cette plaine éthérée, & élevoit toujours plus la chaine glacée des Alpes, en la dégageant de celle des rochers.

Après ce que j'ai eu l'honneur d'expliquer

à V. M. dans ma lettre précédente, des effets que produit l'air des montagnes sur les hommes, surtout en certains momens; il me suffira de LUI dire ici, que tout le tems que nous demeurâmes sur cette sommité, l'air fut aussi calme qu'il soit possible, & d'une sérénité parfaite. Nous nous assîmes sur le plus haut rocher, tournant le dos à tous les objets terrestres, & n'ayant devant nous que les Nues, qui alors paroissoient autant audessous de nous, que nous avons coutume de les voir audessus.

Tandis que nous les considérions, comme en rêvant, elles commencèrent à s'ouvrir à peu de distance de nous, & par cette ouverture, nous découvrîmes d'abord une Eglise, qui paroissoit à une immense profondeur; puis nous vîmes tout le Village, & peu-à-peu la campagne voisine, sur laquelle, par quelqu'autre ouverture, le soleil commençoit à darder ses rayons.

Mlle. S. ne s'attendoit point à cette métamorphose; jamais un tel rideau ne s'étoit tiré à ses yeux; elle fut dans un étonnement qu'on ne peut décrire. Elle se transportoit en idée dans ce lieu, alors plus favorisé que tous les autres, pour lequel les Nuages s'entrouvroient: elle se rappelloit ces momens qui annoncent le beau tems aux habitans des Plaines; (j'ai presque dit aux habitans de la Terre, car il ne

nous sembloit pas alors de lui appartenir); & l'idée d'être elle-même dans cet air pur, que l'on revoit alors avec tant de plaisir, égala chez elle tous les plaisirs que l'imagination peut produire. Elle auroit bien voulu continuer à contempler ces scènes presque célestes; mais nous avions encore à nous réveiller ici bas; ce beau rève devoit finir.

Pour descendre la Montagne, nous repassâmes d'abord dans la Vallée du *Lac de Joux*, où la Plaine nous fut cachée. Puis traversant la Gorge qui nous y avoit conduits le jour précédent; quel changement de scène! Aulieu de cette couche uniforme qui couvroit tout, nous vimes tout ce qu'elle couvroit; car elle avoit disparu. Ainsi nous avions sous nos yeux le beau *Lac Leman* dans toute son étenduë, avec les Plaines & les Coteaux qui l'environnent, & tout l'Amphithéatre qui, des bords opposés, monte insensiblement jusqu'aux Alpes dans une largeur de plus de quinze lieues. Là tout est Montagnes, qui graduellement s'élèvent, & semblent enfin ne se dérober à la vuë, que parce qu'elles n'ont plus que des masses stériles à lui montrer.

Quelques Nuages restoient encore çà & là, marquant la hauteur où étoit auparavant toute la couche: ils sembloit qu'ils eussent attendu

à se dissiper sous nos yeux, pour nous montrer comment s'étoit fait l'étonnant changement que nous remarquions. Toute cette couche avoit disparu, sans être transportée ailleurs: elle étoit devenuë transparente comme de la cire qui se seroit fonduë: la chaleur du soleil, en divisant & subdivisant les particules dont elle étoit composée, les avoit rendues si petites, qu'elles n'avoient plus le pouvoir de détourner les rayons de la lumière; elles étoient devenues un fluide semblable à l'air.

Nous jouïmes longtems de cette transparence générale de l'Atmosphère, & avec elle d'une surprenante variété de beaux points de vuë, suivant que la Montagne même sur la quelle nous marchions, couvroit ou découvroit les objets: & suivant aussi que le soleil distribuoit dans ses sinuosités la lumière & les ombres. Sur le soir la fraicheur de l'air commença à redonner aux vapeurs leur opacité, en permettant à leurs particules de se rapprocher & de se groupper entr'elles. Nous vimes donc reparoitre les *Brouillards*, avant de rentrer à *Mon-repos*.

Nous eumes lieu de nous applaudir de n'avoir pas renvoyé cette course; car bientôt après, le froid fut terrible & dura jusqu'à notre départ. La neige couvrit tout; les routes des

Montagnes se fermèrent, & les objets ne se distinguèrent plus autour de nous que par le clair-obscur.

Je termine donc ici ce que je me proposois d'avoir l'honneur de dire à VOTRE MAJESTE' de l'aspect pittoresque des Montagnes. Mais je n'abandonne pas encore leurs habitans: ils reparoitront souvent sur la scène, lorsque nous reviendrons visiter leurs demeures, pour y observer les effets du tems, & chercher les traces des Agens qui ont façonné la surface de notre Globe. Les Montagnards nous aident plus qu'on ne pense à connoitre l'Histoire de leurs habitations; & tout au moins leur aimable simplicité, leur industrie, leur courage, m'aideront peut-être quelquefois à diminuer la sécheresse des détails physiques dans lesquels VOTRE MAJESTE me permet d'entrer.

Je suis avec un profond respect,

MADAME

DE VOTRE MAJESTE'

Le très humble & très devoué Serviteur

J. A. DE LUC.

FIN *de la* Ière PARTIE.

AVERTISSEMENT.

UN voyage que je projette pour étendre & vérifier certaines observations, & les dévelopemens que je me propose d'insérer dans quelques unes des LETTRES *suivantes (comme je l'ai annoncé en note à la page* 203 *), m'obligeant de suspendre l'impression de cet Ouvrage, je prends le parti de publier séparement ce qui se trouve imprimé.*

Quoique cette Ire PARTIE *se lie aujourd'hui à un plan plus étendu, elle peut-être lue seule; & tel de mes Lecteurs, qui jusqu'ici aura pris patience sur mes réflexions en faveur des belles Vallées & des Hauteurs délicieuses de la Suisse où je le conduisois, pourroit bien n'être pas tenté de me suivre lorsque je gravirai les Rochers, observerai les Torrens, nivellerai les Mers, parcourrai les contrées incultes, examinerai l'action du Feu à la surface de la Terre; surtout lorsque je contemplerai l'Homme, concourant avec les Elémens à une même* FIN. *ou plutôt les Elémens travaillans avec l'Homme* POUR L'HOMME: *tout le monde ne pense pas, qu'avec un tel guide, on puisse trouver le bon chemin. Cependant je l'avouerai, ceux dont je crains d'être abondonné, sont ceux là même par qui je desirerois le plus d'être accompagné dans cette route.*

Cette Partie *n'eſt que le commencement du Premier Volume de l'Ouvrage, qui d'abord devoit n'en avoir que deux, & qui probablement en aura trois, comme je l'ai dit dans la* Note *rappellée ci-deſſus. Mais peut-être les deux prémiers volumes paroitront-ils ſéparement; l'impreſſion n'en étant ſuspendue que par la raiſon que je viens d'en donner.*

Ceux donc qui auront cette Ire PARTIE, *pourront acquerir le reſte ſans elle; & ceux qui ne l'auront pas trouveront l'Ouvrage entier.*

Si je fais un troiſième Voulume, & qu'il paroiſſe après les deux autres, on pourra de même acquerir ce Volume ſeul, ou l'Ouvrage complet.